

54e année, No 12

Montréal, 15 août 1942

PER
S-400
EX. 2

A.C. Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

DIX CENTS



Veronica Lake

a un Secret de Beauté pour vous



ÉTOILE PARAMOUNT

Comment cette Captivante Étoile de l'Écran protège son Epiderme Doux et Satiné

IL FAUT AU TEINT le meilleur soin pour faire face à la camera jour après jour. Veronica Lake est avisée. Elle donne à son épiderme la protection d'un nettoyage parfait—avec le Savon de Toilette Lux. "Tapotez la riche mousse dans la peau," dit-elle. "Rincez à l'eau chaude, puis froide, et asséchez en tapotant."

Ce simple soin est une aide de beauté précieuse. La Mousse Crèmeuse du Savon de Toilette Lux enlève à fond les cosmétiques fanés... fait disparaître poussière, impuretés. Votre épiderme est doux au toucher, d'apparence si fraîche.

Pour être vraiment fraîche, employez le

Savon de Toilette Lux pour votre bain quotidien. Sa riche Mousse Crèmeuse est douce et odorante. Son parfum subtil s'attache à tout l'épiderme.



LE SOIN DE BEAUTÉ à la Mousse Crèmeuse DE HOLLYWOOD

UN PRODUIT LEVER

9 Étoiles de l'Écran sur 10 emploient le Savon de Toilette Lux

CETTE SEMAINE, IL Y A UN AN

9 Août. — Le ministre des postes, l'hon. W. P. Mulock, a nié, au nom de M. King, les accusations portées contre le premier ministre du Canada, au cours d'une réunion publique tenue à Toronto. Le lt-col. C. E. Reynolds et le major W. D. Herridge avaient prétendu dans leurs discours que le très hon. Mackenzie King avait tenté de restreindre la participation du Canada à la guerre. Le colonel Mulock a réfuté toutes ces accusations et a mis les deux officiers en question au défi de prouver leur avancé.



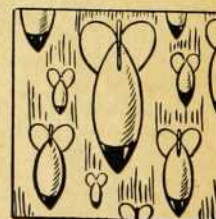
10 août. — Le *Daily Mirror*, de Londres, écrit que Hitler a proposé de céder le Canada aux États-Unis dans une nouvelle offensive de paix qu'il vient de déclencher. Le journal affirme que ces propositions ont été faites aux isolationnistes américains sous forme d'un message personnel de Hitler. Elles seraient fondées sur l'anticipation que le führer obtiendra le contrôle de toute l'Europe et de l'Empire britannique. Une clause fixerait une délimitation des zones d'intérêt pour chaque puissance en Amérique du Sud.

11 Août. — Le Japon s'est mis sur un pied de guerre économique aujourd'hui en appliquant la loi de mobilisation générale, tandis que le ministre japonais à Washington déclarait au peuple nippon que « les États-Unis sont prêts et déterminés à faire face aux pires éventualités ». Le diplomate en question, actuellement à Los Angeles, en route pour Tokio, a donné une entrevue téléphonique transpacifique dans laquelle il décrit les États-Unis et le Japon comme étant tous deux désireux de « ne rien déclencher ».



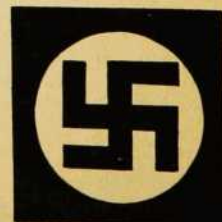
12 Août. — Le ministre des munitions, M. Howe, a qualifié aujourd'hui de « raisonnablement satisfaisante » la réponse des automobilistes à la demande du gouvernement canadien de réduire la consommation de l'essence. Dans une interview accordée à la *Presse Canadienne*, le ministre a dit qu'on ne projetait pas de rationner l'essence et qu'il ne voyait pas la nécessité immédiate d'une telle mesure. Toutefois, les réserves d'essence diminuent rapidement, et il reste à savoir si la réduction actuelle suffira, souligna le ministre.

13 Août. — D'innombrables bombardiers Blenheim, faits pour voler à basse altitude, ainsi que d'autres de fabrication américaine, volant très haut, ont forcé la ligne de défense aérienne nazie et ont bombardé, hier soir, Berlin et une douzaine d'autres villes allemandes. Des Canadiens ont pris part à cette offensive aérienne qui a duré vingt-quatre heures. Malgré une température peu favorable, quelques-uns des combattants se sont rendus jusqu'à Stettin, sur la Baltique. La défense allemande n'offrit qu'une vaine résistance.



14 Août. — C'est dans les eaux territoriales de Terre-Neuve que le premier ministre de Grande-Bretagne et le Prés. Roosevelt se seraient rencontrés pour étudier la situation internationale et s'entendre sur les buts de guerre et de paix des deux pays, suivant la rumeur qui circule dans certains milieux. Plusieurs personnages bien connus ont d'ailleurs entrepris des voyages durant la semaine dernière, dont la destination était Terre-Neuve. La baie de Placentia, la baie Notre-Dame ou la baie Bonavista serait l'endroit choisi.

15 août. — Le général Heimrich von Stuepnagel, commandant des forces allemandes en France, a proclamé aujourd'hui que toute la population de la France occupée, et non seulement les coupables, seraient tenue responsable des désordres que l'on attribue aux communistes. Cette proclamation constitue la première application, sur une échelle aussi étendue, de la théorie de la responsabilité totale. La nouvelle de cette proclamation barbare a produit un effet de stupeur dans tous les états civilisés.



CARNET
EDITORIAL

LES ANTHROPOPHAGES

V

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEE
LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM
975, RUE DE BULLION
MONTREAL - CANADA

Tél.: PLateau 9638*

Président :
FRED POIRIER
Vice-président :
GEORGES POIRIER
Surintendant :
ALBERT PLEAU

Rédacteur en chef :
FERNAND DE VERNEUIL
Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL
Directeur artistique :
HECTOR BRAULT
Chroniqueur sportif :
OSCAR MAJOR
Gérant de la circulation :
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS :

WILFRID DAOUST
20, 111e Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, S.-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham,
Saint-Jérôme, Joliette, etc.,
et les environs).

A Québec et Lévis :
ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec

Aux Trois-Rivières et au
Cap-de-la-Madeleine :
PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe,
Trois-Rivières

Entered at the Post Office
of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of
March 1879

ABONNEMENT

CANADA
Un an.....\$3.50
Six mois.....2.00
Trois mois.....1.00

ETATS-UNIS

Un an.....\$5.00
Six mois.....2.50
Trois mois.....1.25

Heures de bureau :
9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Le samedi, 9 h. a.m. à midi

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de localité
sont priés de nous donner
un avis de huit jours
l'emballage de nos sacs
de malle commençant cinq
jours avant leur expédition.

○ N demandait ses souvenirs au vieil explorateur ; il y avait là des personnes s'intéressant à l'ethnographie, quelques jolies femmes dont deux ou trois auraient été vraiment belles avec un peu moins d'encaustique et de badigeon sur la figure, des bons vieux qui trouvaient la soirée longue en pensant à leur lit, un gros monsieur que sa digestion fatiguait et qui finit par s'endormir, enfin l'inévitable pédant qui sait tout sans avoir jamais rien appris et donnerait volontiers des leçons de peinture à la nature elle-même.

J'allais oublier un jeune couple réfugié dans un coin d'ombre du salon et qui ne demandait d'ailleurs pas mieux que d'être oublié.

— Avez-vous rencontré des cannibales ? demanda l'une des jolies femmes avec un petit frisson bien étudié dans la voix.

— Souvent, chère madame, et je vous assure qu'ils valent mieux que leur réputation ; du moins dans les pays sauvages.

— Je ne vois pas qu'il y en ait ailleurs, prononça doctoralement le pédant.

— Ouvrez bien les yeux, répondit l'explorateur et vous en trouverez dans tous les pays civilisés ; seulement on les appelle simplement des arrivistes.

Le pédant, un peu vexé, haussa imperceptiblement les épaules.

— Puérile plaisanterie ! susurra-t-il entre ses dents.

— Non, pas de faisan au riz, grommela le gros monsieur qui avait mal entendu dans la torpeur de sa digestion ; j'en ai déjà trop mangé.

— Qu'est-ce qu'il a déjà mangé ? fit avec inquiétude une super-encaustiquée ; ce gros homme serait-il un cannibale ?

A ce même instant, on entendit, dans l'ombre, le bruit d'un baiser suivi de cette réflexion largement soupirée :

— Ah ! qu'est-ce bon...

Comme on le voit, l'auditoire était dans des dispositions peu favorables à l'audition d'histoires impressionnantes et peut-être véridiques concernant les hommes qui se mangent à la croque-au-sel, à la broche ou en ragoût, mais l'explorateur qui en avait vu bien d'autres ne se démonta pas pour si peu. Comme j'étais-là, je vais vous raconter en substance ce qu'il a dit. Même en substance alimentaire.

— "Les anthropophages, dit-il, sont en général des braves gens mais des incompris ; j'irai jusqu'à dire que ce sont les êtres qui ont le goût le meilleur et le plus sûr de toute la terre puisqu'ils se régalaient avec de l'homme et que celui-ci prétend être ce qu'il y a de mieux au monde.

— C'est une opinion, murmura l'incorrigible pédant.

— Oui, avec de l'oignon, éructa le gros homme dans un hoquet sonore ; excusez, mesdames, j'en ai trop mangé ce soir...

— Les anthropophages, continua l'explorateur imperturbable, sont comme les repas eux-mêmes, ils remontent à la plus haute antiquité. Autrefois et un peu partout, l'homme a mangé son semblable par gourmandise, tradition, vengeance ou superstition ; il s'abstenait cependant de ronger les os. Aujourd'hui... mais nous parlerons tout à l'heure de cela.

... Je puis cependant vous dire tout de suite que l'anthropophagie selon l'ancienne coutume est à peu près disparue de la terre ; il y a trop d'hommes qui sont des vrais poisons sur pattes pour se risquer à faire un tel repas.

Les Caraïbes prétendaient que l'homme convenablement mijoté est une friandise ; les Mexicains d'avant et même encore d'après le déluge se mangeaient par devoir religieux ; les Iroquois assouissaient en même temps leur vengeance et leur faim ; les Battes de Sumatra utilisaient de cette façon les condamnés à mort ; dans l'Inde et certains pays de l'Amérique du sud, l'estomac était une sépulture et, dans la Nouvelle-Zélande, manger un homme était,

croyait-on, le meilleur moyen d'absorber en même temps ses qualités. L'anthropophagie, vous le voyez, n'eût guère autrefois que des motifs avouables.

... Au reste, il n'y eut pas que l'homme pour se conduire ainsi ; de nos jours c'est l'usage chez nombre d'animaux et d'insectes ; l'araignée, par exemple, répond de cette manière au galant de son espèce qui lui fait la cour.

— Pour nous, souffla une des encaustiquées, il nous suffit amplement de leur faire manger de l'avoine...

... Dans quelques tribus africaines, continua l'explorateur qui n'avait pas entendu, le fils mangeait son père devenu vieux et, plus tard, il était mangé par son fils à lui-même ; les bons procédés ne sortaient pas de la famille. Aujourd'hui... mais est-il nécessaire de vous dire...

— Dites ! clama l'assistance ; ne nous laissez pas en panne au milieu du menu anthropophagique comme vous avez déjà fait tout à l'heure !

— Eh bien, voici ! on n'est plus anthropophage mais cannibale car on y met de la férocité. On commence par manger la laine sur le dos d'un autre, même s'il n'en a point ; ensuite on le dévore tout entier, non pas à la sauce, mais socialement ; il n'en reste pas une miette.

— Ramassez les miettes pour les petits oiseaux, ba-fouilla le gros homme qui se croyait toujours à table.

— Tais-toi donc, hippopotame ! ça commence à devenir intéressant, chuchota une deuxième badigeonnée.

— Il y a, continua l'explorateur, de jolies filles qui dévorent des millionnaires et des gros commerçants qui en avalent des petits à la pelle. Beaucoup de ces derniers ne s'en porteront peut-être pas mieux un jour pour cela car il y aura des gens pour leur dégonfler la bedaine afin de voir ce qu'il y a dedans. Le péché de gourmandise est un grand mal de notre époque.

... Et elles sont gourmandes, ces grosses bedaines, elles avalent des hommes, des capitaux, des maisons, jusqu'à des industries ; en Europe il y a un énergumène qui a voulu avaler des pays entiers mais il ne peut pas les digérer, ça lui reste sur l'estomac où ça remue tellement que ça finira forcément très mal pour le goinfre. Y a-t-il eu vraiment de l'anthropophagie semblable au cours de l'histoire du monde ? que cela paraît peu de chose, par comparaison, le ragoût d'un unique bipède humain mijotant dans une simple marmite au fond de la brousse ! Le pire cannibale est-il le sauvage ou le civilisé ?

... Le sauvage, au reste, agit par besoin, il lui faut manger ou crever ; le goinfre d'Europe agit par sadisme, par haine et par esprit de destruction ; ce qu'il ne peut pas avaler, il le sabote, le brise et en éparpille les débris ; comment appeler cela ?

— Faut être cochon pour gaspiller la boustifaille, gro-gna le gros homme qui ouvrit un œil mais le referma aussitôt.

— Ce monsieur a dit le mot de la situation, approuva l'explorateur qui prit ou fit semblant de prendre la réflexion au sérieux ; mais il est peut-être des cannibales encore plus gorets que les avaleurs de pays, ce sont ceux qui dévorent les réputations et, malheureusement, il n'en manque pas. Dévorer une réputation d'homme leur est agréable, mais une réputation de femme est pour eux un plat de choix. Qui pourrait faire le compte des ruines ainsi causées ! elles ne sont comparables qu'à la lâcheté des cannibales modernes...

L'explorateur discourut encore quelque temps ainsi puis chacun s'en alla méditer chez soi sur la justesse de ce qu'il avait entendu.

Sauf le gros homme qui ne bougea pas ; il était mort d'une congestion.

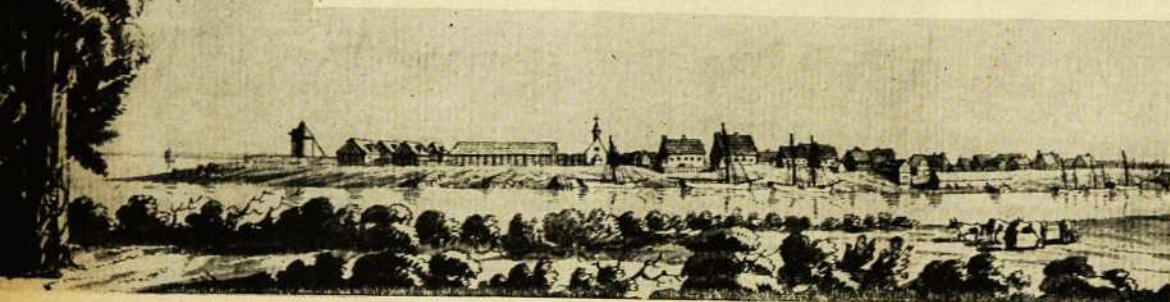
On sut, par l'autopsie, qu'il avait précisément dévoré quelques réputations ; sa fin ne surprit donc personne.

Fernand de Verneuil

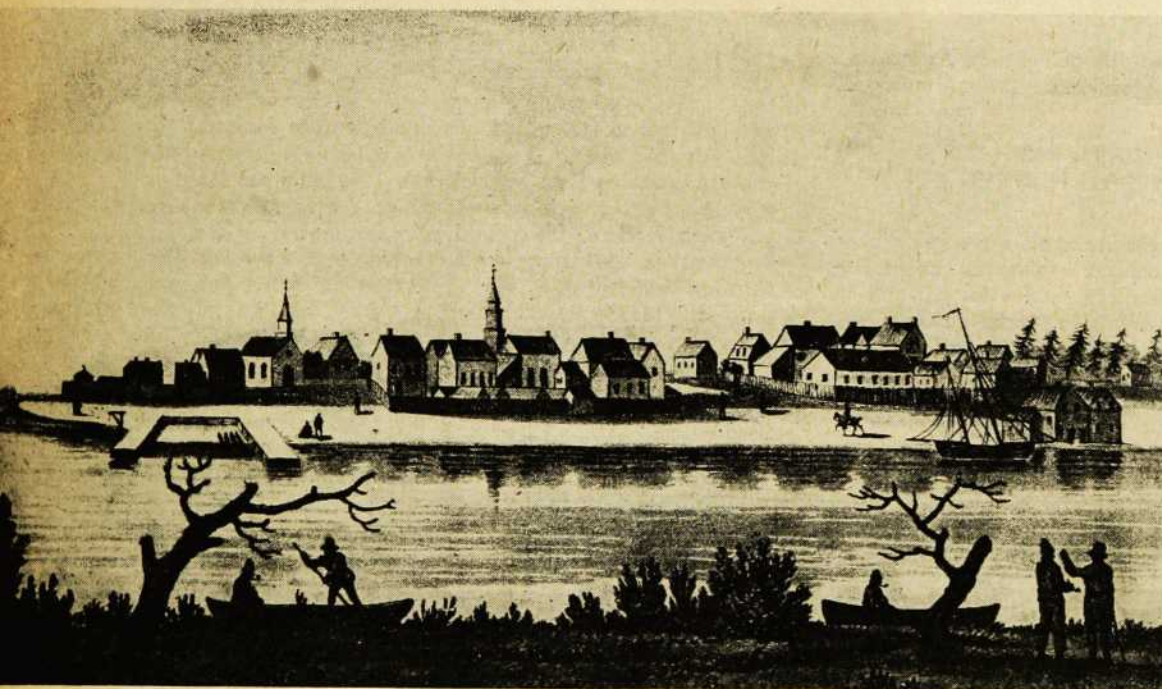
Le 3^{ème} Centenaire de SOREL

Par
GERMAINE GUÈVREMONT

Secrétaire de la Société des Ecrivains Canadiens

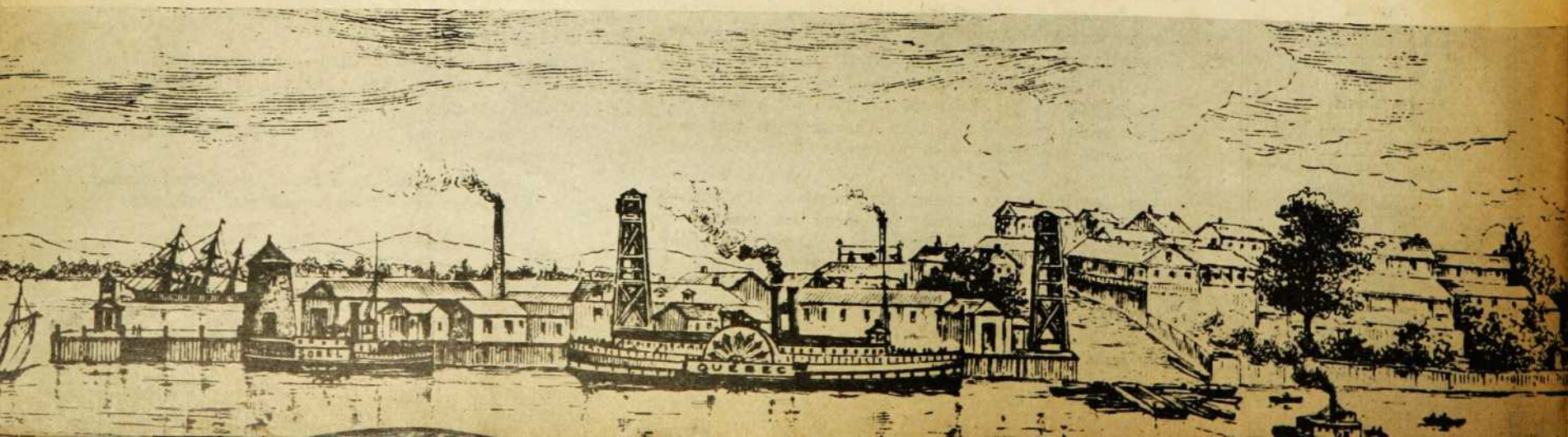


SOREL en 1784



SOREL en 1808

Gravures des Archives Nationales du Canada.



Un matin couleur de Sorel

DE trois clochers, Saint-Pierre, Notre-Dame et Saint-Joseph, de l'autre côté de la rive, un rappel à la prière s'élève dans le jour brumeux.

Sorel s'éveille.

L'animation fait le tour de la ville ; des perrières claquent, des portes s'ouvrent, des filets de fumée montent au firmament. Aux chantiers, aux aciéries, à la grande boutique et aux usines, des coups de sifflet stridents déchirent l'air. Bientôt les ouvriers, un par un, par couples ou par grappes, débouchent de toutes les rues et des impasses ; ils se hâtent à la relève des équipes de nuit. La jetée et le pont en sont noirs ; des chaloupes sillonnent la rivière. Tout près, un remorqueur « décoste » en faisant l'important.

Puis tout se calme. Sur le pas de sa porte, un ancien fume paisiblement, en prenant « un air de vent ». Le Richelieu va nouer la soie unie de son eau verte à la moire bleue du Saint-Laurent.

Une autre journée commence à Sorel, ville trois fois centenaire, ville royale, ville maritime, ville d'avenir...

Sorel, ville centenaire

Bien que la fondation de Sorel ne date que de 1642, Jacques Cartier relate qu'il y passa le 28 septembre 1535, et qu'ayant traversé le lac d'Angoulême (lac Saint-Pierre) et « la plaine du dict fleuve », il y vit les plus beaux arbres du monde. Neuf jours auparavant, accompagné de sa suite et d'une cinquantaine de marins, il avait fait voile « avecq bon vent » pour Hochelaga, à bord de *L'Emerillon* et de deux barques.

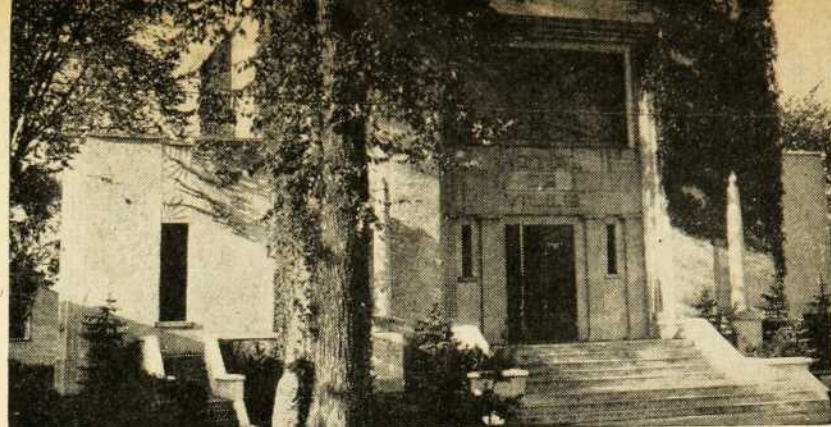
On sait qu'il dut laisser son galion à la tête du lac Saint-Pierre, ne voyant pas jour de sortir de l'archipel. Il se rendit donc en barque au-delà de Sorel, à « cinq ou six belles ysles » où les Français trouvèrent « cinq hommes qui prenaient des bêtes sauvages. L'un d'eux prit le capitaine entre ses bras et le porta à terre aussi légèrement qu'il eut fait d'un enfant de cinq ans, tant ils étaient hommes grands et forts ». Ils troquèrent des couteaux et patenostres contre des rats musqués « bons à merveille à manger ».

Mais le pilote malouin, meilleur navigateur que narrateur, ne s'attarde guère à décrire les beautés de ces terres « aussi unies que l'eau ». Que le lac Saint-Pierre n'ait que deux brasses de pro-

SOREL en 1882



Le presbytère anglican. D'après l'abbé A. Couillard-Després, dans *L'Histoire de Sorel*, la paroisse de Christ Church fut constituée en Rectorat Royal en 1821. A partir de cette année à 1838, le pasteur ne relevait pas du Synode Anglican, mais de la Couronne.



L'hôtel-de-ville. Dès 1791, Sorel obtenait une charte de ville. Cependant ce n'est que vers 1858 qu'elle prit l'aspect d'une ville.

fondeur partout « esgallement sans haulcer ny baisser » l'enchanter davantage ! Et il relatera qu'un Sauvage, à Hochelaga, lui laissa à entendre qu'il y a une rivière (des Iroquois, aujourd'hui Richelieu) « qui va vers le surouaist où semblablement sont une lune à aller avec leurs barques depuis Sainte-Croix jusques à une terre où il n'y a jamais glaces ny neiges (...), lieu que Cartier estime « estre vers la Floride ».

Mais c'est Bacqueville de la Potherie, dans son *Histoire de l'Amérique Septentrionale*, et description du fleuve Saint-Laurent de 1534 à 1701, qui nous fournit la description la plus savoureuse de ces lieux historiques.

« L'Américain », tel qu'il s'intitule, prenant le grave prétexte de « la divertir pendant quelques moments de ses sérieuses occupations », écrit à une dame de la Cour de France :

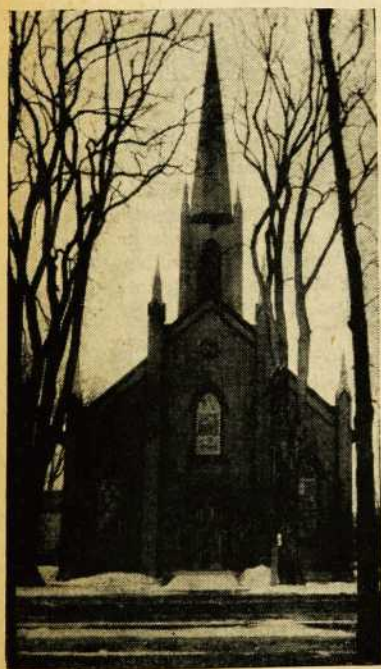
(...) « Les îles sont cinq ou six à l'extrémité du Lac Saint-Pierre, du côté du Sud, dans un enfoncement. Une rivière qui descend de la Nouvelle York vient s'y perdre qui forme quantités de canaux forts larges, tous bordés de beaux arbres. Si l'on y pouvait goûter avec sûreté les plaisirs d'une vie champêtre, on trouverait tout ce qui peut la rendre heureuse, et il n'est point de si puissants Seigneurs en Europe qui ne voulussent avoir une pareille situation pour y faire leurs demeures, un des plus agréables et des plus délicieux endroits du monde. Ces îles sont d'une lieue de long tout au plus, plates et remplies de bois de haute futaie. On y voit de grandes pinières dont on a fait des mâts pour les vaisseaux du Roi. Le chêne, l'érable et le cèdre s'y trouvent en quantité, le bled y est très bon, les prairies sont charmantes et les pâturages y sont admirables. Le gibier y abonde en tout temps ; celui qui est passager comme les oyes et les outardes qui n'y viennent qu'au printemps et en automne s'y trouvent à profusion dans ces saisons ; les canards branchus qui perchent y sont en toute saison ; ces oiseaux ont sur la tête une aigrette mêlée de couleur de feu et de violet changeans qui leur donne beaucoup d'agrémens. On fait de très beaux manchons de ces houpes. Si le lac est extrêmement poissonneux, ces canaux ne le sont pas moins.

« Ce lieu est donc comme le centre de tout ce que l'on peut souhaiter de meilleur en Canada ; mais que le repos de ceux qui y demeurent est traversé lorsque nous avons la guerre avec les Iroquois. Le Laboureur qui travaille à la terre, quoiqu'armé de pied en cap, tremble à chaque pas que sa charrue avance du côté des bois par la crainte qu'il a d'être tué par ces Barbares, ou quand les bœufs retournant pour faire un autre sillon, que l'on ne fonde tout à coup sur lui pour avoir la chevelure de sa tête, ou d'être mené prisonnier chez eux pour y être brûlé. »

(Lire la suite page 31)



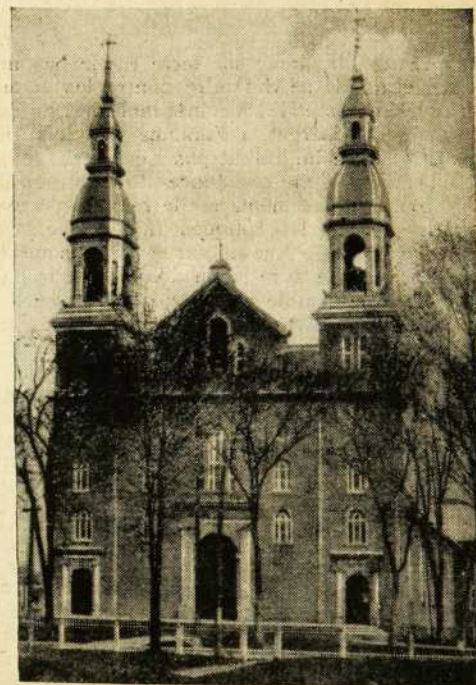
La Maison du Gouverneur servait autrefois de résidence d'été aux Gouverneurs du Canada. On l'a convertie en musée historique, il y a une dizaine d'années. M. Léon Ferron, qui en est le fondateur et le conservateur, y a recueilli 1185 exhibits.



Christ Church. La pierre angulaire de l'église anglicane fut posée le 16 août 1842 par Sir Henry Jackson, commandant en chef des troupes du Canada.



L'église Saint-Pierre-de-Sorel. La première chapelle fut érigée dans le fort. Madame de Saurel céda un fief à Michel Douville "à la charge de la foi et hommage à chaque mutation de propriétaire", et "de porter tous les ans, à l'église de Sorel, le jour de la Saint-Pierre, un bouquet de fleurs", coutume que les Sorelois observent encore religieusement.



L'église Notre-Dame-de-Sorel. La paroisse de Notre-Dame fut fondée en 1911.



Comme il ne reste que des ruines de l'ancienne Pompéi, il ne restera, un jour, que le souvenir désagréable des dictatures d'aujourd'hui, quel que soit leur domaine.

Oeuvre de Dictateur

Chronique d'hier et d'aujourd'hui

Par

LOUIS ROLAND

Le premier dictateur sur terre fut le besoin ; la nécessité de se défendre contre les animaux, les éléments et les hasards multiples de l'existence imposèrent à l'homme des lois rigoureuses dont il ne lui fallait pas s'écarter. L'homme étant un animal d'une résistance étonnante en dépit de son apparence et même réelle faiblesse, traversa tant bien que mal les époques difficiles de la préhistoire ; tout de même il survécut puisque nous sommes là, mais la dure leçon donnée par la nature aux ancêtres ne semble pas l'avoir assagi ; échappé à la férule d'une dictature, ce fut, à maintes reprises, pour se courber sous une autre.

C'est ainsi, qu'en nos temps modernes on voit des pays menés à la cravache par un seul homme, et se plier servilement à ses exigences ; on voit d'autres choses également, qui ne valent guère mieux, mais tenons-nous-en, pour l'instant, à l'ancienne dictature de la nature et à l'actuelle de certains hommes. Il y a matière à comparaison et à réflexions.

Je prendrai, pour seul exemple aujourd'hui, un des plus beaux pays du monde, l'Italie, que de multiples avantages, en plus d'un merveilleux climat pourraient classer au rang des paradis terrestres, s'il en existait encore aujourd'hui. Pays d'artistes délicats, de fruits dorés, d'enthousiasme et de lumière, l'Italie dut subir, dès les temps les plus lointains, les caprices terribles d'un dictateur qu'elle fut cependant fière de posséder. Elle s'y accoutuma si bien que, loin d'en avoir peur, elle serra sa population autour de lui.

Le dictateur était le Vésuve, sur les flancs duquel se bâtirent les villes d'Herculanum, Pompéi et Stabies. Naples, aujourd'hui, n'en est pas très loin.

Il grondait sans doute de temps à autre, le volcan, mais il faisait tant de bien ! il donnait du soufre pour divers besoins, des blocs de lave dure pour la construction et des spectacles qu'on aurait vainement cherchés ailleurs dans toute l'Europe. Et puis, il était fort décoratif ; vraiment, ce dictateur était un bon bougre, et s'il n'avait pas existé il aurait fallu l'inventer.

Il y a un peu plus de dix-huit siècles, ce dictateur se fâcha ; le bon bougre sema d'immenses ruines autour de lui. On ne les a jamais relevées depuis ce temps-là.

Remontons un peu plus loin ; à l'époque de la fondation de Rome. Cette ville fut construite par la volonté du premier dictateur-homme en ce pays, le fameux Romulus. Or, il est à noter que, de même que l'histoire du monde commença par un meurtre, celui d'Abel par Caïn, celle de Rome suit la même tradition ; Romulus tue son frère Rémus. Le premier dictateur romain inaugura la méthode du coup de poignard dans le dos.

Evidemment, ces rappels d'histoire ne doivent pas être acceptés comme des prophéties concernant

notre époque, mais on en déduit tout naturellement que, dans un des plus beaux pays du monde, les dictateurs ne font guère que de la bien laide besogne.

Mussolini, qui aimait longtemps à gronder comme un volcan, sema pas mal de ruines autour de lui ; pour le constater il n'y a qu'à voir l'état désastreux dans lequel il a finalement mis son pays. Il l'a privé de son bien-être, de sa vie agréable pour lui donner en échange de terribles inquiétudes avec la domination allemande sur son sol. Quant au coup de poignard dans le dos, quatre pays l'ont reçu. Mais que sera demain ?

Les volcans finissent par s'éteindre et les dictateurs par disparaître, qu'ils le soient de titre ou de fait ; toutefois, les ruines demeurent parfois longtemps.

Celles de Pompéi ont été fouillées, nettoyées, et on les montre aujourd'hui aux touristes comme une curiosité. Je ne sais trop ce qu'en penseraient les belles pompéiennes d'avant la catastrophe, mais peut-être préféreraient-elles l'oubli définitif à la profanation de ce qui reste de leurs boudoirs intimes par des gens, la plupart ne sachant pas comprendre la grandeur du passé, et visitant des ruines imprégnées de prestige comme elles iraient voir une exposition agricole.

On peut conclure de ceci que l'œuvre des dictateurs n'est jamais durable et ne peut pas l'être ; elle ne sert qu'à des ambitions passagères, puis la cendre du temps tombe sur elles, poussée par les volcans ou les révolutions...

DANS LE MONDE SPORTIF

QUELQUES RECORDS DES LIGUES MAJEURES

Les Yankees de New-York seront, à la fin de la présente saison, sur un pied d'égalité avec les Giants de New-York au sujet du nombre de championnats remportés dans leur ligue respective. Depuis 1903, les Giants ont terminé 13 fois en tête de la Ligue Nationale, gagnant les séries mondiales 4 fois seulement. Jusqu'ici les Yankees ont gagné 12 fois le championnat de la Ligue Américaine. Ce sera la 13ième fois, à la fin de septembre prochain. Les Yankees décrocheront les honneurs de leur 10ième série mondiale, en octobre 1942, contre les Dodgers de Brooklyn, selon toutes probabilités.

Les Cubs de Chicago sont les détenteurs du record moderne suivant : En 1906, ils ont gagné 116 parties, ne subirent que 36 défaites pour une moyenne de .763, au cours de la saison.

En 1916, les Giants de New-York ont gagné 26 parties consécutives.

Le 16 juillet 1909, le Détroit et le Washington de la Ligue Américaine ont joué une partie de 18 manches sans réussir à compter un seul point.

Le 1er mai 1920, à Boston, le Brooklyn et le Boston, de la Ligue Nationale, ont joué une partie de 26 manches, dont le résultat fut de 1 à 1. Brooklyn compta son point à la 5e manche et le Boston, le sien, à la 6e manche. Donc, pendant 20 manches consécutives, aucun des deux clubs ne put enregistrer un point. Léon Cadore, du Brooklyn, équipier du Montréal de 1916, et Lefty Oeschger, du Boston, officièrent sur le monticule pendant les 26 manches. Par la suite, ces deux mêmes lanceurs ne firent rien qui vaille, dans les ligues majeures. Ils s'étaient dépensés outre mesure.

Le 25 août 1922, il y aura donc 20 ans dans deux semaines, les Cubs de Chicago et les Phillies de Philadelphie, de la Ligue Nationale, se livrèrent une bataille de trois heures, où les points et les coups sûrs ne firent pas défaut. Les Cubs vainquirent les Phillies au pointage de 26 à 23. Les deux clubs cognèrent un total de 51 coups sûrs. Les Cubs comptèrent 14 points à la quatrième manche. Marty Callaghan, des Cubs, vint trois fois au bâton, à cette manche. Il réussit deux coups sûrs et mordit la poussière sur trois strikes.

George Selkirk, voltigeur des Yankees, obtint des buts gratuits deux fois dans la même manche, en trois occasions, durant la saison 1938.

Voici quelques records des grandes ligues, qui ne seront pas brisés de sitôt : Ty Cobb (Détroit-Philadelphie Américaine) a joué 3,033 parties : 11,429 fois au bâton, 4,191 coups sûrs, moyenne au bâton de .367, buts volés, 892 ; Babe Ruth (Boston-N.-Y. Américains) frappa 714 coups de circuit, obtint 2056 buts sur balles, fit compter 2209 points et fut retiré 1330 fois sur trois strikes ; Lou Gehrig, N.-Y. Américains, 2130 joutes consécutives ; Cy Young, Boston, Cleveland et St-Louis (Nationale) a lancé 874 parties, a remporté 511 victoires ; Walter Johnson, du Washington, a lancé 113 blanchissages, a retiré au bâton sur trois strikes 3497 adversaires.

NOTRE COURRIER

MM. J. Larouche et C. Potvin, Montréal.

Voici l'opinion du jeune lanceur canadien-français Jean-Pierre Roy

Par OSCAR MAJOR

sur Ray Hayworth, gérant des Red Wings de Rochester :

« La plus grande qualité de Ray est la modestie. Cette qualité, qui est toute sa personnalité, est accompagnée d'une gentillesse remarquable. Il possède une excellente éducation. La douceur, la franchise, la galanterie avec laquelle il répond aux désirs de chacun font de lui un gérant sous les ordres duquel tous se semblent inclinément obligés à obéir. La personnalité toute entière de Ray Hayworth fait de lui un patron idéal pour lequel tous veulent travailler de bon gré. »

Naturellement, le jeune Roy n'a pas connu beaucoup de gérants encore, mais ceux qui ont joué pour plusieurs équipes sont unanimes à dire que Ray Hayworth est le plus « gentleman » qu'ils aient rencontré. Il est évident qu'avec un bagage de telles qualités, il est difficile qu'un homme ne soit pas plaisant et aimé à un si haut point.

M. L. Laforest, Montréal.

R. 1° — Le champion de la lutte libre, Yvon Robert, est le papa d'une gentille fillette de 2 ans, Suzanne ; dans quelques jours, vers le milieu du

mois d'août, la famille Robert sera enrichie d'un second enfant. Yvon a parié à plusieurs de ses amis que, cette fois, ce sera un garçon.

2° — Harry Madison est le meilleur lutteur des séances de la « petite lutte » locale.

3° — Vous avez raison. Le lanceur Paul Calvert, avec 13 victoires pour le Wilkes-Barre, est venu à Montréal, il y a 15 jours. Il a fait renouveler son passeport, qui lui donne le droit de séjourner aux États-Unis, jusqu'au 30 septembre.

4° — Nous croyons que Ray Steele peut vaincre, quand il le veut, Bill Longson, le champion du monde de l'Association Nationale des Lutteurs. Il lui sert de « policeman », c'est-à-dire qu'il colle les deux épaules à tous les lutteurs qui aspirent à la couronne de Longson. L'ex-champion Frank Gotch a eu, il y a plus de 25 ans, le gros Yussiff Mahmoud et Henri Deglane avait, comme « policeman », le bulgare Dan Koloff.

CHOSSES ET AUTRES

■ Les directeurs du club de baseball Montréal, de la Ligue Internationale, n'ont pas à se plaindre, pour une seconde saison consécutive.



GARY COOPER, le célèbre acteur de l'écran américain, accompagné de CLAUDETTE COLBERT, l'intelligente artiste du cinéma, la plus habile skieuse de la colonie de Hollywood, assiste à la première de son récent film : **THE PRIDE OF THE YANKEES**, où il personnifie Lou Gehrig, l'un des As des Yankees de New-York, décédé en juin 1941. Ce film de baseball sur la vie de Gehrig attire des foules dans tous les théâtres de Los Angeles et des principales villes américaines. On verra ce film, à Montréal, à la fin de septembre.

Jusqu'ici, plus de 150,000 personnes ont payé leurs entrées aux tournois du Stadium. Pour les parties jouées à l'étranger, ils ont reçu plus de \$50,000 du milieu d'avril à la fin de juillet. Comme on le sait, les Royaumes reçoivent, à l'étranger, dix-neuf sous par billet vendu ou une garantie de \$200 par jour. Ils rendent la pareille à tous les clubs visiteurs. Pour la gouverne des amateurs de baseball, disons qu'il en coûte au moins \$125,000 par saison pour diriger un club de la Ligue Internationale, qui est l'équipe-ferme d'un club des ligues majeures... Comme on le voit, les Royaumes de cette saison, quoi qu'ils aient connu une série de défaites lors de leur dernier voyage, feront un profit de plus de \$40,000. Plus de la moitié de cette somme sera versée au gouvernement fédéral en impôts.

■ On fait trop de bruit sur le nombre de joueurs de couleur qui pourraient bien figurer dans les clubs des ligues majeures. Plusieurs sont sous l'impression, dans notre province en particulier, que la plupart des joueurs noirs qu'ils ont vus à l'œuvre dans nos plus grandes villes étaient de calibre des grandes ligues. Ces gens sont dans l'erreur. Aucun d'entre eux n'aurait pu faire leur marque en grande compagnie. Depuis une quinzaine d'années, il y a peut-être le lanceur nègre Satchell Paige, aujourd'hui trop âgé, ayant atteint la cinquantaine, qui était de taille à bien faire dans les majeures. Aux États-Unis, il y en a peut-être trois ou quatre, au plus, qui pourraient jouer dans une ligue classe AA, si on leur avait donné cette chance... Le juge Landis a récemment déclaré, pour la 30e fois, que les joueurs de couleur n'étaient pas rayés des cadres du baseball organisé. Tout simplement, les propriétaires des clubs s'entendent à merveille pour ne pas engager un seul noir. Pourquoi agissent-ils ainsi ? A notre avis, c'est pour éviter le plus possible les préjugés de races. Plusieurs partisans du baseball de race noire seraient d'opinion que les blancs en voudraient aux noirs, s'il arrivait que tel propriétaire de club décidât d'envoyer aux mineures tel ou tel joueur noir, que ces mêmes amateurs croyaient assez bon pour les ligues majeures. Il y a aussi d'autres raisons qu'il n'est pas de notre devoir de critiquer, dans cette chronique. Bref, on devrait mettre fin aux préjugés de couleur, accepter dans le baseball organisé les joueurs nègres capables de faire le grade, donner une meilleure éducation à tous les groupes minoritaires. Après cette guerre, peut-être verrons-nous l'affranchissement de tous les préjugés de race et de couleur ? Oui, peut-être...

■ Dans la ligue amateur senior du Parc Atwater, 22 joueurs ont jusqu'ici obtenu une moyenne au bâton de .300 et plus. Sur ce nombre on compte 11 joueurs canadiens-français. Voici la liste de ces cogneurs : Walkoff, 520 ; Stan Bréard, 480 ; B. Caragher, 460 ; Tomney, 455 ; « Coun » Couillard, 430 ; Poitras, 410 ; E. Ryan, 395 ; N. Malfara, 368 ; Lapointe, 355 ; Desroches, 350 ; Fitzpatrick, 348 ; Sheppard, 347 ; Mc Curry, 345 ; Guérin, 340 ; Patterson, 339 ; B. Séguin, 338 ; Alfie Bryant, 333 ; Mosdell, 324 ; Yvon, 320 ; Berthelet, 314 ; Bouliane, 308 et Desrochers, 304.



Ces enfants font leur part pour fournir à l'industrie de guerre canadienne les métaux de rebut dont elle a besoin. Sur chaque ferme, dans toutes les caves du Canada, il se trouve des vieux objets métalliques qui peuvent être transformés en armes ou en munitions pour servir à la victoire de nos alliés.



Des milles et des milles de fil de cuivre récupérés sont ici pressés en blocs qui seront envoyés aux usines de guerre. On en fera des affûts de canon, des ceintures de forçement pour obus, des appareils de direction du tir, etc.

PARTICIPONS! RÉCUPÉRONS!!

Le gourmet qui contemple le carreau de miel dans son assiette ou l'observateur sagace qui suit des yeux le travail des fourmis, s'émerveille de tant de patience et de persévérance; il médite sur le sens profond de cette inlassable industrie — la plupart du temps ignorée de l'homme — et cherche à y trouver une leçon qui lui soit profitable.

En effet, le labeur des insectes, depuis des temps anciens, fournit aux philosophes et aux fabulistes, de quoi rappeler à l'humanité l'importance qu'il y a de coordonner le travail, de diriger les efforts bref, d'organiser collectivement l'existence de tous, dans l'intérêt supérieur de la communauté.

Ce miracle des insectes est rendu possible par l'instinct de la conservation; seule, cette loi naturelle, acceptée sans raison dans son intégralité, permet l'existence de ces minuscules royaumes, de ces extraordinairement petites républiques.

Considérant ce phénomène, comment ne pas nous dire — nous qui avons la raison et qui pouvons comprendre le sens de notre existence — comment ne pas nous dire que le salut de la communauté, dans les heures graves que nous vivons, exige l'effort et la collaboration intégrale de cette même communauté!...

Il est trop évident que pour donner à notre effort de guerre le maximum de son intensité, il faut que chacun de nous agisse avec cet esprit consciencieux et tenace de l'abeille et de la fourmi. Il n'est point de contribution trop minime qui n'ait son importance. Réunie, la collaboration de tous et de chacun peut réaliser des merveilles. C'est ce qu'attendent nos dirigeants de la population toute entière, et à cet effet, ils ont lancé le mot d'ordre: *Récupérez!*

Vidons nos greniers et nos caves et nous serons surpris d'y trouver quantités d'objet n'ayant, pour nous, aucun intérêt domestique et qui, pourtant, une fois transformés, pourront devenir d'une grande utilité pour nos trois armes.

En entassant les vieux papiers, le verre brisé, les os, les vieux métaux, etc. pour la récupération, nous contribuons directement à l'œuvre suprême de notre nation qui est la lutte pour la sauvegarde de notre liberté, de notre manière de vivre... N'agissons pas en sorte que notre conscience — à l'instar d'un immense géant qui se pencherait sur nous — nous reproche de nous montrer inférieurs à l'abeille et à la fourmi. Nous comprenons trop l'importance des événements qui se déroulent... G. D.

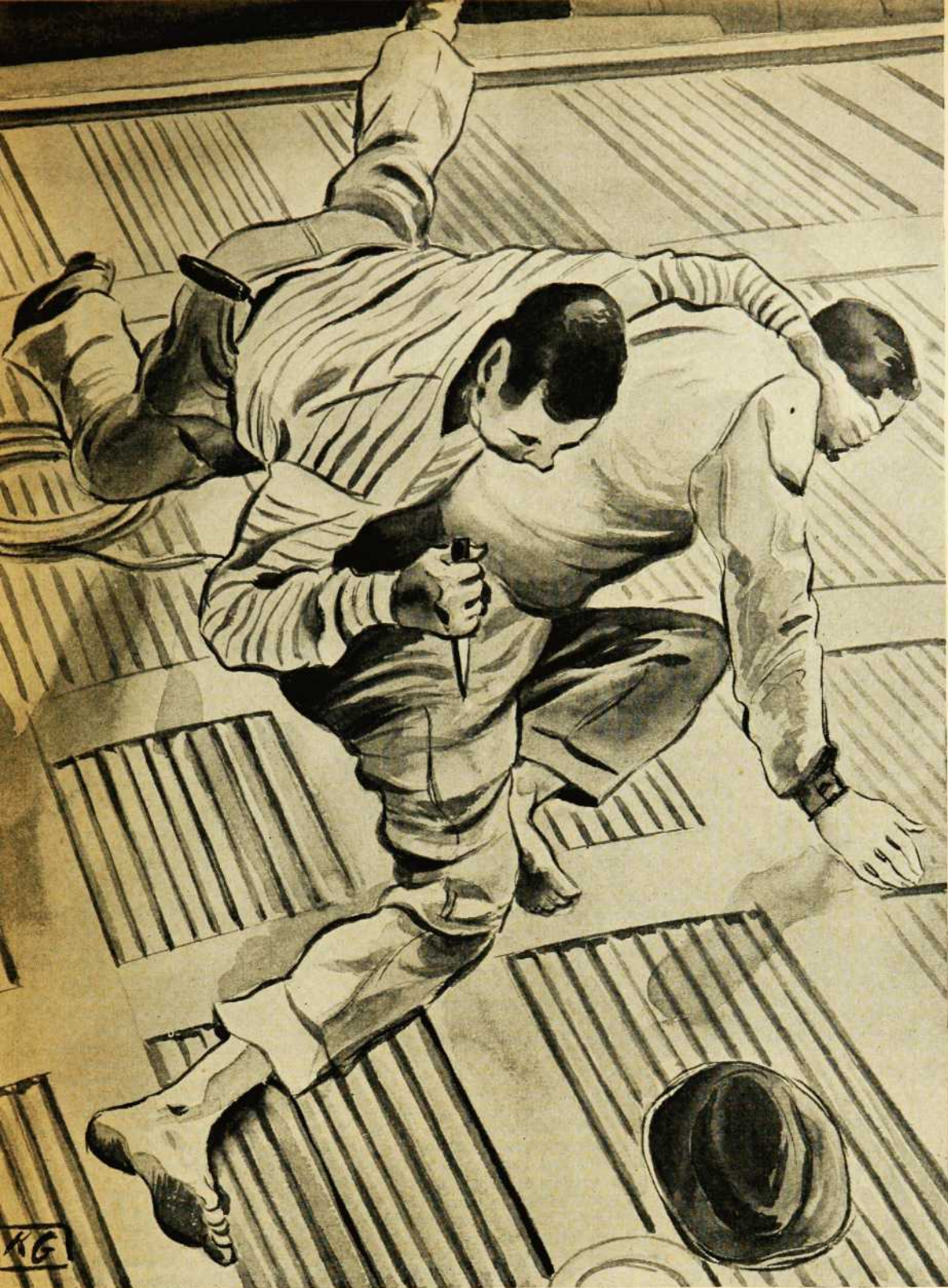
(Photos Service de l'Information)



Dans une usine de raffinage de Montréal on coule, dans des moules, du plomb récupéré de vieux accumulateurs d'auto, de vieux tuyaux, de presse-papiers, etc. Ce plomb entrera dans la fabrication des avions, des corvettes, des obus.



Lorsque le pilote d'un Spitfire presse sur la détente, ses mitrailleuses crachent une pluie de balles faites d'un alliage de cuivre et d'acier. Les cartouches sont en laiton. Outre des quantités énormes d'acier de rebut, les usines de guerre, au Canada, ont besoin de vieux métaux de toutes sortes.



Nouvelle dramatique par Rudyard Kipling

Nurkeed tira son couteau de sa gaine et donna à Pambé une estafilade dans la jambe.

Alors les passagers lui donnent de l'argent, qu'il met religieusement de côté pour se payer une bordée à Bombay ou à Calcutta ou à Relu-Penang.

LES DEBUTS D'UNE QUERELLE

— Ho ! gros baril de graisse, vous êtes en train de manger ma ration, dit Pambé Sérang en cette autre langue franque dont le domaine commence où cesse la langue du Levant. Ce domaine s'étend de Port-Saïd jusque dans les régions orientales où l'est devient l'ouest ; et les bricks chasseurs de phoques des îles Kouriles l'emploient pour causer avec les jonques d'Hakodate qui ont perdu leur route.

— Fils d'Eblis, face de singe, foie séché de requin, homme-cochon, je suis le sultan Sayid Burgash, et le commandant de tout ce vaisseau. Enlevez-moi votre rata.

Et Nurkeed jeta l'assiette d'étain vide de riz dans la main de Pambé.

Pambé en fit un plat creux à force d'en cogner sur la tête laineuse de Nurkeed.

Nurkeed tira son couteau de sa gaine et donna à Pambé une estafilade dans la jambe.

Pambé tira son couteau de sa gaine, mais Nurkeed se laissa choir dans les ténèbres de sa cale, et cracha à travers le grillage sur Pambé qui tachait de son sang les planches bien lavées du tillac.

La blanche lune assista seule à cette scène, car les officiers surveillaient l'embarquement du charbon et les passagers s'agitaient dans leurs étouffantes cabines.

— Fort bien, dit Pambé, en remontant pour aller panser sa jambe, nous réglerons ce compte-là plus tard.

C'était un Malais né dans l'Inde, marié une fois dans la Birmanie, où sa femme tenait une boutique de cigares sur la route de Shloé-Dagon :

(Lire la suite page 22)

Les petits défauts de Pambé Sérang

Si vous considérez les circonstances de cette aventure, vous serez de mon avis : le Malais n'avait qu'à se laisser faire... et Pambé Sérang (ainsi l'appelaient-on) fut pendu par le cou, jusqu'à ce que mort s'ensuivit... Et son ami Nurkeed, nègre africain, ne put faire mieux que ce qu'il fit quand la chose fatale lui advint et qui fit suspendre l'Asiatique au-dessus de la dangereuse trappe...

Il y a trois ans, lorsque le steamer de la « Compagnie Alsace-Lorraine », le *Saarbruck*, fit du charbon à Aden, et par un temps véritablement très chaud, le gros et gras chauffeur zanzibarien qui alimentait le second foyer de droite, à trente pieds de pro-

fondeur dans la cale, obtint la permission d'aller à terre.

Il partit donc, en simple « seedée boy » ou chauffeur qu'il était, et revint tel un vrai sultan Zanzibar, — on eut dit Son Altesse Sayid Burgash en personne, — une bouteille à chaque main.

Alors il s'assit sur le grillage de l'écoutille d'avant, pour manger son poisson salé et des oignons, cela tout en chantant des chansons d'un pays lointain.

Les vivres appartenaient à Pambé, le Sérang ou chef des matelots-lascars.

Celui-ci, qui venait de faire cuire sa ration, était allé emprunter un peu de sel, et quand il revint, ce fut pour

voir les doigts noirs et sales de Nurkeed le zanzibarien fouiller dans son riz.

Un Sérang est un personnage d'importance, bien supérieur à un chauffeur, bien que le chauffeur touche un salaire plus élevé.

Le chauffeur ! c'est lui qui met en train le cœur des « Hya ! Hulla ! Hee-ha ! Hee ! ha ! » lorsqu'on amène sous les davier le gig du capitaine.

C'est aussi lui qui jette la sonde, et parfois quand tout le navire est pris de paresse, c'est lui qui arbore sa mousseline la plus blanche, et une large ceinture rouge, et joue avec les enfants des passagers sur le tillac.



Une Voix

Récit d'amour complet

par Mary Lysane

JE PEUX entrer, Madeleine ?

— Mais bien sûr, Juliette. Bonjour, ma chérie ! Tu vois, je suis encore dans mon lit...

— As-tu bien dormi au moins ?

— Comme une marmotte !

— Je n'ai pas voulu attendre d'être habillée pour venir bavarder avec toi ! dit l'autre, désignant son gracieux peignoir pompadour. Tu permets que je m'installe ?

Tout en parlant, elle s'asseyait « en tailleur » sur le pied du lit de son amie et un peintre eût aimé fixer le tableau qu'elles formaient ainsi toutes deux.

Juliette de Sancy, blonde à grands yeux bleus, s'apparentait, malgré ses courtes boucles, à la jeune fille rêveuse et fragile d'autrefois.

Au contraire, Madeleine Claret avait cette expression décidée et positive que l'habitude de la lutte quotidienne imprime, de nos jours, à tant de frais visages. Jolie ? Elle l'était, certes, avec ses larges prunelles d'un marron fauve peu commun, ses cheveux noirs qu'une légère ondulation naturelle soulevait harmonieusement. Mais sa bouche,

franche et bonne, était peut-être un peu grande. Son nez, relevé, amusant, ne rappelait en rien la ligne classique.

Or, les deux amies différaient autant par la situation que par le physique et c'est à quoi se rapportait les paroles de Madeleine, disant à sa frêle hôtesse :

— Tu as été tellement bonne de m'inviter, ma Liette ! Oh ! ne proteste pas ! Sans les parents, sans toi, je n'aurais très probablement pas pris des vacances loin de Paris. Et celles que vous m'offrez sont incomparables ! Non seulement elles me rapprochent de toi, mais elles me rendent tout ce qui me manque... depuis si longtemps !

Elle prononça ces mots, sans amertume, avec un joli sourire affectueux :

— Sais-tu, continua-t-elle sur le même ton, que j'en arrive à oublier que je fus une jeune fille riche, choyée, pour qui l'avenir se déroulait comme une belle pelouse devant une demeure bien assise ? Mais vois-tu — et ici ses fins sourcils se rapprochèrent — je me demande com-

ment, après ces quelques semaines de « vie de château », je pourrai reprendre mon existence ordinaire... me lever le matin de bonne heure... aller au bureau... taper à la machine quarante lettres qui ont l'air d'être toutes les mêmes... C'est cela qui me tourmente. C'est pour cela que j'ai retardé mon voyage. Je crains le retour...

— Quelle idée, Madd ! Ah ! tu es bien trop raisonnable pour perdre jamais ton beau courage ! Tu vas profiter de ton séjour au maximum ! Je t'assure que je n'aurai aucun remords à te gâter... énormément ! et si tu as des regrets, en nous quittant, tant mieux ! Tu reviendras plus volontiers ! Mais pourquoi ta maman ne t'a-t-elle pas accompagnée ?

— Je l'aurais beaucoup souhaité... Ma pauvre maman ! Elle aurait un si grand besoin de distractions, d'amitié... Mais elle n'a pas voulu ! Depuis la mort de papa et notre ruine, elle se renferme en elle-même, dans ses souvenirs. Ou bien, elle se tourmente terriblement à cause de Jacques...

— Comment va-t-il, ton frère ?

— Si je voulais imiter le pessimisme de maman, je te répondrais : « Il allait bien avant-hier. » Mais ce matin, il a dû s'envoler du Bourget, pour essayer son nouvel appareil...

— Jacques Claret est l'un des grands espoirs de l'aviation ! coupa Juliette, comme si cette affirmation avait suffi à rendre vaines toutes les craintes. Papa le disait encore l'autre jour lorsque nous avons appris qu'il préparait son raid Paris-San-Francisco, par la Russie.

— Ah ! Il en a eu du mal ! Tu n'imagines pas combien il est difficile d'obtenir un appareil quand on ne peut le payer que... d'espoirs ! Pourtant, il mérite tellement de réussir mon frerot ! C'est un si chic garçon !

— Il réussira. Tu te rappelles quand il avait 15 ans et que nous nous amusions à le mettre au défi ? Quelles imprudences ne lui avons-nous pas fait commettre alors pour nous prouver qu'un homme ne pouvait avoir peur de rien !

— Je me rappelle... acquiesça avec une pointe de mélancolie la sœur de l'aviateur. Nos excursions dans les rochers de Bretagne... et cet après-midi d'orage où, nous ayant installées toutes deux dans une crevasse, il partit malgré les éclairs, malgré cette grosse boule jaune qu'on venait de voir éclater... pour prévenir nos parents...

Un instant, les deux amies demeurèrent rêveuses, chacune regardant au fond d'elle-même ces images évoquées.

Madeleine, la première, secoua la nostalgie où elles glissaient.

— Nous sommes là à remuer du passé, à nous attendrir comme de vieilles femmes sur leur jeunesse !

Elle éclata de rire, mais Juliette ne lui fit pas écho.

— Pourquoi ne m'as-tu pas encore parlé de lui ? reprit alors Madeleine.

Un nuage rose colora les joues de son interlocutrice, et Madeleine insista :

— Je croyais qu'il était aux Pins Blancs et j'ai été surprise, hier, en

ne le voyant pas. C'est que j'ai hâte de le connaître, M. Marc Drive.

— Tu le verras tout à l'heure et tous les jours, durant ce mois d'août, dit en souriant Juliette. Depuis que nous sommes fiancés, ses parents ont loué la propriété voisine de la nôtre. Tu as dû apercevoir, hier au soir, cet immense parc avec une villa blanche, cela s'appelle « Les Chimères ». La famille Drive passera, comme nous, tout l'été en Touraine.

— Quand vous mariez-vous ?

— La date reste fixée pour la deuxième quinzaine d'octobre.

— Tu dis cela sans entrain.

— C'est vrai, Maddy... Tu vas me comprendre ! Tu sais que Marc est directeur technique de l'usine Flat et Ber... à Paris...

— Oui ! Les gros fabricants de pneus ?

— Mais les Flat et Ber ont des filiales à l'étranger. Marc se trouve délégué pour aller visiter l'usine de Hollande précisément cet automne, à cause de je ne sais quel congrès qui doit, par surcroît, réunir là-bas les plus importants vendeurs de caoutchouc. Alors, dit-elle piteusement, figure-toi qu'il veut faire coïncider notre voyage de noces avec ce voyage d'affaires !

— Eh bien ! c'est une excellente idée ! déclara Madeleine. En automne ! Tu verras la Hollande sous son vrai jour. Enfin... presque, corrigea-t-elle en souriant.

— Oh ! Cela m'est égal ! assura son amie. Quoique... évidemment... j'aurais préféré autre chose, pour mon voyage de noces, que des paysages de brume... Mais c'est lui que je ne verrai pas, s'il est accaparé par sa mission.

— Dans ces conditions... pour-quoi ne lui as-tu pas demandé de modifier ses projets ?

— J'ai toujours peur qu'il ne me juge bien... romanesque ! Il est si positif... Si... Enfin... C'est tellement « Monsieur Chiffre en tout genre ».

— Mais il t'aime ?

Et comme Mlle de Sancy ne répondait pas, elle reprit avec un peu d'angoisse :

— Il t'aime ? Oh ! Liette ! Tu n'en es pas sûre ?

La jeune fiancée secoua la tête :

— Non, Maddy, je n'en suis pas sûre ! A certains moments, je le crois. Puis à d'autres, je me dis qu'un homme qui aime... n'agirait pas comme il agit !

— Par exemple ?

— Oh ! C'est très difficile à raconter ! Ce sont des nuances. Ainsi, si je veux m'intéresser à ses occupations... oh ! de très loin, très discrètement... j'ai l'impression de l'importuner. Pourtant, j'ai été habituée, par maman, à marcher sur la pointe des pieds autour du travail du chef de famille. Tu reconnais là ses expressions ?

— Ta mère est un modèle de tact !

— Oui... je ne crois pas que j'étais à mauvaise école ! Marc n'aura à craindre ni mes visites, ni mes coups de téléphone intempestifs à son bureau lorsqu'il sera mon mari. Je me garderai instinctivement, aussi, de le questionner le soir, sur ses soucis de la journée... Je ne chercherai qu'à les lui faire oublier, en lui créant une atmosphère de repos, de tendresse... Mais Marc, je le crains, ne cherchera, auprès de moi, qu'une distraction un peu semblable à celle qu'il pourrait trouver à jouer avec un chien.

— Comme tu exagères ! gronda gentiment Madeleine. En tout cas, tu aurais tort de laisser ce malentendu vous diviser ! Aie donc une explication franche avec lui ! Parle-lui... comme tu viens de me parler ! Tu n'en as pas peur, j'imagine ?

— Certes non ! protesta sincèrement Mlle de Sancy.

— Et... tu l'aimes ?

— Peut-être pas comme l'on aime dans les romans... Mais le sentiment que j'éprouve pour lui n'est pas non plus quelque chose de superficiel. Je l'admire pour son intelligence... songe que le poste qu'il occupe il ne l'a atteint que par ses propres mérites et à un âge relativement jeune. Marc a trente-deux ans... Physiquement je le trouve chic, beau même, tu verras...

— Evidemment ! En partant de ça, on peut, avec de la chance, arriver à l'amour ! dit la gracieuse invitée sans enthousiasme. Et... tes parents tiennent beaucoup à ce mariage ?

— Enormément ! Papa ne jure plus que par Marc et comme maman ne jure que par papa...

Un nouveau silence s'appesantit dans la jolie chambre aux tentures champêtres.

Ce fut la petite fiancée qui le rompit :

— Mais nous ne parlons que de moi ! Et toi, Maddy... Quand m'annonceras-tu ?

— Bast ! Je me dis que ce n'est pas sa faute ! Il a été aux colonies et en a rapporté des fièvres. Et puis, à côté de ces travers, il a tant de qualités ! Je sais aussi que je ferais beaucoup de peine à sa femme, en m'en allant. Maman et elle se sont connues en pension. Enfin, suprême considération que je négligerais peut-être si j'étais seule dans la vie... c'est une excellente place... Mais, j'arrive au fait. Un jour que M. Navar était en train de téléphoner, il eut besoin, pour appuyer son argumentation, d'une certaine pièce du dossier. Entendant cela, je crus bien faire en me mettant à le chercher. Mais il se fâcha : « Vous ne le retrouverez jamais ! J'aime mieux chercher moi-même ! » etc... etc... Tout cela sans lâcher le récepteur, si bien que le correspondant ne devait pas perdre un mot de l'algare. Puis, soudain : « Tenez ! Prenez plutôt l'appareil et récitez des vers ! » Je le regardais, ahurie. Alors, parlant à nouveau dans l'appareil, il annonça à celui qui était au bout du fil : « Pour qu'on ne nous coupe pas, ma secrétaire va vous réciter : *Le*

ADIEU

Adieu ! mot qu'une larme humecte sur la lèvre ;
Mot qui finit la joie et qui tranche l'amour ;
Mot par qui le départ de délices nous sèvre ;
Mot que l'éternité doit effacer un jour !

Adieu !... Je t'ai souvent prononcé dans ma vie,
Sans comprendre, en quittant les êtres que j'aimais !
Ce que tu contenais de tristesse et de lie,
Quand l'homme dit : "Retour" et que Dieu dit : "Jamais".

Mais aujourd'hui, je sens que ma bouche prononce
Le mot qui contient tout puisqu'il est plein de toi,
Qui tombe dans l'abîme et qui n'a pour réponse
Que l'éternel silence entre une image et moi !...

Et cependant, mon cœur redit à chaque haleine,
Ce mot qu'un sourd sanglot entrecoupe au milieu,
Comme si tous les sons dont la nature est pleine
N'avaient pour sens unique, hélas ! qu'un grand adieu !

A. DE LAMARTINE

— La rencontre du prince charmant ? coupa son interlocutrice. Mais le prince charmant est mort sans héritier.

— C'est un bruit qu'on fait courir ! répliqua son amie en riant. Tout à coup, son rire s'arrêta. Avisant un livre sur la table de chevet de Madeleine :

— Des vers ! Tu as apporté un livre de vers ! Et du Sully Prudhomme !...

— Mon Dieu, oui ! Comme je retarde, n'est-ce pas ? C'est que... une petite histoire s'attache à ce recueil.

— Raconte !

— Oh ! C'est un incident sans importance !... Tu sais que j'occupe un petit bureau contigu à celui de mon patron ? Et je t'ai dit aussi que celui-ci, M. Navar, était un très brave homme. Mais assez brusque... original... Ah ! quand on veut s'entendre avec lui, il faut savoir faire la part des choses et n'être pas trop susceptible.

— Ma pauvre chérie !

vase brisé... Il me tendit le récepteur et j'étais dans l'incapacité de dire un mot, lorsque j'entendis une voix qui me suppliait drôlement : « Oh ! non ! surtout pas *Le vase brisé*, mademoiselle. Mais si vous aimez Sully Prudhomme... » Je recouvris la parole et ma nervosité se donna libre cours. « Je n'aime pas Sully Prudhomme, monsieur, et je me passe aisément de répéter ce *Vase brisé*, que l'on devrait bien recoller une bonne fois, pour qu'on n'en parle plus ! » Tu saisis le ton ? En tout cas j'étais tirée d'embarras. Mon interlocuteur ne me permit pas d'y retomber. « Vous devez une réparation aux mânes de Sully Prudhomme. Moi aussi d'ailleurs ! Nous y pourrions avec un petit poème un peu moins connu que le *Vase brisé* et sa verveine. Ecoutez ! Et ce fut lui qui récita :

*Seul, le rêve embellit les vers !
A dépouiller de leur prestige
Les merveilles de l'univers,
Poète, quel devoir t'oblige ?*

*Si la Nature t'apparaît
Sous tant de formes attachantes,
N'est-ce pas pour que tu la chantes
Sans attenter à son secret ?*

« Il s'interrompit pour me faire observer : « chanter la nature... une chose... un être sans *attenter à son secret*, n'est-ce pas, mademoiselle, l'essence même de la poésie ? »

« Il me dit bien d'autres choses, encore, qui témoignaient d'une âme délicate et tourmentée. Moi, je n'avais qu'à écouter. Et pourtant, il me semblait que quelque chose, du fond de mon âme, répondait, acquiesçait... Tu sais ? Ce que l'on éprouve à lire un livre qui, tout à coup, nous révèle notre propre façon de sentir... »

— Oh ! Oh ! Cette communion de pensée me paraît fort révélatrice ! s'écria la gracieuse hôtesse, en menaçant gentiment du doigt son amie.

— Juliette ! Comment peux-tu supposer... ?

— Je ne suppose pas, je constate, mademoiselle. Nous parlions du prince Charmant ! C'était l'âme sœur qu'il fallait dire !

— Quelle vilaine taquine tu fais ! Songe que je n'ai même pas su son nom ! La communication n'avait pas été demandée par M. Navar et il s'agissait certainement d'une affaire nouvelle...

— A ta place, j'aurais été plus curieuse.

— Peut-être l'aurais-tu regretté ? Je préfère qu'il soit resté, pour moi, une voix... comme le titre du petit poème qu'il me récitait...

— Qui te croirait aussi sentimentale ?

— Ce n'est pas tout à fait cela. Si je relis de temps en temps ces vers charmants, c'est que j'y trouve ma petite part de rêve. Ils me rappellent que le monde est beaucoup plus fraternel qu'on ne le croie... beaucoup plus idéaliste aussi, puisque les hommes d'affaires sont encore capables de cultiver les poètes et les poètes démodés... Une petite besogneuse comme moi a souvent besoin d'encouragement et il suffit toujours de bien peu de choses.

CHAPITRE II

UNE VOIX...

DEUX heures après les confidences que nous venons de surprendre, les deux amies se retrouvaient sur la terrasse des *Pins Blancs* où Mme de Sancy, avant le signal du déjeuner, réunissait ses hôtes.

— Ma chère petite Madeleine ! Vous ne pouvez savoir le plaisir que nous procure votre présence parmi nous ! s'écriait la châtelaine, empressée à témoigner à la plus humble de ses invitées, de la chaleur de son accueil.

Sensible à ces marques de cœur, la jeune dactylo s'inclinait devant la mère de son amie.

A son tour, M. de Sancy s'informa, paternellement, du repos de la jeune fille.

— Notre douce Touraine va colorer ces joues-là ! dit-il, tapotant le régulier visage, un peu pâle, il est vrai.

— D'ailleurs, nous ne la renverrons « en ses foyers » qu'une fois ce résultat obtenu ! déclara Juliette, passant son bras autour de la taille de son amie.

Les hôtes du château se rapprochèrent, instinctivement attirés par le gracieux spectacle.

Madeleine, la brune, en robe de toile bleue, à petit col blanc strict ; Juliette, la blonde, en organdi rose...

— Je crois que tu connais tout le monde ici ? dit Mlle de Sancy, faisant allusion aux présentations de la veille et, tandis que son amie tou-

chaît des mains, échangeait des sourires.

Il y avait là une dizaine de personnes qui représentaient les « invités à demeure », deux jeunes ménages... un autre, les Maune, qui n'étaient pas encore un vieux ménage, mais qu'accompagnait une grande fille aux façons garçonnières... Notons encore deux jeunes gens, un ingénieur protégé de M. de Sancy, puis un autre qui affectait le genre sportif. Enfin, le frère aîné de Mme de Sancy, le comte de Brinoy, que Juliette appelait « l'oncle Croquemitaine », sans doute par goût du paradoxe.

— Eh bien ! ma petite enfant, disait-il à la nouvelle arrivée, il paraît que notre cher Jacques va s'adjudger un fameux record ?

— Il l'espère, monsieur ! répondit la jeune fille.

— C'est vrai, vous êtes la sœur de Jacques Claret ! s'écria Simone Maune, qui eut été jolie... si elle eût daigné s'en donner la peine. Vous a-t-il emmenée quelquefois en avion ?

— Non ! répondit doucement Madeleine. Ce serait un de mes grands désirs. Mais... j'ai promis à maman, une fois pour toutes, de ne jamais monter.

— Pourquoi donc ? répliqua l'autre, rejetant en arrière sa tête aux cheveux plats.

— Maman n'a, avec Jacques, que trop de sujets d'émotions ! répondit Madeleine.

— Elle est comme toutes les mères ! déclara péremptoirement son interlocutrice. Elles ont peur de tout ce qu'elles ne connaissent pas dans leur jeunesse ! Aujourd'hui l'avion présente une très grande sécurité...

— Permettez-moi d'être d'un avis différent du vôtre, mademoiselle, émit en s'inclinant Robert Tarcy, le jeune ingénieur auquel s'intéressait le maître de céans.

Une imperceptible ironie vibrât dans sa voix. Mais son interlocutrice n'ignora pas cette nuance :

— Nous sommes souvent d'un avis différent, monsieur Tarcy ! observait-elle, et le souvenir que l'habitude mondaine dessinait sur ses lèvres ne rachetait qu'à peine le ton légèrement agressif...

— Accordez-moi quelque compétence en la matière ?

— Parce que vous êtes « dans les autos » ? lança-t-elle.

— Parce que je fus aussi « dans les avions », pour me servir de votre expression. Avant de m'occuper des moteurs pour la route, je me suis occupé de la fabrication des moteurs à ailes, si j'ose dire... Assez, du moins, pour être persuadé que, dans ce domaine, tous les espoirs nous sont permis, mais que nous ne les avons pas encore réalisés... tous...

Elle allait répliquer.

Mais un nouvel arrivant accapara l'attention générale. Il s'agissait de Marc Drive, le fiancé.

Grand, mince, le visage énergique et brun, l'allure ferme et rythmée des conquérants, il était de ces êtres qui s'imposent, déjà, par leur seul physique.

Ayant gravi rapidement les blanches marches majestueuses, il s'inclinait devant Mme de Sancy en demandant :

— N'ai-je pas à m'excuser ?

— Non, mon cher Marc, vous n'êtes pas en retard ! répondit la châtelaine. C'est nous qui sommes très en avance...

— Lorsque je ne suis pas en avance chez vous, madame, je suis en retard ! reprit-il.

Et Simone Maune, détournant ses flèches de Robert Tarcy, marmonnait

NOS MILITAIRES



Le soldat ROGER MORIN, des Fusilliers de Sherbrooke, en service actif au pays. Envoi de sa sœur, Mlle Irène Morin, 32b, rue Alexandre, Sherbrooke, P. Q.



Le soldat LIONEL SIMONEAU, en service actif dans l'est du pays. Envoi de ses parents, M. et Mme Alfred Simoneau, 10a, rue Queen Nord, Sherbrooke, P. Q.



Le soldat EDMOND FURLOTTE, en service actif outre-mer. Envoi de sa mère, Mme W. Furlotte, Matachewan, Ont.



Le soldat DONAT DUPLANTIS, de Montréal, en service actif dans l'est du pays. Envoi de Mlle Annette Francoeur, 101 Carlaw Avenue, Toronto, Ont.



Le caporal A. J. VALADE, en service actif outre-mer. Envoi de sa mère, Mme Valéda Valade, Sturgeon Falls, Ont.



Le soldat ANDRE VILLENEUVE, en service actif dans l'est du pays. Envoi de sa sœur, Mme Olivine Kenville, 46, rue Sherwood, Ottawa, Ont.

pour elle seule : « On n'est pas plus régence ! »

— Maddy ! s'écriait Juliette... Viens que je te présente mon fiancé : Marc Drive... Mlle Claret, l'amie d'enfance dont je vous ai souvent parlé, Marc...

— Si bien, que j'oserais presque dire que nous sommes de vieux amis ! dit-il, prenant la main que lui tendait la jeune fille.

Madeleine ne répondit que par un bredouillement indistinct. Avait-elle perdu cette discrète aisance mondaine que l'éducation lui avait donnée ?

— Mlle de Sancy se réjouissait tant de votre venue ! poursuivit-il.

— Ces enfants ont fait ensemble leurs premiers pâtés ! dit « l'oncle Croquemitaine » et, dame, cela crée des liens, les pâtés de sable !

Mais Juliette entraînait son amie.

— Comment le trouves-tu ? Tu n'as pas l'air très chaleureux ? Te serait-il antipathique ?

Avec une vivacité inattendue, Madeleine protesta :

— Je t'avouerai plutôt que, d'après ce que tu m'en avais dit, je me faisais de ton fiancé une idée plus sévère.

CHAPITRE III

AUTOUR DE LA TABLE

Le déjeuner fut savoureux par l'esprit que l'on y déploya autant que par les mets qui en composèrent le menu.

Mme et M. de Sancy étaient des hôtes incomparables. Le bien-être, l'agrément de leurs invités restaient visiblement leur primordial souci.

Retiré des affaires depuis deux ans, le père de Juliette avait gardé, sur les grands problèmes industriels, une vision perçante, et il savait donner à ses idées une forme concrète et claire.

Dans la discussion littéraire, il pouvait, avec élégance, intervenir, s'étant toujours efforcé, malgré les exigences de sa carrière, de lire les œuvres les plus représentatives de notre époque et d'entendre les pièces qui, elles aussi, reflétaient — hélas ! en les déformant souvent, — les mœurs de cette époque ! Depuis qu'il avait vendu ses usines, il accordait davantage aux joies intellectuelles. Aussi, sa conversation y gagnait-elle une vivacité, une diversité que l'on admirait à juste titre.

Quant à Mme de Sancy, un observateur superficiel l'eût, peut-être, jugée notablement inférieure à son mari.

En réalité, elle pratiquait cet idéal périmé qui consiste, pour la femme, à s'effacer devant le chef de famille.

Mais un simple mot qu'elle émettait... parfois seulement un sourire éclairant son visage... un regard, exprimaient assez, pour qui savait voir et comprendre, que cette épouse devait être, à la fois, la compagne du cœur et celle de l'intelligence.

Encore très belle, malgré la proche cinquantaine, c'était d'elle que Juliette tenait la pureté de ses traits et ses grands yeux de rêve bleu...

La compagnie des invités dont nous avons rapidement fait le tour avant qu'ils ne passassent à table, se composait donc d'éléments assez dissimilaires.

Placés vis-à-vis, Simone Maune et Robert Tarcy s'étaient lancés dans l'une de ces controverses où l'un et l'autre prétendaient avoir le dernier mot. Courtois, mais obstiné sur ses points de vue, l'ingénieur en arrivait à oublier que son adversaire était une femme et à ne pas craindre de la contredire nettement. Alors, il s'excusait mais, d'un haussement imperceptible d'épaule, la moderne jeune fille indiquait qu'elle n'entendait pas qu'on lui cédât un pouce de ter-

rain par galanterie. Elle voulait combattre à armes égales.

Lorsque le protégé de M. de Sancy se tournait vers Madeleine, sa voisine, toute raillerie, alors, s'effaçait de son visage rasé et un peu brûlé par le soleil.

Il parlait de Jacques Claret, sujet cher au cœur de la jeune dactylo. Elle était heureuse de constater que la renommée de son frère dépassait encore ce que l'on imaginait modestement dans la famille et une émotion reconnaissante lui venait à l'endroit de Robert Tarcy, qui n'avait rien oublié des premières prouesses de l'aviateur.

Et cependant... d'écouter l'éloge du cher garçon n'empêchait pas sa pensée de s'évader... D'habitude, lorsqu'il s'agissait de Jacques, tout autre intérêt disparaissait pour elle. D'où venait qu'aujourd'hui un souci sous-jacent pût la distraire ?

Comme pour s'en libérer, elle leva les yeux et, ayant rencontré le bon regard du comte de Brunoy, elle rappela à elle certaines images chères de son enfance. Elle se revit au cours des parties de cache-cache, venant demander aide au colonel. Elle se pelotonnait derrière son fauteuil et il déployait tout grand son journal afin de la dissimuler mieux.

Que tout cela était loin ! Dans un serrement de cœur, la jeune fille se dit qu'elle n'appartenait plus, maintenant, à ce monde auquel la générosité de son amie, seule, lui permettait de se mêler incidemment.

Passées ces quelques semaines, il lui faudrait reprendre le collier, se heurter aux cent épines de l'existence journalière péniblement assurée, se plier aux changements d'humeur de son patron...

Elle avait eu raison de craindre que le séjour aux Pins Blancs ne fût amolissant. Vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées que, déjà, elle se sentait baignée de nostalgie en retrouvant cette atmosphère qu'elle avait perdue.

Était-ce bien cela ? Si elle éprouvait cette dépression, ce « vague à l'âme », ce besoin d'être seule avec ses pensées... était-ce bien par regret du luxe et de la vie facile ? Elle était trop franche avec elle-même pour ne pas convenir qu'il y avait autre chose. Une autre chose qu'elle ne savait pas définir, toutefois...

— Tu n'as pas faim ? s'informa gentiment Juliette, profitant d'un moment d'inattention de leurs voisins pour se pencher vers son amie.

Celle-ci éprouva, de cette sollicitude, presque de l'impatience. Cependant, elle sourit à sa jeune hôtesse.

— Qu'est-ce que j'ai donc ? se demanda-t-elle. Pour un peu, j'aurais mal accueilli la prévenance de ma petite Juliette.

Puis le fil de ses préoccupations intimes se renoua :

— N'est-ce pas une bizarre coïncidence que la voix de mon « téléphoneur inconnu » ressemble tant à celle du fiancé de mon amie ?

Juste à ce moment, Marc Drive, prié par son hôte de développer certains points de vue, dominait un peu les conversations particulières.

Et Madeleine était prise d'une certitude que sa raison essayait en vain de repousser :

— Cette façon qu'il a de monter le ton aux dernières syllabes en traînant légèrement, mon amateur de poésie désuète l'avait aussi ! J'avais même cru y reconnaître l'accent savoyard tel que je l'avais remarqué durant mon dernier séjour aux environs d'Aix-les-Bains. Or, Marc Drive est Savoyard ! Lorsqu'elle m'annonça ses fiançailles, Juliette m'écrivit de lui : « un Parisien né en Savoie »... Et puis tout le mon-

de n'a pas l'habitude de faire sentir, comme il le fait, la différence des est et des et... Cette justesse de diction et cet accent chantant cela ne constitue-t-il pas un signe distinctif ?...

Mais non... Elle ne voulait pas partir à la suite de son imagination vagabonde :

Deux voix peuvent être identiques ! D'ailleurs, le téléphone change toujours plus ou moins les intonations. On sait bien que le hasard est capable de tout ! N'empêche !... Retrouver dans le fiancé de sa meilleure amie le mystérieux inconnu, ne serait-ce pas vivre une de ces situations comme on en voit seulement dans les pièces de théâtre à grosses « ficelles » ?

Mais elle avait beau s'en défendre, l'idée s'imposait davantage à chaque fois que l'ingénieur élevait un peu le ton.

Madeleine mesura combien sa préoccupation l'avait tirée loin du moment présent, au sursaut qu'elle eut en entendant son voisin de gauche, ce jeune homme que la gloire sportive obsédait, lui confier fièrement :

— En 1924, j'ai failli servir de partenaire à Suzanne Lenglen.

La jolie dactylo eut quelque peine à « reprendre pied » et à répondre par les félicitations qui convenaient...

— Cette année, j'ai fait surtout du canoë, continua-t-il. Figurez-vous qu'avec un peu de chance, j'aurais été présenté à Gerbault, l'hiver dernier... Je n'ai pas les mêmes principes que lui, en matière de navigation...

Madeleine apprécia l'alibi qu'apportait à sa rêverie une telle conversation. Elle n'avait qu'à opiner de la tête de temps en temps ou à lancer un « ah ! » admiratif. Et nul ne pourrait s'apercevoir — son interlocuteur moins que tout autre — que son attention demeurait absente.

« Si le fiancé de Juliette ne fait qu'un avec mon diseur de vers Sully-Prudhomme, il doit savoir que moi-même je ne fais qu'une avec la dactylo de M. Navar ?

« Mais... Admettons que ce soit lui... Il ne se rappelle, peut-être pas du tout l'incident. Ce coup de téléphone a eu de l'importance pour moi. On lui en parlerait, qu'il ne saurait pas ce que l'on voudrait dire... »

Cette supposition raisonnable lui fit mal.

« Tout de même... S'il m'a identifiée, il a dû me trouver bien sottée d'être ainsi troublée à sa première phrase de salutations... »

Pour fuir le gênant souvenir, elle se réfugia dans la pensée de son amie et fut alors confuse de mêler aussi tardivement cette dernière aux songeries que lui inspirait Marc Drive.

« Je la surprendrai bien, en lui démontrant qu'il n'est pas l'homme froid, fermé au rêve, le monsieur « Chiffres en tout genre » qu'elle m'a décrit. Mais c'en sera fini de ce malentendu qui les divise... »

Ses résolutions butèrent. A l'idée de dire à Juliette : « C'est ton fiancé qui me téléphona certain matin », elle ressentait un bizarre malaise...

Et, se passant la main sur le front, comme on fait machinalement pour dissiper les imaginations inopportunes, une fois de plus, elle se demandait :

— Qu'est-ce que j'ai donc ? Mais on se levait de table, dans un brouhaha discret.

— Avez-vous trouvé l'énigme du Sphinx, ma petite enfant ? interrogea « l'oncle Croquemitaine » à qui la jeune fille ne fut pas loin d'attribuer des dons de double vue. Vous aviez l'air bien absorbée, malgré les



"BONNE APPARENCE, HABILITÉ ET EXPÉRIENCE SATISFAISANTES, MAIS NE POUVONS LE RECOMMANDER À CAUSE DE..." C'EST DONC POUR CELA QUE CE PAUVRE JOS. N'A PAS EU DE CHANCE... MAUVAISE HALEINE !

JOS. VOIT SON DENTISTE

DES ÉPREUVES MONTRENT QUE LA MAUVAISE HALEINE EST SOUVENT CAUSÉE PAR DES PARTICULES D'AUMENTS EN DÉCOMPOSITION ET PAR LA SALIVE STAGNANTE AUTOUR DES DENTS MAL NETTOYÉES. JE RECOMMANDE LA CRÈME À DENTS COLGATE SA MOUSSE PÉNÉTRANTE SPÉCIALE ENLÈVE CES DÉPÔTS QUI ENGENDRENT DES ODEURS, ET C'EST POURQUOI --



COLGATE COMBAT LA MAUVAISE HALEINE... FAIT BRILLER LES DENTS !



La mauvaise haleine chasse l'amour et les amis, car les autres s'en aperçoivent avant vous. Ne prenez pas de chances.

Employez Colgate. Nettoyez votre haleine comme vos dents.

Colgate combat la mauvaise haleine et fait aussi briller les dents ! Elle leur redonne leur lustre naturel... fait briller votre sourire ! De la prudence ! Deux fois par jour, et avant de sortir — employez COLGATE !

PLUS TARD — GRÂCE A COLGATE

ÉCOUTE, MARIE, J'AI LA POSITION ! ET DEVINE CE QUE ÇA PAYE ? NOUS AVONS MAINTENANT LES MOYENS DE NOUS MARIER !



efforts de vos voisins à vous distraire ?

Madeleine se dit qu'elle méritait ce bienveillant reproche, et allait s'excuser. Le pénétrant vieillard ne lui en laissa pas le temps :

— Rassurez-vous, ma chère petite, reprit-il, moi seul ai pu m'apercevoir de vos... absences. Hélas ! j'ai atteint l'âge où il ne reste plus qu'à regarder vivre les autres.

Et, entraînant l'amie de sa nièce un peu à l'écart des groupes qui se formaient dans le fumoir :

— Voyons, petite, qu'est-ce qui ne va pas ?

Un bref élan la porta vers le cher allié de son enfance. Elle eut envie de se confier. Mais comment ? Savait-elle elle-même ce qui se passait en elle ?

— Je suis un peu tourmentée au sujet de Jacques, répondit-elle en rougissant.

CHAPITRE IV

UNE DANSE PARLÉE

Il avait été question, pour l'après-midi du même jour, d'une promenade en auto jusqu'à Nantes, par Ancenis.

D'inquiétants roulements de tonnerre viennent changer tous les projets. Les hôtes des *Pins Blancs* s'égaillèrent dans les salons ; ceux-ci autour des tables de bridges, ceux-là autour des billards. Quant à la jeunesse, elle se mit à danser, et ce fut une rumba que le « pick-up » commença tout d'abord à moudre.

Le partenaire manqué de Suzanne Lenglen et l'émule d'Alain Gerbault — qui avait invité Madeleine — lui contaient un autre de ses exploits... virtuels :

— Pour un peu, je participais au concours de danse de durée, l'été dernier, à Deauville...

Il semblait apprécier, en l'amie de Mlle de Sancy, une auditrice remarquablement complaisante.

Cependant Juliette qui, dansant avec son fiancé, passait près d'eux, demanda :

— Tu es contente, Maddy ? Tu t'amuses ?

Quelle impulsion, alors, poussa la jeune dactylo ?

— Je sens que je vais oublier complètement l'étude de M^e Navar ! répondit-elle, tandis que son sportif « cavalier », désireux sans doute de la mettre au fait d'une nouvelle performance, l'entraînait rapidement.

Là-bas, Juliette, sa jolie tête blonde levée vers son fiancé, paraissait lui expliquer quelque chose et Madeleine se gourmanda :

— Pourquoi ai-je dit ça ? Ah ! comme j'aurais mieux fait, dès avant le déjeuner, d'aviser ma petite Juliette de ma « découverte »... tout au moins de mes soupçons...

Mais, tandis qu'elle agissait ces pensées, la rumba prenait fin et Marc Drive, s'inclinant devant elle, sollicitait la prochaine danse.

— J'ose espérer, mademoiselle, que le mariage de Mlle de Sancy ne la privera pas de votre amitié ? émit-il aimablement.

Et Madeleine lui fut reconnaissante de savoir lui témoigner tout de suite que, pour lui, les « différences sociales » n'existaient pas.

« Sa délicatesse est digne de celle de Juliette », jugea-t-elle.

Cependant, elle répondit :

— Hélas ! monsieur ! Sauf durant l'époque des vacances, mon travail ne me permet pas de voir beaucoup Juliette. Mais nous savons toutes deux que nos cœurs sont fidèles !

— Vous êtes très occupée ? demanda-t-il.

— Passablement... Mon patron n'a confiance qu'en moi. C'est un privilège qui a ses inconvénients !

ajouta-t-elle en souriant. D'autant que cela n'empêche pas M^e Navar d'être avec moi, comme avec les autres, fort capable de s'impatience lorsqu'on ne devine pas ses ordres avant qu'il ne les ait exprimés !...

Nulle rancune dans cette constatation. La jeune fille évoquait les heures un peu dures de son existence d'employée avec une simplicité courageuse qui était l'indice d'une âme restée très fraîche. Toutefois, à cette occasion-là, n'obéissait-elle pas, malgré elle, à un mobile nouveau en rappelant les sautes d'humeur de M^e Navar ?

Marc Drive ne mordit pas à l'hameçon.

Pas plus qu'il ne chercha à changer le cours de leurs propos.

Avec aisance — et non moins de discrétion — il parla des difficultés qu'il y avait toujours à collaborer. Deux êtres n'ayant pas la même formation, ni les mêmes tendances, ni les mêmes âges, travaillaient-ils ensemble ? Cela impliquait de part et d'autre, beaucoup de mansuétude...

S'exprimant de la sorte, il montrait quel sens d'égalité il accordait au mot « collaboration » et la dactylo sentit s'affirmer en elle une subtile gratitude.

De plus, s'il était bien le « téléphoneur inconnu » ne témoignait-il pas, en même temps, que l'algarade qu'il avait surprise entre M^e Navar et la jeune fille ne pouvait être considérée comme une réprimande de supérieur à inférieur ?

Décidément, le fiancé de son amie possède les plus élégantes qualités du cœur !

Comment Juliette ne voyait-elle en lui qu'un être froid et trop positif ?

Elle eût voulu le sonder. Précisément, le « blue » terminé, allait être, à la demande générale, « bissé », les couples restant les mêmes... Sauvait-elle mettre à profit la circonstance pour tenter d'obtenir quelque éclaircissement sur les sentiments du jeune homme à l'égard de sa fiancée ?

Mais l'entrée en matière était difficile...

Ce fut lui qui lui offrit le prétexte qu'elle cherchait, en observant :

— Votre amitié avec Mlle de Sancy semble donner raison à la loi des contraires !

— On nous dit cela quelques fois ! répondit-elle. A la vérité, nos tendances profondes sont identiques, seulement la Destinée ne nous a pas permis de les exprimer pareillement. Pour ma part, je vois en Juliette, la jeune fille idéale...

— C'est un enfant dont l'âme est ravissante ! acquiesça-t-il gravement.

— Surtout, elle sera pour son mari une « compagne », s'empressa-t-elle de renchérir.

Mais il reprit vivement :

— Je n'aime pas ce mot-là. Excusez-moi, mademoiselle. Nous touchons d'ailleurs à un point qui, pour votre amie et moi, n'est déjà pas un terrain d'entente... Je le sais. Je ne demanderai jamais à ma femme d'être ma « compagne », si ce terme a pour elle un sens de fardeau partagé. Quand on se déteste d'une part de la charge qu'on porte, sur l'épaule d'un autre, on en arrive vite à lui demander le plus dur de la tâche. Cela, je ne le veux pas. Ma femme ignorera mes soucis pour ne garder que le souci de sa beauté... Trop d'épouses croient avoir rempli tout leur devoir quand elles ont oublié le principal qui est d'être jolies...

— Pourquoi ne pas admettre que l'on puisse être à la fois jolies et... compréhensives ?

Il protesta :

— Je n'établis pas entre les deux une barrière... Admettons même,

que mon point de vue est tout personnel. Pour moi, une femme compréhensive sera, avant tout, celle qui m'offrira le plaisir de la regarder comme une fleur merveilleuse. Je ne demande pas un autre réconfort !

— Etes-vous sûr qu'il n'y ait pas, dans cette manière d'envisager le mariage, un brin d'orgueil et un brin... d'égoïsme ? Je vous demande pardon, monsieur... Ne pas vouloir partager ses soucis, n'est-ce pas se défendre aussi de partager ses rêves ? N'est-ce pas abaisser une cloison entre soi et l'autre ? Je suis très indiscret, sans doute ? Permettez-moi cependant encore une question : est-il possible d'aimer qui l'on oblige à rester derrière cette cloison ?

Elle avait parlé d'une traite, avec le sentiment de servir le bonheur de son amie.

Marc Drive l'écoutait en souriant. Elle crut deviner qu'il y avait de l'indulgence dans ce sourire et cela l'irrita.

— Vous avez du mariage, mademoiselle, une conception exquise mais romanesque. Pour moi, il n'est que l'association de la grâce et de la force. Celle-ci et celle-là conservant leur indépendance, l'un vis-à-vis de l'autre...

Alors, elle n'y tint plus, elle eut le désir de briser cette façade d'homme raisonneur, d'obliger le fiancé de Juliette à se montrer sous son vrai jour.

— J'ai entendu parler du secret des êtres et des choses, monsieur, par quelqu'un qui les rêverait pour le rêve qui s'y attache. Ne connaissez-vous pas un petit poème de Sully-Prudhomme intitulé : *Une Voix* ?

Mais il se contenta de répondre :

— Sully Prudhomme fut le poète d'une époque, pleine de charmes sans doute... Seulement, la nôtre a des exigences différentes.

Puis, comme le disque s'arrêtait :

— Je m'excuse, mademoiselle, de vous avoir fait surtout « parler » cette danse.

CHAPITRE V

EXAMEN DE CONSCIENCE

LORSQUE, au soir de cette première journée, elle se trouva seule dans sa jolie chambre d'invitée, Madeleine Claret ne se coucha pas tout de suite.

Accoudée à la fenêtre, elle respirait l'odeur de la belle nuit d'été. L'orage avait laissé, dans l'atmosphère, de frais effluves, mais de la terre semblait monter un souffle chaud, lourd d'arômes.

Madeleine se sentait tout à la fois heureuse et mélancolique, prête aux larmes comme aux rires.

A nouveau s'éveillait l'insidieuse question qui avait été comme le leitmotiv de toute sa journée : « Qu'est-ce que j'ai donc ? »

Elle voulut y répondre.

En fille équilibrée et sage, elle n'entendait pas s'abandonner aux morbides délices d'une rêverie sans cause.

Remontant le cours des heures, elle évoqua la soirée passée, comme l'après-midi, dans les salons du château, mais sans que l'on dansât. Mme de Sancy avait fait asseoir la jeune fille à ses côtés et l'interrogeait sur son travail, sur ses aspirations... Visiblement, l'avenir de l'amie de Juliette préoccupait la chère femme à qui Madeleine prêtait, d'ailleurs, quelques projets matrimoniaux ? Ne lui avait-elle pas demandé de « l'air le plus naturel du monde » ce qu'elle pensait de Robert Tarcy, le protégé de M. de Sancy ?

L'idée que la présence du jeune homme aux Pins, en même temps que la sienne, pouvait être le résul-

tat d'une décision concertée avait amusé la secrétaire de M^e Navar.

Comme il arrive souvent, avait-elle pensé, le Destin a déjoué la stratégie humaine. Car elle avait prestement deviné le sens réel des hostilités entre Marguerite Maune et l'ingénieur...

Ils s'aiment et ne le savent pas encore !

En eut-elle dit autant de Juliette et de Marc ? Elle revoyait ces deux-là, parlant posément, de leur installation future.

Comment Juliette peut-elle s'accommoder de ce fade bonheur ? Au fond, elle est beaucoup plus raisonnable que moi... Si j'étais à sa place...

Si j'étais à sa place...

Madeleine tressaillit et ramena son écharpe de soie autour du décolleté discret de sa robe du soir.

— Le temps s'est rafraîchi, dit-elle à mi-voix.

Mais voyons... où en était-elle ? Ah ! Oui ! Elle revoyait la soirée passée auprès de Mme de Sancy.

« L'oncle Croquemitaine » était venu se joindre à elles.

— Ah ! petite, petite ! avait-il dit en lui caressant la tête, ils ont bien de la chance ceux qui se consolent de n'être pas magiciens !

Pendant le dîner, il l'avait, à plus d'une reprise, tirée d'embarras, alors que, distraite, elle n'entendait pas les questions qu'on lui posait...

Penchée au-dessus de la nuit tiède, Madeleine s'attarde à ces détails de la journée finie. On dirait qu'elle craint, ce que va lui révéler l'examen de sa conscience, qu'elle a voulu.

Mais un vol de chauve-souris trop près de ses cheveux la rejette en arrière.

Elle ferme ses volets et la douce sécurité de la lumière électrique jaillit sur la petite chambre.

Comme elle se sent différente de celle qui s'y éveilla ce matin !

Avait-il donc suffi, pour la bouleverser, qu'elle crût reconnaître dans la voix du fiancé de son amie la voix qui l'avait, un certain matin, réconfortée ?

D'abord cette impression n'était-elle pas erronée ?

Quand elle avait fait allusion au poème de Sully-Prudhomme, cet après-midi, l'ingénieur avait paru poliment attentif et voilà tout...

Marc Drive était bien l'homme pressenti mélancoliquement par Juliette, un moderne « businessman ».

Non, il n'était pas cet homme-là...

Pas plus tard que le soir, n'avait-elle pas surpris dans son intonation une note d'émotion ? Et c'était à elle qu'il s'adressait alors...

Il lui avait dit :

— Je serais désolé, mademoiselle, si notre conversation de cet après-midi vous avait donné de moi une idée trop défavorable !

Comme c'était drôle, qu'il eût eu pareil souci !

Son opinion comptait donc pour lui ?

Tassée au fond d'une moelleuse et vaste bergère, Madeleine se met la main devant les yeux, comme pour se dérober à l'éclat des ampoules cependant voilées...

Un moment indéfini, elle reste ainsi repliée sur elle-même et sur ses pensées. Et voici que, tout à coup, elle se redresse. Une expression d'effroi sur la physionomie, elle murmure :

— Je suis un monstre ! J'aime le fiancé de mon amie !

Car, parvenue au point où cette conclusion s'impose, elle a le courage d'être brutalement sincère avec elle-même.

Comment cela s'est-il produit ? Est-il possible de s'éprendre, en

quelques heures, d'un être inconnu la veille, d'un être qui n'est pas libre, du futur mari de la compagne de son enfance, de cette exquise Juliette?

Madeleine se fit horreur.

Un psychologue lui eût peut-être expliqué que son imagination avait fait autour de la voix mémorable tout un dangereux travail, qu'une sorte de foyer incandescent s'était ainsi créé, dont le faisceau lumineux se projeta, brusquement, sur l'homme qui passait au moment voulu, sur Marc Drive...

Mais le psychologue aurait pu lui donner bien d'autres explications, sans qu'elle les écoutât.

Pour elle, une seule vérité comptait : son coupable amour !

Très pure, très réservée, elle n'avait encore jamais aimé. Pourtant, elle ne mettait pas en doute la nature du sentiment qui la transportait et la révoltait à la fois.

Toute une longue journée, elle avait laissé s'abandonner son cœur ignorant. Heureusement, l'habitude de voir clair en soi-même, d'échapper au dangereux « vague à l'âme », lui avait permis de se juger.

Elle aimait Marc Drive, qu'il fût ou non son « téléphoneur inconnu ». Elle l'aimait, malgré les divergences sentimentales qui s'étaient affirmées entre eux, durant leur conversation dansée. Elle l'aimait assez pour admettre son point de vue d'homme orgueilleux...

Tout à l'heure, elle pensait : « Si j'étais à la place de Juliette, je ne me contenterais pas de ce fade bonheur... »

Maintenant, elle comprenait que le bonheur d'être aimée de lui pouvait suffire à tout.

Qu'importait qu'il absorbât ou étouffât votre personnalité ?

Existait-il un sacrifice, lorsqu'il s'agissait de lui plaire ?

Allons, allons, voilà qu'elle s'exalte à nouveau, oubliant qu'elle n'a pas même le droit de rêver à Marc.

Mais la loyale enfant ne transige pas avec la morale. Pour elle, le bien, le juste, n'admettent aucun détour, aucun accommodement.

« J'aime le fiancé de mon amie. Moi seule en supporterai les conséquences. D'abord, en partant immédiatement. Je vais écrire à ma pauvre petite mère qui n'y comprendra rien, de me rappeler à Paris, sous un prétexte plausible... D'ici là, je me défendrai de toute occasion pouvant me rapprocher de M. Drive (elle se refuse maintenant à le désigner, fût-ce vis-à-vis d'elle-même, par son prénom). Je me défendrai d'y penser. Une fois à Paris, je travaillerai tant que cela me sera peut-être moins difficile ? »

Alors elle s'assoit au gracieux bureau en bois de rose qui orne l'un des angles de la chambre champêtre et rabat le pupitre.

Puis, ayant réfléchi à ce qu'elle doit écrire, elle trace d'une main décidée ces petites lignes qui vont élever une si grande barrière entre elle et l'amour interdit.

Sa lettre terminée et cachetée, elle la pose en évidence, afin de la remettre demain matin à Clarisse, la femme de chambre, lorsque celle-ci lui apportera son petit déjeuner.

Mais, quand elle a rangé sa plume, son papier et refermé la tablette du mignon secrétaire, une immense détresse la saisit contre laquelle elle cherche en vain à lutter.

C'est une impression de vide... d'abandon...

Elle aperçoit ce que sera sa triste vie, sous le fardeau inattendu et cet amour dont elle n'arrivera jamais à se défaire.

D'un geste machinal, elle reprend l'enveloppe qu'elle vient de prépa-

rer. Inconsciemment elle relit la suscription...

Puis, comme si l'image d'un cher visage apparaissait soudain, sur le rectangle mauve, elle éclate en sanglots, laissant monter à ses lèvres l'éternel appel de toutes les douleurs :

— Maman !

CHAPITRE VI

L'INATTENDU

MADAME et Monsieur font avertir Mademoiselle de l'arrivée de son frère...

— Mon frère va venir ?

A cette nouvelle, Madeleine sauta de son lit, enfila des batouches, se revêtit de sa robe de chambre comme si Jacques eût été à sa porte...

— Oh ! le frère de Mademoiselle ne sera pas au château avant ce soir, dit Clarisse en souriant.

La jeune fille n'eut pas le temps de demander des explications.

Après quelques « toc, toc » précipités, Juliette de Sancy entra à son tour et s'écriait :

— Tu es au courant ? Nous attendons Jacques !

Et comme Madeleine balbutiait, stupéfaite :

— Je n'y comprends rien, j'ai quitté Paris avant-hier et il n'était pas question du tout que Jacques vint me rejoindre.

Juliette lui mettant sous les yeux le journal qu'elle tenait caché derrière son dos :

— Tiens ! Regarde, ma chérie, et tu comprendras !

En titre vedette, le quotidien parisien annonçait, en effet, que le brillant jeune pilote, Jacques Claret, devançant toutes les prévisions, comptait s'envoler du Bourget dans la quinzaine.

— Et il ne le savait pas au moment de mon départ ?

— Il n'en était pas sûr, attendant certaines informations de San-Francisco. Les informations lui sont parvenues avant-hier, et l'ont décidé à partir plus tôt qu'il ne l'avait cru... C'est ce qu'il explique dans la lettre que papa a reçu ce matin, et qu'il te montrera. Mais ce n'est pas le plus beau...

— Ne me fais pas languir, ma Liette !

— Le plus beau, c'est que « la Fête des As » aura précisément lieu, cette année, à Nantes. Et pas plus tard que dimanche, c'est-à-dire après-demain, mais ton frère, qui figure au programme à la place d'honneur, a eu une drôle d'idée ! N'annonce-t-il pas sa visite juste pour le jour de la Fête ? Tu penses si papa a accepté cela ! Un télégramme comminatoire est déjà parti pour Nantes où Jacques doit arriver ce matin même avec son appareil, en vue du déjeuner-banquet organisé aujourd'hui. Papa avise purement et simplement le « brillant pilote » de se tenir prêt à prendre l'auto qui attendra aux environs de six heures, devant l'Aéro-Club.

— Je suis abasourdie ! Il ne m'avait pas davantage parlé de cette « Fête des As » que de la possibilité, pour lui, d'avancer son raid...

— Et alors, Liette, s'écria-t-elle, frappée d'une idée soudaine, sans cette fête d'après-demain, Jacques serait parti, dans deux ou trois semaines, pour un vol si dangereux et je ne l'aurais pas revu ?

— Oh ! dans ce cas-là, il serait certainement venu t'embrasser avant son départ, répondit l'autre en détournant la tête.

Son amie hochait dubitativement le menton :

— Il y a, là, des choses que je ne m'explique pas.

— Que vas-tu imaginer ?

"S'il me touche, je me sauve de la maison!"



1. C'était encore une de ces scènes qui mettent le désaccord dans une famille pendant des jours ! J'étais sortie pour l'après-midi, ayant laissé Jacquot à la maison avec son père. Comme l'enfant

avait besoin d'un laxatif et qu'il refusait de prendre le vilain remède dont il détestait le goût, son papa essaya de le forcer à l'ingurgiter. Jacquot se mit à crier et son père se fâcha.



2. J'arrivai heureusement au moment où ayant été chercher la brosse à cheveux, mon mari s'apprêtait à donner une raclée à notre cher petit Jacquot. Celui-ci menaçait de s'enfuir si son père le battait. Je décidai de mettre fin à ces scènes pénibles.



3. "Paul", dis-je à mon mari, "peut-être n'avons-nous pas le bon moyen. Consultons plutôt Louise, qui a été garde-malade !" Paul consentit et lorsque j'eus expliqué la situation à Louise au téléphone, celle-ci s'exclama : "Grands dieux, vous ne devriez pas faire avaler ce remède de force à votre enfant."



4. "La rigueur en pareil cas peut bouleverser le système nerveux d'un enfant. Donnez plutôt un laxatif qui a bon goût... comme le Castoria. Fait spécialement pour les enfants, il est doux, efficace et les petits aiment à le prendre. Pourquoi ne l'essayez-vous pas ?"



5. Le même soir, le pharmacien nous dit qu'il n'hésitait jamais à recommander le Castoria, car étant préparé exclusivement pour les enfants, ce laxatif jouit de l'approbation entière d'une foule de médecins. Nous achetâmes la grosse bouteille de famille économique.



6. A la maison, Jacquot prit le Castoria sans se faire prier et nous dit qu'il aimait le goût de ce remède. Celui-ci produisit l'effet désiré et, depuis ce jour, nous n'avons plus eu de scènes à la maison à cause du laxatif de Jacquot.

CASTORIA

Le laxatif SÛR, fabriqué spécialement pour les enfants.



1. Le séné, tiré de la plante du même nom, est l'ingrédient principal dans le Castoria.

2. On trouve dans les manuels de médecine, nombre de mentions favorables concernant le séné — un laxatif bénin mais efficace.



3. Il est rare que le séné dérange l'appétit, la digestion ou cause des nausées.

4. Le séné fait surtout effet dans le gros intestin et cela d'une manière presque naturelle.



5 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES 5 GAGNANTS — 5 JEUX DE CARTES

Solution du Problème No 555

Problème No 554

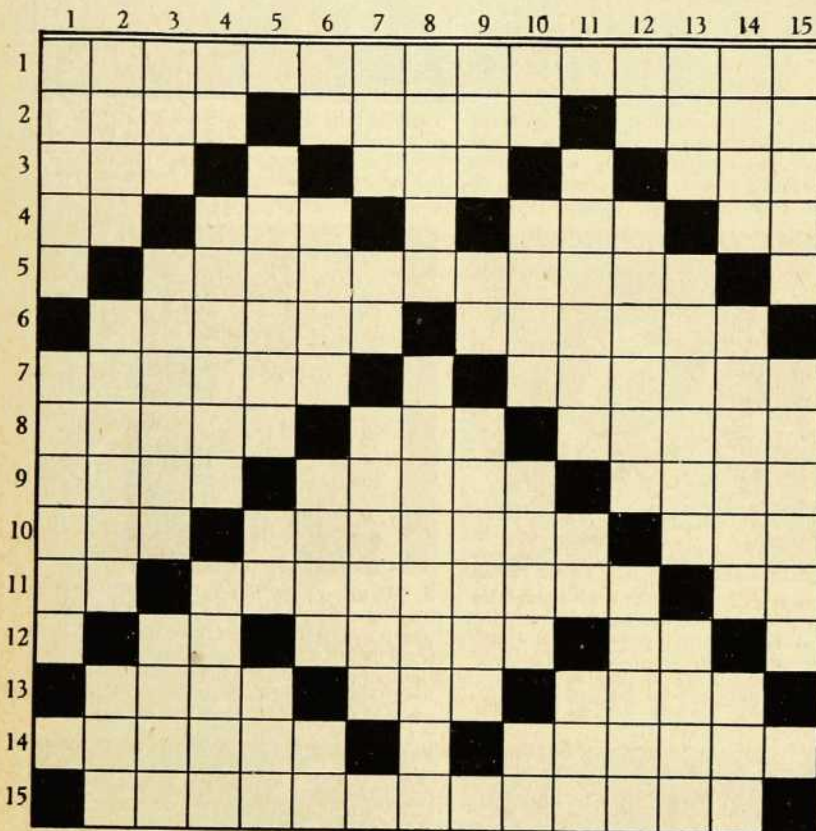
Mme R. Banville, Saint-Félicien, Lac Saint-Jean, P. Q. ; M. André Verreault, 294 de la Salle, Québec, P. Q. ; M. Emery Le Blanc, 352, rue Lutz, Moncton, N.-B. ; Mlle B. Major, 1180, rue Drummond, Appt. 1, Montréal, P. Q. ; Mlle Pauline Saint-Jacques, 7120, rue Clarke, Montréal, P. Q.

AVIS

Le rationnement des jeux de cartes nous oblige à n'offrir que cinq jeux par semaine.

D	E	P	E	N	S	M	H	E	U	R	T	E
A	G	A	T	E	S	O	T	T	R	A	I	N
L	A	R	E	B	E	N	I	R	E	T	A	T
O	R	T	C	E	N	T	R	A	L	A	R	E
T	E	M	C	E	R	E	T	R	E	T	E	T
S	J	O	B	F	E	R	D	A	M	E		
B	U	T	E	R	R	D	U	C	A	T		
P	A	R	A	R	S	S	E	R	E	S		
E	B	A	T	B	A	S	I	N	R	E	N	E
P	E	T	C	A	P	U	C	I	N	S	O	N
I	L	C	A	R	A	P	A	C	E	S	R	A
N	A	H	A	C	E	R	E	A	S	T		
A	V	A	L	E	R	D	C	L	O	U		
A	V	E	N	U	E	E	M	A	T	I	N	E
S	E	N	T	I	N	E	B	A	S	A	N	E

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 556



(Les réponses doivent nous parvenir le jeudi soir, au plus tard.)

Nom

Adresse

Localité Province

Adressez : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT

- Plan qui, en rencontrant l'autre, fait avec lui deux dièdres adjacents égaux.
- Gros cordage. — Vases de formes variables. — Illicéité.
- Fatigué. — Article indéfini. — Cueilli depuis longtemps.
- Note. — Roue à gorge d'une poulie. — Petite enclume portative. — Pronom personnel.
- Pâtes cuites au four sous des formes variées.
- Personne grossière ou désagréable. — Couvrir de terre.
- Perche indiquant le tracé d'une voûte. — Suites ininterrompues.
- Instrument qui sert dans les dissections à maintenir certaines parties écartées. — Fils de Noé. — Rivière de Belgique.
- Attachée. — Roi sassanide de Perse, de 240 à 261. — Viscère double.
- Pic d's Pyrénées. — Altération dans la santé. — Terme du jeu de tennis.
- Terminaison. — Tabac roulé dans du papier fin. — D'un verbe gai.
- Dans la gamme. — Dans l'intervalle. — Se dit dans l'intimité.
- Se jeter impétueusement. — Pièce du jeu de golf. — Assemblées où l'on danse.
- Le milieu de la nuit. — V.lue, couverture de poils.
- Rendre plus parfait.

VERTICALEMENT

- Couverture de poils. — De Belgique.
- Manière d'être. — Unir par le lien conjugal. — Opéra-comique de Planquette.
- Plate-forme flottante. — Espace plan dans un escalier ou une montée. — Amas de sable.
- Lettre de l'alphabet grec. — Etoffe de laine croisée. — Organe thoracique.
- Défaut d'intelligence. — Milieu. — Système montagneux du Maroc.
- Sans ornement. — Né le premier. — Instruit. — Règle double.
- Fort. — Pronom personnel. — Eten due de sol proche de la mer.
- Que nous apportons en naissant. — Partent de nouveau.
- Démonstratif. — Conjonction copulative. — Qui n'est point exagéré.
- Usage. — Adverbe qui marque le superlatif. — Ordre prescrit des cérémonies religieuses. — L'Eridan des Anciens.
- Couples. — Sert à lier les parties du discours. — Conforme à la morale.
- Interjection. — Etreindre. — Métal usuel.
- Une des Cyclades. — Filets de pêches triangulaires. — Pronom personnel.
- Chemins de ville. — Abjurer. — Indubitable.
- Quantité qui se trouve en plus. — Percevoir par les sens.

— Tiens... Cette façon d'annoncer à ton père une visite en « coup de vent », alors qu'il me sait ici et que tes parents l'ont toujours accueilli comme ils m'accueillent moi-même... C'est à peine poli et il faut bien toute l'indulgence de M. de Sancy pour...

— Ne partage pas les cheveux en quatre, Maddy! Jacques sera vraisemblablement ici ce soir. Réjouis-toi, sans arrière-pensée...

Mais si Madeleine avait été moins absorbée par ces « arrière-pensées » dont parlait son amie, peut-être eût-elle remarqué la gêne de cette dernière...

Ce fut au contraire Juliette qui observa vivement, comme on le fait quand on est heureux de changer de conversation :

— Tu n'as pas ta bonne figure d'hier? Es-tu souffrante?

— Oh! Un peu de migraine... Ce n'est rien, ma chérie...

Tout en répondant, elle couvrait son amie d'un regard de chaude tendresse :

« Ma petite Liette! pensait-elle, ma petite Liette, si bonne, et si franche! Ah! comme j'ai raison de vouloir préserver notre amitié au prix de n'importe quel sacrifice. En restant auprès de toi... auprès de lui, j'agis avec déloyauté... »

Comme elle s'affirmait ainsi dans sa résolution de départ, ses yeux tombèrent sur l'enveloppe qu'elle n'avait pas remise à Clarisse.

— Je la mettrai tout à l'heure à la boîte, se dit-elle.

Mais une fois que Mlle de Sancy l'eut quittée, elle changea d'avis.

— L'arrivée inopinée de Jacques... son départ pour San-Francisco... arrangent tout! Je vais dire — et dès aujourd'hui — que ma présence auprès de maman s'impose en de telles circonstances et cela ne sera pas tout à fait un mensonge. Il ne me restera qu'à décider Jacques à me ramener avec lui à Paris après-demain... Même si maman m'avait répondu tout de suite, je n'aurais pas pu m'en aller plus tôt, mais la chérie se serait inquiétée... Tandis que la nouvelle solution n'éveillera les soupçons de personne.

CHAPITRE VII

LA FÉE DE LA TERRASSE...

— Mon grand fréro, qu'est-ce qui se passe?

— Que veux-tu dire, sœurlette?

— Oh! ne cherche pas à me donner le change! J'ai bien compris que tu ne tenais pas à venir aux *Pins Blancs*... Si! Si! Enfin, tu ne pouvais te dérober à la pressante invitation de M. de Sancy sans impolitesse grave. Mais, crois-tu que je n'ai pas remarqué ton air préoccupé...

— Il est naturel que je sois préoccupé, à quelques jours d'un raid comme celui que je vais entreprendre...

— Je te connais, Jacquot, et je suis bien sûre que ce n'est pas la perspective de ton raid qui te donne ce visage contracté... ni cette nervosité.

Ils échangeaient ces propos, accoudés tous deux à la balustrade de la terrasse, après le dîner qui suivit l'arrivée de Jacques Claret au chalet.

Les lumières du salon par les immenses baies ouvertes, éclairaient la robe d'organdi orange de Madeleine et la mince et haute silhouette de l'aviateur en uniforme.

De quatre ans plus âgé que sa sœur, il paraissait plus. Était-ce à cause de l'expression énergique qui durcissait encore ses traits déjà volontaires? Ou de l'amertume de la

bouche entre les deux plis qui la creusaient?

Il ne répondit pas tout de suite à Madeleine et la jeune fille respecta son silence.

Devant eux, le parc, au-delà du halo de lumière vive projetée par les énormes globes électriques du peron, se voilait de mystère nocturne.

Au-dessous d'eux, des fusains cernaient la terrasse d'une ombre à peine moins dense.

— Te rappelles-tu, Maddy, cette fée de notre enfance que chacun de nous prétendait rencontrer ici, en secret, la nuit venue?

— Oui, Jacquot... Elle causa même bien des drames. Nous en prenions prétexte pour retarder le plus longtemps possible le moment d'aller nous coucher. Et ni Mme ni M. de Sancy n'osaient sévir trop puisqu'ils avaient eu l'imprudence d'entrer dans le jeu et d'utiliser la fée aux meilleures fins. « Ceux qui n'auront pas mangé leur pain en même temps que leur confiture, n'iront pas sur la terrasse trouver la fée. » Chère Mme de Sancy, nous l'a-t-elle faite souvent cette menace, qu'il s'agisse de tartines ou d'autres choses...

Il soupira sans rien dire et Madeleine ajouta :

— Était-elle tellement irréaliste, notre fée? Avoue que tout ce que nous lui demandions elle nous l'accordait? Nous lui écrivions des billets que nous cachions là, derrière ce vase... le trou y est encore, tu vois? Et peu de jours après nous recevions le jouet désiré...

— J'ai toujours soupçonné le colonel de Brunoy d'avoir été pour quelque chose dans ces générosités féériques...

— Ce bon Croquemitaine! Moi aussi! J'ai eu cette idée... Et, sans doute, Juliette l'eut comme nous... Et cependant aucun de nous trois ne s'en est jamais expliqué ouvertement avec le colonel... Comme si, au fond de nous-mêmes, nous eussions voulu conserver un peu de l'illusion de notre enfance!

— Il est si triste de ne plus croire aux fées!

— Mon Jacquot, j'aimerais tant qu'elle n'eût pas été un mythe celle qui nous exauçait si bien. Je lui demanderais de te donner le bonheur.

— Comme il faudrait qu'elle fût puissante!

— Crois-tu? Ecoute. Nous sommes seuls dans ce coin de terrasse... Si tu essayais de faire un vœu...

— Non, ma chérie!

Et, à voix tremblante et basse, il murmura :

— Car le vœu qui monterait à mes lèvres, je n'ai pas le droit de le faire! Je n'ai pas le droit d'en demander la réalisation.

— Parce que nous sommes pauvres? interrogea-t-elle, sur le même ton.

— Oui, sœurlette. Un homme pauvre n'a pas le droit, s'il se respecte, de solliciter la main d'une jeune fille riche, trop riche, même s'il l'aime éperdument, surtout s'il l'aime...

— J'avais soupçonné ton secret, mon grand.

— Pourtant, je ne voulais pas le laisser transparent... Mais ce soir, j'ai trop souffert... J'avais cru partir pour San-Francisco sans l'avoir revue... Je craignais tant de me retrouver en face d'elle, fiancée.

— Elle n'aime pas M. Drive...

Du moins, elle ne l'aime pas d'amour!

— Alors, pourquoi ce mariage? Oh! je dois reconnaître que ce M. Drive est vraiment... bien. Et il est riche, lui! Il pourra lui donner l'existence qu'elle mérite...

— Ce n'est pas certain... Du point de vue matériel, certes, elle n'aura rien à désirer. Mais il y a, entre eux, des incompréhensions...

Elle l'épouse parce que c'est un fiancé que ses parents lui ont choisi... qu'il représentera, socialement, tout ce qu'une jeune fille sage peut espérer... A moins encore qu'elle n'ait été si docile que pour oublier, comme toi, Jacques... Peut-être a-t-elle, elle aussi, renoncé à un grand rêve... Elle ignore que tu l'aimes?

— Oh! Maddy! Me crois-tu capable d'avouer mon amour à une jeune fille que je sais ne pas pouvoir épouser?

— Tu ne m'as pas comprise! Je sais bien que tu n'aurais jamais fait cela. Mais es-tu certain qu'elle n'ait rien deviné?

— J'ai apporté, à lui cacher mes sentiments, la plus grande vigilance! C'est même pourquoi, il y a six ou huit mois, je n'ai pas démenti tout de suite l'annonce de mes fiançailles avec Mlle Moreix, la fille du constructeur...

Juliette se frappa le front:

— Six à huit mois! C'est à peu près à cette époque que Marc Drive a été autorisé à venir chez les de Sancy... Oh! Jacques! Elle t'aime! Et c'est pour cela que ne sachant pas que tu lui rends son amour, elle accepte ce mariage de convenance. Si! Si! J'en suis sûre! Mille indices me reviennent en mémoire... Tiens, tu n'as pas vu comme elle était pâle en te voyant descendre d'auto... Et au dîner, elle a si peu mangé que sa mère s'est inquiétée... Elle t'aime, Jacques! Tes scrupules feront son malheur autant que le tien.

Elle avait parlé avec une sourde exaltation.

Jacques, secouant la tête, se contenta de répondre:

— Mlle de Sancy a quatre millions de dot. Ses parents en possèdent trois fois autant! Et moi?

— Toi, tu as la gloire! Après ton raid, tu seras l'un des plus grands...

— La gloire n'a jamais suffi à payer quoi que ce fut. Me vois-tu habitant un appartement dont ma femme aurait à payer le loyer?... Usant de l'auto qu'elle aurait achetée... etc... etc... Mais je n'oserais pas même donner un ordre à un domestique.

— Mais tu vas gagner de l'argent, Jacques! Ce raid n'est pas seulement honorifique. Toi-même, tu m'as dit qu'il te rapporterait au bas mot...

— Jamais assez pour que je me pardonne d'avoir levé les yeux sur Juliette. Avec moi pour mari, il lui faudra ou bien renoncer à sa dot et se restreindre, et souffrir sans doute de ces restrictions... Si! Si! Ce n'est pas à nous à le nier, la grande fortune crée des habitudes... des façons d'être... qui vous laissent un vide extrêmement pénible lorsqu'on la perd... Nous en savons quelque chose.

— Parce que nous, nous sommes tombés de la fortune à la misère! Ce ne serait pas le cas!

— Juliette n'a pas connu les échelons qui séparent la pauvreté de l'aisance. L'aisance que je lui offrirais, pour elle, serait la pauvreté. L'aimant comme je l'aime, penses-tu que je puisse m'arrêter un instant à cette idée? Alors? La seconde solution? Celle dont il était question tout à l'heure? L'appartement et le reste payés par Madame?

A mesure qu'il parlait, elle sentait se faire, en elle, un écroulement nouveau.

Quel espoir fou s'était donc levé dans son cœur durant la confession de Jacques?

Avait-elle pensé que Marc Drive, une fois libre?...

Mais qui explorera jamais la faune du subconscient?

— Mon Jacquot, nous sommes bien malheureux! s'exclama-t-elle douloureusement et il tressaillit.

— Nous? Pourquoi ce nous, petite sœur? Est-ce que, toi aussi?

Elle baissa la tête.

— Ma chérie. Ce n'est pas la même chose! Le garçon riche qui t'aimerait pourrait t'épouser. Il est courant qu'un homme de cœur... D'ailleurs, tu auras une dot! Cet argent que je vais gagner, comment l'emploierai-je mieux qu'en assurant ton bonheur? Toutefois, pour la sécurité même de ce cher bonheur, j'aimerais mieux que l'écu continuât à te croire pauvre...

— Mon Jacquot! Mon bon Jacquot! répétait Madeleine en pleurant doucement. Riche ou pauvre, je n'épouserai jamais celui que j'aime parce que... parce qu'il est déjà fiancé...

— Oh! Maddy!

Il ne sut rien ajouter. Il avait compris.

Ce fut elle qui reprit:

— Il faut que tu m'emmènes... Tu raconteras que maman a trop de chagrin à compter les jours qui te restent à passer auprès d'elle... ou n'importe quoi... L'essentiel c'est que je rentre avec toi...

— Tu as raison, ma pauvre chérie! Sois tranquille, nous repartirons donc ensemble! Et puisque nous connaissons notre double secret, nous nous aiderons mutuellement...

Mais un air de tango arrivait jusqu'à eux.

— Rejoignons les autres, sœurlette! dit-il. Notre absence n'a déjà que trop duré. Pour la faire oublier, il nous faudra jouer un peu les boute-en-train jusqu'à la fin de la soirée...

— J'ai pleuré, Jacques... Précède-moi... Je vais monter jusqu'à ma chambre afin d'effacer les traces de mon chagrin... au moins sur mon visage! ajouta-t-elle avec un mélancolique sourire.

Et tandis qu'il pénétrait dans les salons, elle s'en alla vers l'escalier de service qui lui permettrait de passer inaperçue...

Alors, de dessous la terrasse, on eut pu voir un point lumineux, pareil à celui d'un cigare allumé, surgir...

Après quelques instants, ce fut à travers les arbres du parc que le minuscule cercle de feu brilla...

Et lorsque Madeleine réapparut parmi l'assemblée joyeuse, Mme de Sancy lui demanda:

— Vous n'auriez pas vu mon frère, mon enfant? Il est sorti voici un long moment déjà; et l'air du soir ne vaut rien à ses rhumatismes.

CHAPITRE VIII

L'AVEU...

LA «Fête des As» battait son plein. Le Tout-Nantes était là. Et même beaucoup plus que le Tout-Nantes! Les environs avaient fourni leur contingent d'élégance.

Dans la foule, on se désignait, parmi les spectateurs qui avaient pris rang dans les tribunes officielles, de nombreux châtelains des bords de la Loire et leurs hôtes d'été.

Les de Sancy, particulièrement, retenaient l'attention. Dans la région, on aimait M. de Sancy qui n'aurait eu qu'un mot à dire pour être élu député aux prochaines élections. Et l'on vénérât Mme de Saucy que l'on savait si douce et si bonne.

Mais ce jour-là, les châtelains des Pins intéressaient à plus d'un titre. D'abord, il y avait cette éblouissante jeunesse qui les entourait. Juliette, leur fille, d'une beauté blonde quasi-irréelle dans sa toilette d'un bleu doux sous l'immense capeline de mousseline tendue. Ses amies, toutes en robes claires, en gais chapeaux...

Service Parfait SACS DE THÉ "SALADA"

Comme Cadeau,
offrez un abonnement

Celui ou celle qui reçoit un cadeau ou abonnement à LA REVUE POPULAIRE y trouvera des romans de choix, des articles sur tous les sujets, des chroniques instructives, etc., etc.



LA REVUE POPULAIRE

est à la fois le magazine mensuel canadien-français le plus ancien et le plus moderne de la province de Québec. Sa circulation augmente sensiblement tous les mois et son succès, dans tous les mondes, est considérable.

== Offre spéciale ==

\$2 pour 2 ans

(Pour le Canada seulement)

LA REVUE POPULAIRE est le plus chic des magazines. En donnant un abonnement, vous affirmez votre goût et vous êtes sûr que votre cadeau sera toujours en bonne place chez la personne aimée.

Un roman complet:

L'AUREOLE DU MALHEUR

par Jean de Strépy

Coupon d'abonnement

Veillez trouver ci-joint \$2.00 pour un abonnement spécial de 2 ans à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE.

975, rue de Bullion,

Montréal, P.Q. Canada



V

Achetons des Obligations de la Victoire ou des
Certificats d'Epargne de Guerre

Oui, même Simone Maune qui, dans son tailleur blanc, et coiffé d'un drôle de petit canotier penché, était bien jolie à voir...

Enfin, l'on savait que Jacques Claret était l'hôte des Pins! Les gens du pays connaissaient les liens d'amitié qui liaient le pilote et sa sœur aux de Sancy. On se souvenait que — il y avait peu d'années encore — la famille Claret était riche. Puis le père avait fait de mauvaises affaires, était mort de désespoir. Aujourd'hui, les enfants travaillaient. Mais le garçon allait devenir un héros national... Qu'il réalisât son vol Paris-San-Francisco sans escale et c'était la gloire sans limites. Pourtant il était là, tout simple, pas fier. Malgré cette réputation... malgré ce beau costume d'aviateur qui en rendaient quelques-uns si arrogants.

Les de Sancy étaient au premier rang de la tribune du Ministre et du Préfet.

Durant la première partie du programme, Jacques était demeuré à leurs côtés et le Ministre s'entretenait souvent avec lui, tous deux suivant avec un intérêt passionné les évolutions de nos escadrilles de l'Air. Dans le ciel d'août et de Touraine, les souples oiseaux d'acier étincelaient, soit qu'ils fonceassent de l'horizon et se rejoignissent en flèches, soit qu'ils se transformassent en triangles, en parallèles géométriquement espacés...

Mais chacun attendait le moment où Jacques Claret ferait sa montée dans l'azur.

— Tu seras prudent, Jacquot? dit Madeleine, et il comprit bien que la recommandation n'était pas aussi puérile qu'elle en avait l'air.

Mais il la rassura :

— Sois sans inquiétude, petite sœur! Je veux pouvoir partir pour San-Francisco... Au revoir, Juliette!

Mlle de Sancy lui tendit la main et ses lèvres remuèrent avant qu'elle pût prononcer :

— Au revoir, Jacques!

Dans ses yeux n'y avait-il pas une sorte de buée?

— Je trouve votre émotion absolument hors de propos, mes enfants! déclara rondement le colonel de Brunoy. Voilà un gaillard qui passe sa vie dans les nuages et vous avez l'air de trembler parce qu'il se dispose à y faire sa millième balade! Ayez un peu plus l'esprit militaire, que diable!

Marc Drive, qui était derrière les deux jeunes filles, observa en se penchant légèrement :

— Le métier d'aviateur a décidément des compensations! Courir un risque devant de beaux yeux inquiets doit aider à vaincre!

Juliette se retourna vivement, une intonation qu'elle n'avait encore jamais entendu, vibrat dans la voix de son fiancé. Pourtant, elle ne rencontra pas son regard. C'était le profil anxieux de son amie que les yeux de Marc interrogeaient...

Elle ne fut pas seule à surprendre cette marque d'attention. Comme elle détournait la tête elle s'aperçut que le colonel, lui aussi, fixait avec un intérêt aigu le fiancé de sa nièce. Mais les hauts-parleurs annonçaient :

— Monsieur le Ministre, monsieur le Préfet, messieurs, nous allons assister à quelques exercices de vol, du jeune et célèbre pilote Jacques Claret...

Une vague d'applaudissements nourris accueillit cette déclaration.

Puis, ce fut un autre vrombissement.

L'énorme bête ailée, décolla après que l'on eût vu s'agiter la main du pilote.

Des centaines de jumelles se braquèrent aussitôt vers l'azur. Toutes les têtes étaient levées.

L'appareil de Jacques Claret, l'Elan, montait sur sa route invisible.

— Le garçon a la main, il n'y a pas à dire! marmonnait le colonel.

— C'est indéniable! acquiesça Marc Drive. Même aux pauvres terriens que nous sommes, sa sûreté apparaît...

Pour ces paroles, Juliette dédia à son fiancé son meilleur sourire...

Cependant l'Elan commençait la série des acrobaties classiques : redressements, passage d'une aile à l'autre, descente vertigineuse en vrille...

Juliette avait saisi la main de son amie et toutes deux, serrant leurs doigts entrelacés, la respiration oppressée, suivaient les ébats du splendide jouet humain.

Tout à coup, en une seconde tragique, l'on vit et comprit l'accident. L'une des ailes de l'appareil fléchissait.

Une immense clameur monta du champ. On se bouscula, pour courir on ne savait où.

Mais — ô miracle! — ceux qui observaient l'avion blessé, le virent, après une brusque descente, mater sa vitesse, tourner au bout du champ. Allait-il atterrir sans dommage?

Haletants, crispés, dans une angoisse inexprimable, on vivait la lutte de l'Homme et de la Machine en révolte.

Soudain, l'aile qui pendait, s'abîma. Un fracas terrifiant suivit.

Toute la foule en désordre se porta vers le point de chute.

Et voilà que, léger, preste, le pilote de l'appareil sombré, sautait à terre. Des « bravos » des « hurras », des cris frénétiques, libèrent, alors, d'un seul coup, les poitrines.

On l'entoura. On le pressa. On manqua de le faire périr étouffé, lui qui venait d'échapper à la mort.

Les questions se croisaient. Les exclamations reprenaient.

C'était la joie délirante, quasi-maternelle, d'une population à qui l'on rendait son idole.

— Il n'y a pas eu trop de casse! disait Jacques avec un calme sourire en désignant l'avion gisant.

On s'apercevait, en effet, que l'Elan avait été beaucoup moins éprouvé qu'on ne l'eût craint.

— Vous avez accompli, peut-être, le plus bel exploit de votre carrière, déclarait au pilote un délégué parisien de la grande compagnie d'aviation : Les Nuées.

A son tour, le Ministre, accouru, félicita le jeune homme pour l'admirable sang-froid dont il avait fait preuve.

Le Préfet ne voulut pas être en reste. M. de Sancy qui accourait, lui aussi, ainsi que Simone Maune et Robert Tarcy, s'écria :

— Mon cher enfant, en vous épargnant, vous avez épargné à ceux qui vous aiment une affreuse douleur.

— Monsieur Claret, vous êtes vraiment un as! déclarait Simone Maune, en lui secouant vigoureusement la main.

— Ah! mon cher, quel sang-froid! renchérissait Robert Tarcy.

— Madeleine? demanda l'aviateur anxieusement.

— Elle s'est précipitée avec nous! expliqua M. de Sancy, dès que... Puis, quand on vous a vu sauter de l'appareil, elle a pris par un autre côté, croyant sans doute arriver plus vite jusqu'à vous! Ah! la voilà!

— Jacques! C'est donc vrai? Tu es sauvé? Jacques... Jacquot...

Et la jeune fille, balbutiante, enivrée, s'abattait sur sa poitrine.

— Sœur! s'exclama-t-il en la serrant dans ses bras.

Pour la première fois, il paraissait dominé par l'émotion.

Cependant, leur petit groupe fendait péniblement la cohue.

Ils atteignaient les tribunes lorsque Jacques cherchant des yeux quelqu'un qu'il ne découvrait pas, s'écria soudain :

— Que se passe-t-il? M. de Sancy? Voyez... Cet attroupelement...

— Seigneur! s'exclama le châtelain des Pins, mais c'est...

En dépit de son âge et de sa corpulence, il essaya de suivre Jacques. Mais celui-ci, en dix foulées, parvint au cœur du rassemblement.

Etendue à terre, comme une longue fleur fauchée, Juliette de Sancy était évanouie.

Sa mère, d'une main tremblante, cherchait à lui maintenir un flacon de sels sous les narines, en répétant désespérément :

— Ma petite fille, ma petite fille! Mme Maune lui tapotait les joues.

Marc Drive était allé quérir un docteur.

A la vue de la bien-aimée, plus pâle qu'un lis, Jacques faillit oublier le lieu et tout ce qu'il avait résolu de tenir secret. Mais sa sœur, surprenant le mouvement qui le portait en avant, lui saisit le bras.

— Domine-toi, mon grand, murmura-t-elle.

— Merci! dit-il avec un profond soupir.

Cependant Mme de Sancy levait la tête.

— Vous avez fait à ma petite fille une bien grosse peur, Jacques! prononça-t-elle lentement.

Mais à ce moment, Marc Drive, suivi du médecin, arrivait à grands pas. On s'écarta.

— Je t'en prie, dit Jacques à sa sœur, approche-toi. Dis-moi si elle revient à elle.

Madeleine, qui lui obéit, secoua la tête :

— Elle a toujours les yeux fermés. Pourtant, le docteur a l'air de lui faire respirer quelque chose de très fort... Cela sent jusqu'ici... Maintenant, je crois qu'il essaie de la respiration artificielle...

— Mademoiselle Claret... ne restez pas ici... Cette journée a été assez dramatique pour vous...

C'était Marc Drive qui parlait. Prenant avec délicatesse le bras de la jeune fille, il tentait de l'éloigner, mais elle s'y refusa.

— Non... Non... Je veux voir Juliette rouvrir les yeux! Je suis si inquiète!... Mais vous, monsieur, dites... ne trouvez-vous pas cet évanouissement bien prolongé?

Cependant, on maintenait à grand-peine le cercle des curieux apitoyés. Marc, ainsi que Robert Tarcy durent s'y employer.

— A-t-elle bougé? demandait à Madeleine l'aviateur.

— Pas encore... Ah! si! si!... ses lèvres remuent, ses paupières aussi...

En effet, la jeune fille revenait à elle et Mme de Sancy, éperdue, lui tenait le balbutiant langage des mères devant leur petit retrouvé!

— Ma petite fille! c'est moi! Je suis là! Ma chérie! Ma tendresse! Ma toute petite!

Mais elle, promenant sur les assistants un regard plein d'épouvante, ne semblait pas entendre.

— Juliette! tu me reconnais? reprenait la maternelle mélodie. Ma Liette? Dis? Ma...

— Jacques! murmurèrent les lèvres exsangues.

Jacques! répétèrent-elles et ce fut cette fois comme un cri.

Il entendit, et accourut.

Alors, les joues de Juliette se colorèrent brusquement. Une joie indicible détendit les traits crispés, ses

bras se soulevèrent. Mais elle ne put que redire :

— Oh! Jacques!

Tandis que de rondes perles transparentes lui inondaient le visage.

CHAPITRE IX

TROIS HOMMES EN PRÉSENCE

CE SOIR, ma sœur et moi nous aurons quitté les Pins, monsieur. Mais j'ai tenu à vous affirmer auparavant, sur l'honneur...

— Quoi donc?

M. de Sancy avait lancé ces deux petits mots d'un ton qui glaça le jeune homme.

Le colonel de Brunoy, suivant du regard, du fond d'un vaste fauteuil de cuir, les deux hommes qui allaient et venaient dans le petit fumoir, leva vers son beau-frère des yeux étonnés.

— Imaginez-vous, continuait celui-ci, que je crois ma fille capable de se prêter à une intrigue? Vos affirmations à cet égard seraient... déplacées. Il ne reste pas moins que l'incident, fort regrettable, de tout à l'heure vient de rendre son mariage... difficile.

— Son mariage avec M. Drive, émit d'une voix suave le colonel.

— Naturellement! reprit brusquement M. de Sancy. De quel autre mariage pourrait-il être question?

— Oh! je disais ça pour... préciser! répondit l'oncle de Juliette, avec un petit geste de la main.

— Evidemment, continua M. de Sancy, vous avez représenté pour cette jeune imagination le héros de l'Air... Celui qui risque sa vie d'un coup d'aile... Sa mère et moi, nous aurions dû nous méfier...

— Vous rappellerai-je, monsieur, que depuis plus de deux ans je ne suis revenu au château qu'à votre invitation formelle?

— Je ne veux pas mettre en doute votre loyauté, Jacques... Tout de même, si les idées romanesques de Juliette à votre égard vous étaient connues, il me semble que vous auriez pu vous croire autorisé à refuser ces invitations... Je tenais essentiellement à ce mariage qui m'offrait toutes les garanties qu'un père peut exiger... Or, une fois mariée, ma fille eût oublié ses songes creux de fillette.

— Que je fusse ou non descendu au château, vous auriez assisté à la manifestation aérienne de Nantes? Et ma chute eut tout autant ému Mlle de Sancy!

— Je n'en suis pas certain! Et si vous m'aviez laissé entendre quelles étaient les raisons qui vous interdisaient de descendre sous mon toit, il est probable que j'eusse pris d'autres dispositions. Vous ne l'avez pas fait et c'est de cela que je vous tiens rigueur, Jacques! A cause de votre imprudence, le mariage... l'avenir même de ma fille sont sérieusement compromis... Plus de cinquante personnes ont assisté à la petite scène du champ d'aviation... Je ne doute pas que les langues marchent bon train, depuis... M. Drive s'est excusé de ne pas rentrer avec nous... J'attends d'un instant à l'autre qu'il me reprenne sa parole. Et la victime de tout cela, ce sera ma fille...

— On pourrait peut-être la marier avec Jacques? suggéra le colonel.

— Mon cher Edgard, j'ai toujours eu beaucoup de respect pour votre caractère. Mais, en l'occurrence, permettez-moi de vous dire que cette plaisanterie est inacceptable. Je ne donnerai pas ma fille à un aviateur. Qu'on se le tienne pour dit!

— Hè! hè! Jacques renoncerait peut-être à l'aviation pour l'amour de sa belle? A son âge, on a de ces folies-là...

— Pour mériter Mlle de Sancy, déclara Jacques, la voix tremblante, il n'est pas de sacrifice qui ne me paraîtrait léger. Mais je tiens à son estime plus qu'à mon bonheur. Je suis pauvre.

— Cette discussion est fort déplacée, Edgard! s'écria M. de Sancy avec impatience. Pour mon compte, j'approuve entièrement les vues de Claret.

— Donc, pour que votre fille soit heureuse, il ne nous reste plus qu'à souhaiter à ce malheureux garçon de trouver une mine d'or dans les nuages!

— C'est vous, mon cher, qui êtes dans les nuages... revenez à la réalité... la vie n'est pas une romance. Elle a ses nécessités... ses exigences... Qu'est-ce que c'est, Justin?

Cette interrogation allait au valet de chambre qui entra, porteur d'une carte sur un plateau d'argent.

— M^e Langirois demande à voir M. Claret, dit-il.

— Moi? se récria Jacques, vous êtes sûr? Que peut-il bien me vouloir?

— Faites entrer, Justin! déclara M. de Sancy.

Puis, s'adressant à Jacques:

— Je désire saluer M^e Langirois. Celui-ci était introduit sur ces mots.

Il semblait en proie à un trouble sans doute inaccoutumé, car le châtelain observa:

— Vous semblez le messager d'une nouvelle bien sensationnelle, maître?

— En effet, monsieur, en effet! répondit celui-ci, chaussant ses lunettes, et ouvrant sa serviette. De sensationnelles nouvelles et dont votre amitié pour M. Claret ne pourra que se réjouir. Jeune homme, commençait-il avec solennité, je dois vous remettre à ce jour une somme de quatre millions... à partager avec votre sœur!...

— Quatre m... balbutia Jacques...

— Je dis bien... Quatre millions, dont deux en titres nominatifs, un en actions au porteur... un...

— Maître Langirois!... Je vous en prie! Ayez pitié de ma pauvre tête! Que ces millions soient représentés d'une façon ou d'une autre, que m'importe! Dites-moi d'abord, je vous en conjure, comment ils me tombent du ciel!

— Il s'agit d'une restitution anonyme. Quelqu'un les fit perdre jadis à votre père et...

.....

— Mon cher Langirois, vous avez été parfait! déclarait une heure après le colonel reconduisant le notaire par la grande allée du parc.

— Très heureux de vous avoir satisfait, mon cher colonel! répliqua l'homme de loi. Je ne vous en répète pas moins mes paroles de ce matin: «Vous auriez pu attendre pour une telle générosité...»

— Attendre de n'être plus de ce monde? Oui, oui, je sais; seulement, que voulez-vous, je suis un vieil intéressé: j'aime me rendre compte, par mes yeux, du plaisir des gens. Et puis, sur ces quatre millions, deux tout au moins ne représentent qu'une avance testamentaire.

CHAPITRE X

OÙ L'ON REPARLE DE LA TERRASSE...

A QUELQUES jours de là, Simone Maune, assise sur le rebord de la blanche terrasse, désignant les frondaisons du parc à travers lesquelles on apercevait, de temps à autre, la robe légère de Juliette et

l'uniforme de l'aviateur, disait à Robert Tarcy:

— Nous vivons en pleine carte postale!

— Êtes-vous sincère, mademoiselle, lorsque vous riez de la plus belle chose qui soit au monde: l'amour victorieux de deux êtres que tout rapprochait et que tout, en même temps, séparait...

— Mon cher! Je m'aperçois que le genre se gagne! gouailla-t-elle, entre deux bouffées de cigarette. Vous venez de vous exprimer comme un roman!

— Il y a trois petits mots que l'on trouve parfois dans les romans mais que l'on dit aussi dans la vie... Ce sont ceux-là que je voudrais vous laisser entendre... Je vous...

— Robert! Êtes-vous sûr de ne pas vous tromper? interrompit-elle, mais il n'y avait plus trace d'ironie dans sa voix.

— Oh! Simone...

— Alors... si vous pensez, vraiment, que nous sommes de force à nous chamailler toute une vie, courez vite faire cette confidence à papa!... dit-elle, détournant la tête, peut-être à cause de l'indiscrète petite larme qui la taquinait tout à coup.

Cependant, à l'autre extrémité de la terrasse, Madeleine disait à M. Brunoy:

— Vous savez, colonel, que Juliette se refuse absolument à voir Jacques renoncer à l'aviation? N'est-ce pas très courageux de sa part?

— Ma petite Juliette a une âme de soldat! décréta-t-il.

Puis, ayant un moment observé en silence sa gracieuse interlocutrice:

— Mais, dans ce dénouement auquel nous assistons, les motifs d'admirer ne nous manquent pas! Ne trouvez-vous pas supérieure, également, l'attitude de Marc Drive, ce fiancé éconduit, remplacé, et qui se montre si beau joueur? Il a demandé l'autorisation de se croire encore notre ami... Hier, nous l'avons revu au château... De tout autre, cela eût pu être de mauvais goût. Mais ce garçon-là garde de l'élégance dans les situations les plus paradoxales!

Madeleine ne répondit pas...

Seulement, une secrète douceur l'envahit à évoquer cet après-midi de la veille. Elle ferma les yeux pour s'abandonner mieux au souvenir d'une grande silhouette mince lui remettant un petit volume à tranches d'or, d'une voix chaude, un peu chantante, avouant enfin:

— Il y a, là dedans, un court poème qui, peut-être, me servira de messager...

— J'ai l'impression, reprit-elle au bout d'un moment, que les événements se sont déroulés avec la rapidité d'un film... A moins que, dans tout cela, n'intervint la fée de la terrasse? Vous vous souvenez?

— Euh!... Euh!... toussota-t-il, la fée de la terrasse? Attendez! Il me semble que j'ai entendu parler de cette personne...

— Quand nous étions petits, elle exauçait tous nos vœux... Oncle Croquemitaine, je ne suis pas sûre que nous ne lui ayons pas confié bien des choses, Jacques et moi, un certain soir de la semaine passée...

— Dans ce cas-là, elle n'aurait droit, encore, qu'à de demi-félicitations? répliqua-t-il avec finesse. Qu'en pensez-vous?

— Ce serait peut-être de l'ingratitude, oncle Croquemitaine! Parce que je crois bien, avoua-t-elle en rougissant délicieusement, qu'elle n'a oublié personne...

MARY LYSANE

rafraîchissantes



● Les Sweet Caps plaisent aux fumeurs: elles sont tellement délicieuses, tellement douces! Faites de Mélanges Groupés (procédé additionnel) provenant de 38 classifications de tabacs virginien du meilleur choix, elles sont, paquet pour paquet, les meilleures cigarettes que vous puissiez acheter.

CIGARETTES

sweet caporal

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé"



Gin de KUYPER

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande. Maison fondée en 1695

Pour obtenir une boisson rafraîchissante, mélangez du Gin de Kuypers avec du ginger ale, du citron et du limon, de la bière de gingembre ou de l'eau tonique, puis ajoutez de la glace.

302FRRA

40 onces	26 onces	10 onces
\$3.90	\$2.70	\$1.15

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois d'abonnement) au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Can.



EN VENTE DANS TOUS LES
DEPOTS DE JOURNAUX
10c L'EXEMPLAIRE

LES VIES BRISÉES

par **MARC MARIO**

Qui le sait?... Si c'est le vicomte d'Arcis qui a chargé cet avocat de s'occuper de moi, c'est qu'il a des intentions contre moi... ou au moins contre sa fille... car, pourquoi se serait-il adressé à un avocat?...

— M. Durier est un ami du vicomte d'Arcis; il me l'a dit.

— Et puis quand même... je ne puis rien à tout cela... — fit Pierre en persistant dans son découragement. — Rien ne peut me rendre le bonheur que j'ai perdu...

— Vous ne connaissez pas l'avenir... Aujourd'hui votre situation a quelque chose de sacré qui lui est donné par l'existence de l'enfant dont vous êtes le père...

— Ces gens-là ne comprennent pas cela... La preuve, c'est ce que fait Mlle de Chavanges...

— Oui... Elle a été impitoyable pour vous et pour elle... J'en conviens...

— Elle n'a vu en moi qu'un séducteur, inspiré uniquement par l'intérêt...

— Elle apprendra à vous connaître, car ce M. Durier lui dira ce qu'il a appris sur votre compte.

— Elle ne donnera jamais sa fille à un homme comme moi...

— Eh bien! moi, je vous dis d'espérer quand même... — dit M. Rollinet avec une assurance pleine de confiance. — D'après ce que vous m'avez dit, le vicomte d'Arcis ignorait l'existence de sa fille... Il la connaît aujourd'hui et vous voyez qu'il s'intéresse à vous... Laissez aller les événements et vous verrez!...

Voyons, que s'est-il passé de nouveau? — demanda alors l'ingénieur qui s'intéressait très sincèrement à celui qu'il appelait son collaborateur, et qu'il avait en très grande estime. — Est-ce que cette enfant a été mise en nourrice comme vous le pensiez?

— Oui, monsieur, — répondit Pierre. — J'ai su tout ce qui s'était passé par mon ami Victor qui surveille Liette, comme je vous l'ai dit, et qui a su si bien se tenir au courant... La sage-femme est partie avec la nourrice qui emportait l'enfant... Ma fille!...

— Vous savez donc où elle est?

— Elle habite le Tréport... Victor l'a vue... Il y est allé... Il a vu ma fille!... Il a eu le bonheur de l'embrasser... ce bonheur que je n'ai pas encore eu, moi qui suis son père!...

Pierre Duval n'avait pas osé dire à son patron, malgré la confiance qu'il avait en lui et l'intérêt que celui-ci lui manifestait, qu'il avait fait lui-même à la mairie de Meudon la déclaration de naissance de la fille de Liette.

C'est le seul secret qu'il avait eu pour lui.

Il eut un assez long silence.

M. Rollinet compatissait à la douleur de ce brave garçon qu'il aimait, et dont il comprenait l'exaspération.

Il sentait bien qu'il ne pouvait suffire, pour lui rendre la paix, de lui dire d'espérer.

— Enfin, vous allez peut-être savoir avant peu dans quel but le vicomte d'Arcis a chargé son ami de s'occuper de vous, — dit-il. — Comme je vous l'ai dit, il ne peut rien vous arriver de pire que le malheur dont vous souffrez...

Et puis, je ne sais pas pourquoi, mais j'ai bon espoir, — ajouta le grand industriel. — J'ai bien senti à l'aspect de ce M. Durier, à sa voix, à tout, qu'il n'agissait pas dans un sentiment hostile... Vous verrez que je ne me trompe pas!...

Raisonnez un peu... Se serait-il adressé à moi s'il méditait quelque chose contre vous?...

Que pourrait-il faire?...

— C'est vrai, — dit Pierre accablé. — Je ne pourrais pas souffrir davantage...

— Pauvre garçon!... — pensa M. Rollinet.

Et pour apporter une diversion à ce renouvellement de sa douleur qu'il avait été obligé de lui infliger, il lui dit, changeant de ton :

— Maintenant, parlons un peu de votre nouveau dynamo.

En même temps, l'ingénieur tira du large tiroir de sa table des plans enveloppés dans une chemise que Pierre Duval lui avait remis et avait longuement déjà étudiés avec lui.

LII

L'Ami d'Adrien

RAYMOND DURIER avait mis Adrien d'Arcis au courant de la visite de la prétendue Mlle de Chavanges et il lui avait communiqué ce qu'il avait appris sur cette fille dont l'existence lui avait été révélée depuis peu.

Il comprit les douleurs de ce cœur de père, déjà torturé par les remords, comprenant mieux que jamais combien sa conduite avait été coupable, aujourd'hui qu'il en connaissait les cruelles conséquences.

Il souffrait surtout de son impuissance, car le malheureux, absolument ruiné, ne pouvait rien pour cette enfant dont il avait lui-même, par sa folie, causé l'infortune.

C'est de sa faute que cette innocente portait aujourd'hui le poids.

Il aurait voulu pouvoir aller à elle, lui donner tout l'amour dont son cœur repentant était plein, et il se sentait retenu loin d'elle par une force mystérieuse, supérieure à sa volonté; par l'effroi de la honte qui devait lui être infligée quand il se trouverait en présence de cette amie d'Odeline, qui connaissait toute l'étendue de son crime et qui l'avait rempli elle-même, se substituant généreusement à lui, en souvenir de la chère morte, pour remplir les droits sacrés auxquels il s'était dérobé.

L'aventurière avait manœuvré avec la plus perfide habileté en blâmant et en condamnant, avec une aussi énergique indignation, la conduite du mari d'Odeline.

Ce qu'elle avait voulu empêcher ne se produirait pas.

Jamais Adrien d'Arcis, écrasé par la honte, n'oserait comparaître devant elle.

Et le malheureux, effroyablement torturé, avait longuement questionné son ami sur cette enfant qu'il ne connaissait pas et dont le malheur lui était révélé en même temps que l'existence.

Raymond Durier ne se borna pas à compatir à la cruelle infortune de son ami.

Il se souvint de ce qu'Adrien d'Arcis avait fait pour lui à ses débuts.

C'est à sa générosité qu'il devait ce qu'il était aujourd'hui, la situation qu'il s'était faite et la fortune qu'il avait acquise.

Il avait là une occasion inappréciable de lui témoigner sa reconnaissance, mieux encore que par le dévouement dont il lui avait donné des preuves en la tragique circonstance qui avait failli lui coûter la vie.

Il avait cruellement souffert de la perte de cette femme adorée à laquelle il avait uni son existence, et son amour, empli d'aspirations affectives, ne s'était jamais consolé d'avoir perdu le bonheur de la paternité.

Il résolut de faire ce que le père de Liette, il le comprenait bien, n'osait entreprendre lui-même.

Il apporterait ainsi à son ami la seule consolation qu'il fut capable de recevoir; il lui rendrait peut-être une partie du bonheur perdu et il atténuerait ainsi le souvenir cuisant de cette faute qu'il déplorait aujourd'hui si amèrement.

Avant tout, Raymond Durier éprouva le besoin de se renseigner sur le compte de celui que la fille d'Adrien avait aimé.

Après avoir longuement médité sur ce qu'il avait appris, il avait bien compris ce qui s'était passé.

Liette, abandonnée aux soins de cette femme vulgaire qui lui avait si mal tenu lieu de mère, ignorant tout de sa naissance et de sa famille, dont personne autour d'elle n'avait jamais entendu parler, avait aimé le premier qui avait su faire battre son cœur.

Mais en elle, elle devait avoir les nobles aspirations et les sentiments élevés que sa mère lui avait inévitablement transmis avec la vie.

Qui sait cependant si son inexpérience et sa jeunesse n'avaient pas été abusés?

Elle était digne quand même de toute sollicitude, cette pauvre enfant qui s'était trouvée livrée à elle-même, le jour où cette femme de Clamart avait été arrêtée, le jour où elle s'était trouvée seule au monde, n'ayant que l'affection de celui qu'elle avait accepté comme fiancé.

Sa faute paraissait excusable à l'ami d'Adrien.

Raymond Durier voulut donc, avant toute chose, s'édifier par une petite enquête.

Selon ce qu'il apprendrait, il verrait ce qu'il devrait apprendre à son ami.

Il allait se mettre à l'œuvre lorsqu'il reçut très opportunément une visite.

David Lioup, l'homme de confiance du vicomte d'Arcis, avait été appelé à Paris pour le règlement d'une importante succession dans laquelle il représentait les créanciers de l'un des héritiers, et il avait besoin de prendre d'urgence, dans l'intérêt de son client, les mesures conservatoires que la situation comporterait.

Il profita de ce voyage pour se rapprocher du vicomte d'Arcis afin de donner suite à la promesse qu'il avait faite à Bonnassieux.

L'homme d'affaires d'Angers savait que M^e Durier était l'ami intime du vicomte.

Il ne voulait pas, sachant qu'Adrien d'Arcis souffrait encore des suites de la blessure qui avait failli lui coûter la vie, lui parler de la visite qu'il avait reçue et lui causer de cruelles préoccupations, capables de compromettre son établissement.

Il préféra s'adresser d'abord à M^e Durier.

En quelques mots, David Lioup expliqua à l'avocat sa situation personnelle et les relations qu'il avait eues avec le vicomte d'Arcis.

Raymond Durier était déjà au courant, car dans les longs entretiens qu'ils avaient eus, Adrien, en faisant la confession complète de sa faute, avait dit à son ami comment il avait réalisé toute sa fortune personnelle par l'intermédiaire de cet homme d'affaires d'Angers qui avait toute sa confiance.

Quand il lui avait expliqué quel affreux désespoir l'avait saisi et l'avait poussé à se réfugier dans la mort, pour trouver à la fois l'expiation et l'oubli, il lui avait dit que c'était par David Lioup qu'il avait eu la nouvelle de l'existence de sa fille.

L'homme d'affaires de la rue du Haut-Mail parla alors de la visite qu'il avait reçue.

Il dit quelle démarche avait été faite auprès de lui, au nom de cette femme Ardusson, à qui la fille du vicomte d'Arcis avait été confiée après la mort de sa mère.

Cela tombait à merveille.

L'ami d'Adrien allait pouvoir se renseigner.

Il parla à son tour de la visite de Mlle de Chavanges.

David Lioup ne la connaissait pas. Il en avait seulement entendu parler lorsqu'il avait appris qu'elle avait acheté le château de Saint-Gemmes, et dupe comme tout le monde de l'habile manœuvre de l'aventurière, il croyait qu'elle avait agi plus par dévouement à la mémoire de son amie que par intérêt personnel, en achetant ce château et en le conservant comme souvenir.

En dehors de cela, il ne savait rien.

Il n'avait jamais eu à s'occuper des intérêts de Mme d'Arcis.

Chargé de ceux de son mari, il s'était tenu éloigné de Saint-Gemmes depuis le jour où le vicomte avait disparu :

— Il est juste que cette femme soit indemnisée de ce qu'elle a dé-

pensé pour l'entretien de la fille de M. d'Arcis, — dit Raymond Durier. — Je m'occuperai d'elle.

Et il demanda :

— Elle habite toujours Clamart ?

— Non, elle est à Paris maintenant, — répondit David Lioup. — Voici son adresse.

Il remit le nom de Sophie Ardusson et l'indication de son domicile, 118, rue Croix-Nivert, qu'il avait écrit sous la dictée de Bonnassieux, et ajouta :

— Elle est employée dans un hôtel, rue de Lille 43, tenu par Madame veuve Christol.

— Je m'occuperai d'elle, — promit l'avocat.

En effet, le jour même, l'ami d'Adrien se rendit à la rue de Lille.

Sophie Ardusson avait déjà été informée de la démarche faite par Bonnassieux auprès de l'homme de confiance du vicomte d'Arcis.

Elle ne fut pas le moins du monde surprise quand Zébie, radieuse elle-même, lui annonça :

— Descendez vite au bureau, il y a un monsieur qui vient vous voir... Il est avec Madame...

— Un monsieur !...

— Oui, ma chère, un homme très chic !... Ça m'étonnerait bien que ce ne soit pas au sujet de votre affaire.

Et déjà la mégère entrevoyait la perspective de la forte somme qui allait lui être allouée.

Parbleu ! qui pouvait dire qu'elle avait reçu vingt-deux mille francs, puisque l'on n'avait pu retrouver la femme qui lui avait amené Liette ?

Par un geste de coquetterie, elle jeta les yeux sur une glace, arrangea rapidement quelques mèches de ses cheveux grisonnants qui se séparaient de la masse et enleva le tablier qu'elle mettait pour faire son ouvrage.

Déjà, Mme Christol, répondant aux questions de ce monsieur que, par une expression identique à celle dont Zébie s'était servie, elle trouvait « un homme très chic », lui disait le plus grand bien de sa protégée, avec un accent de commisération parfait.

— Cette pauvre dame n'était pas heureuse, — disait-elle, — et je ne sais vraiment pas comment elle se serait débrouillée si je ne l'avais pas prise à mon service... Elle a eu bien des malheurs, monsieur... et elle est réellement digne d'intérêt !...

Et, pressentant qu'il allait être question de Liette, elle y faisait allusion.

— Elle a été victime de son bon cœur, — ajoutait-elle. — Elle n'était déjà pas riche, car elle avait eu bien des ennuis après le décès de son frère, qui était établi blanchisseur à Clamart et qui est mort en la laissant dans l'embarras, absolument sans un sou. Elle avait accepté de se charger d'élever un enfant... On lui avait confié une fillette...

— Tenez, la voici, — s'interrompit la matrone en voyant arriver Sophie Ardusson, suivie à distance par Zébie que la curiosité poussait, — elle vous expliquera tout ça elle-même.

Sophie Ardusson se présenta, gênée par un visible embarras qui pouvait être mis sur le compte de la timidité.

Zébie, qui aurait bien voulu savoir ce qui allait être dit, n'osa pénétrer dans le bureau de l'hôtel ; mais elle entra dans la pièce voisine, sa chambre, d'où elle pourrait entendre.

Raymond Durier subit, au premier contact, l'impression défavorable que produisait cette femme, dont l'aspect n'inspirait évidemment aucune sympathie.

Il la jugea immédiatement sur l'apparence, bien certain de ne point se tromper, en homme qu'une longue

pratique de l'humanité a rempli d'expérience.

Il devina, en elle, la nature vicieuse, la femme équivoque, disposée à tirer parti d'une situation, capable pour y arriver à des moyens les moins avouables.

Et pour mieux se rendre compte, pour mettre même à l'épreuve cette prévention, il la laissa parler sans l'interrompre, après lui avoir exposé le but de sa démarche.

Il comprit bien qu'il ne s'était pas trompé.

Sophie Ardusson ne parla que d'elle ; elle ne chercha à faire valoir que ce qui pouvait justifier l'indemnité à laquelle elle prétendait pour les soins qu'elle avait donnés à Liette, pour se faire rembourser les frais qu'elle avait faits et indemniser des sacrifices et des privations qu'elle s'était imposés dans le but d'en faire une jeune fille digne de la famille honorable et distinguée à laquelle elle devait appartenir.

aurait souffert la première, dont Adrien lui-même aurait éprouvé toute la cruelle douleur.

Il ne cherchait donc pas à faire une enquête, qui aurait du reste été fort difficile après de si longues années.

Il voulait s'informer de ce qui concernait Liette, Liette seule.

Il avait à cœur surtout de savoir exactement ce qui s'était passé lorsqu'elle avait connu ce jeune homme qu'elle avait aimé, afin de pouvoir juger la situation en pleine connaissance de cause.

C'est sur ce point qu'il fit porter ses questions auxquelles Sophie Ardusson répondit par le récit que nous connaissons déjà.

— Vous avez chargé un homme d'affaire de vos intérêts ? — demanda alors l'ami d'Adrien.

— Oui, monsieur... Je ne connais rien aux affaires, — répondit Sophie Ardusson.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Valérie Dubourg, ouvrière sans éducation, se crut capable d'atteindre par l'intrigue les sommets où la naissance ne l'avait point portée. Pour arriver à son but, l'habile aventurière n'était pas à court de roueries perfides, mises au service d'une ambition démesurée. Au hasard d'une rencontre, elle prit le parti d'usurper le rôle de parente de la petite Liette d'Arcis, dont la mère, vicomtesse, mourut presque subitement. Avant de pouvoir accaparer la fortune importante de la vicomtesse, Valérie se débarrassa de l'enfant qu'elle plaça sous les soins d'une jeune veuve, Sophie Ardusson, parieuse enragée des pistes de courses de chevaux.

A dix-huit ans, Liette était amoureuse d'un jeune mécanicien, Pierre Duval, lui aussi enfant abandonné par ses parents. Ce dernier ne prévoyait aucun obstacle au mariage dont il avait formé le doux projet avec sa Liette bien-aimée, car Mme Ardusson serait bien aise de se débarrasser en la lui donnant. Mais l'intrigante Valérie Dubourg, veillait sans cesse au grain, dans le but évident de ne pas perdre l'importante fortune que Liette aurait pu revendiquer un jour à sa majorité, si elle avait pu en connaître l'existence. Va sans dire, Valérie avait pris, à cet égard, les dispositions nécessaires avec la plus extrême habileté.

Liette avait compris mieux que jamais, la force de cet amour en lequel elle s'était réfugiée éperdue. Au milieu de sa douleur, elle avait éprouvé un tressaillement délicieux de félicité mystérieuse, qui la donnait toute entière à Pierre Duval, qui était désormais tout pour elle. De leur côté, Sophie Ardusson et le croque-mort Francis Couart faisaient l'impossible pour se procurer les renseignements nécessaires sur la famille de Liette, dans le but évident de s'approprier, avant la majorité de la jeune fille, une bonne partie de sa fortune.

Valérie Dubourg, la fausse Lia de Chavanges, jouant merveilleusement son rôle d'usurpatrice, emmena loin de Pierre, au fond d'un château impénétrable, la jolie Liette. Elle dut se soumettre à l'autorité de sa supposée marraine, qui la détestait, dès le premier jour, elle qui était la fille de cette femme, que le vicomte d'Arcis lui avait préférée, pour laquelle il l'avait abandonnée.

Et il était bien juste qu'on lui en tint compte aujourd'hui que Liette avait été retrouvée par les Siens.

Alors, quand elle eut achevé le long récit, débité à force de s'y être préparée, comme une leçon apprise par cœur, l'ami d'Adrien l'interrogea.

Elle avait parlé longuement des circonstances dans lesquelles Liette lui avait été confiée par cette femme mystérieuse qu'on n'avait jamais retrouvée et dont on n'avait jamais entendu parler ; l'avocat était édifié là dessus par l'entretien qu'il avait eu avec la prétendue marraine de Liette.

Les deux récits concordaient parfaitement.

Il y avait évidemment un mystère que l'on aurait pu chercher à éclaircir si l'on avait voulu poursuivre la répression de cet acte coupable. Mais l'avocat n'y pouvait songer, car il tenait par dessus tout à éviter tout scandale dont la fille de son ami

Et Mme Christol, se substituant à sa protégée, ajouta :

— C'est moi qui ai conseillé à madame de charger quelqu'un de compétent de lui faire obtenir ce qui lui est légitimement dû pour les frais qu'elle a eu à supporter pendant tant d'années, et je l'ai mise en rapports avec mon homme d'affaires.

— M. Bonnassieux, n'est-ce pas ? Raymond Durier avait prononcé ce nom avec une expression sur la nature de laquelle on ne pouvait se méprendre.

Il connaissait certainement l'homme d'affaires du boulevard Voltaire et devait le tenir en bien médiocre estime.

— C'est bien lui, — dit la propriétaire de l'hôtel. — Il s'est occupé de l'affaire et c'est grâce à lui que l'on a su que cette jeune fille appartenait à une excellente famille.

— Alors, du moment que Liette a retrouvé aujourd'hui ses parents, — (Lire la suite page 22)

DEMANDEZ
À VOS
AMIES

CONSULTEZ
VOTRE
MÉDECIN



Soyez à la page!

NI CEINTURES
NI ÉPINGLES
NI BANDES
NI ODEUR

ADOPTÉZ TAMPAX MAINTENANT !

VACANCES ! Le mot est un défi lancé à vos habitudes ! Vous partez — tout est nouveau, sites et personnes : vous échappez à votre vie routinière — une plus grande liberté règne dans votre toilette et vos jeux. Tampax, porté intérieurement, vous offre alors la protection hygiénique moderne parfaite dans votre maillot de bain dernier cri. Il ne laisse voir aucun renflement, aucune bosse révélatrice ; vous ne sentez même pas sa présence.

Perfectionné par un médecin renseigné, Tampax a résolu nombre de problèmes ennuyeux pour des millions de femmes qui portent le pantalon ou tout autre costume en parfaite sécurité maintenant. Tampax se change en un clin d'œil, sans ceintures ni épingles. Portez-le aux bains-douches, au bain, à la piscine ou à la mer.

Tampax, fait de pur coton hydrophile, est enfermé dans un ingénieux tube applicateur. On s'en défait aisément. Aucune odeur. Une provision mensuelle tient dans votre bourse — Trois formats : Super, Ordinaire, Junior. Toutes pharmacies et comptoirs de menus objets. Boîte d'essai, 25¢. La boîte 'économie' suffit pour 4 mois.

467,000,000
DE TAMPAX
FAITS ET
VENDUS

Publicité acceptée par le Journal de l'Association Médicale Américaine.



CANADIAN TAMPAX CORPORATION, LTD,
533, rue Collège, Toronto, Ontario.

Envoyez-moi sous enveloppe privée le nouveau paquet-échantillon de Tampax. Ci-inclus 10¢ (timbres ou pièce d'argent) pour frais d'envoi. J'indique le format désiré :

() ORDINAIRE () SUPER () JUNIOR

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____ 42-20E

LES PETITS DEFATS DE PAMBE SERANG

(Suite de la page 9)

une seconde fois à Singapore, avec une jeune Chinoise, et enfin à Madras à une mahométane marchande de volailles.

A cause de la facilité des communications postales et télégraphiques, le marin anglais ne peut plus se marier autant de fois qu'il le faisait jadis, mais les marins indigènes le peuvent sans subir l'influence des inventions barbares des sauvages d'Occident.

Pambé était bon mari quand il lui arrivait de se rappeler l'existence d'une femme, mais il était un très bon Malais, et il n'est pas prudent d'offenser un Malais, car jamais il n'oublie rien.

En outre, dans le cas de Pambé, il y avait du sang versé et de la nourriture gâtée.

Le lendemain, Nurkeed se réveilla l'esprit absolument vide.

Il n'était plus le sultan de Zanzibar, et n'était qu'un chauffeur qui avait très chaud.

Il monta donc sur le pont et ouvrit sa jaquette à la brise matinale.

A ce moment même, un couteau à gaine passa comme un poisson volant et vint se planter dans le bois de la cuisine, à un demi-pouce de son aisselle droite.

Il se hâta de redescendre avant que son tour fût revenu, et il tâchait de se rappeler ce qu'il avait pu dire ou faire au possesseur de l'arme.

A midi, pendant que tous les lascars du navire prenaient leur repas, Nurkeed s'avança au milieu d'eux, et comme c'était un homme tranquille et qui tenait énormément à sa peau, il ouvrit des négociations, en disant :

— Hommes du vaisseau, hier soir j'étais ivre, et ce matin je me souviens que je me suis mal conduit envers l'un ou l'autre de vous. Quel était cet homme, que je puisse le voir face à face et lui dire que j'étais ivre ?

Pambé mesurait la distance jusqu'à la poitrine nue de Nurkeed.

S'il sautait sur lui, il pourrait être culbuté. Et un coup lancé à l'aveuglette quelque part dans la poitrine, n'aboutit guère qu'à une forte égratignure du sternum.

Il est difficile de pénétrer entre les côtes à moins que le sujet ne soit endormi.

Donc il ne dit mot, et ainsi firent les autres lascars.

Leurs figures se dépouillèrent aussitôt de toute expression, comme c'est l'usage de l'Oriental, quand il y a un meurtre sur le tapis, ou que s'entrevoit la moindre difficulté.

Nurkeed les regarda longuement dans le blanc des yeux.

Il n'était qu'un Africain et ne s'entendait guère à interpréter les caractères.

Un gros soupir, — presque un gémissement, — sortit brusquement de sa poitrine, et il revint aux foyers.

Les lascars reprirent l'entretien où ils l'avaient laissé : il s'agissait de la meilleure manière d'apprêter le riz.

Nurkeed souffrit beaucoup du manque d'air frais pendant le trajet jusqu'à Bombay.

Il ne venait respirer sur le pont que quand tout le monde s'y trouvait, et même alors, une grosse poulie tombait d'une chèvre à un pied de sa tête, ou bien un grillage en apparence bien assujéti, venait à se retourner sous son pied, dans le but de le précipiter sur la cargaison arrimée à quinze pieds plus bas. Et, par une nuit insupportable, le couteau à gaine tomba à pic, du gaillard d'avant.

Cette fois le sang jaillit.

En conséquence Nurkeed se plaignit, et lorsque le *Saarbruck* arriva à Bombay, il s'enfuit et se terra parmi les huit cent mille habitants, et ne signa d'engagement qu'un mois après que le navire eut quitté le port.

Pambé aussi attendait, mais sa femme de Bombay devenait criarde, il fut obligé de signer un engagement à bord du *Spikeren* qui allait à Hong-Kong parce qu'il se rendit compte qu'à toujours jouer sans jamais travailler Jack finit par se trouver sans chemise !

Dans le brouillard des mers chinoises, il pensa beaucoup à Nurkeed, et lorsque les steamers de la « Compagnie d'Alsace-Lorraine » se trouvèrent au port dans le voisinage du *Spikeren*, il s'enquit du nègre et apprit que son homme était parti pour l'Angleterre par la voie du Cap sur le *Gravelotte*.

Pambé alla en Angleterre sur le *Woerth*.

Le *Spikeren* rencontra ce dernier aux environs de Norc-Light.

Nurkeed partait pour la côte de Calicut avec le *Spikeren*.

— Vous cherchez à retrouver un ami, brave écrouille à charbon, à la bouche en trappe ! Rien de plus aisé, lui dit un gentleman de la marine marchande. Attendez aux docks du Nyanza jusqu'à ce qu'il vienne. Tout le monde vient aux docks de Nyanza, attendez, pauvre païen !

Le gentleman disait vrai.

Il y a dans l'univers trois grandes portes, et si vous y restez assez longtemps à attendre, vous y rencontrerez celui que vous cherchez, quel qu'il soit.

L'entrée du canal de Suez en est une, mais à celle-là c'est aussi la mort que je présente.

La gare de Charing-Cross, est la seconde, pour ceux qui travaillent dans l'intérieur du pays.

Les docks de Nyanza sont la troisième.

Pambé attendit donc aux docks.

Pour lui le temps ne comptait pas.

Les femmes pouvaient attendre, tout comme il le fit pendant des jours, pendant des mois aux environs des usines du Diamant Bleu, des cheminées fumeuses du Pont-Rouge, des Bandes jaunes, où les bohémiens anonymes et noirs des mers, triment à charger, à décharger, à se bousculer, à siffler, à hurler à travers l'éternel brouillard.

Lorsque l'argent manquait, un bienveillant gentleman invitait Pambé à se faire chrétien, et Pambé se faisait chrétien à toute vitesse, recevait son instruction religieuse entre deux arrivées de vaisseaux, et empochait six ou sept shillings par semaine pour distribuer des tracts aux matelots.

Quelle était cette religion ?

Pambé n'en avait aucun souci, mais il savait qu'en lisant « Ki-lis-ti » en indigène « Monsieur », à des gentlemen vêtus de longs vêtements noirs, il était sûr d'en obtenir quelque menue monnaie.

De plus, les tracts pouvaient se vendre au détail avec un bon profit dans un cabaret où l'on débitait du *shag* (des restes de vieux cigares et de toutes sortes de tabac) au *dottel*, poids encore plus petit que la *half-screu* qui lui-même est inférieur à la demi-once.

Mais au bout de huit mois, Pambé fut atteint d'une pneumonie qui lui était venue de ses longues stations les pieds dans la boue, et bon gré mal gré, il fut forcé de rester couché dans

la chambre à deux shillings six pence, où il pestait contre le destin.

Un bienveillant gentleman était assis à son chevet.

Il fut péniblement surpris d'entendre Pambé parler en des langues étrangères, au lieu d'écouter de pieuses lectures, et de voir qu'il avait tout l'air de retomber dans les ténèbres du paganisme.

Enfin, un jour, le Malais fut tiré de sa demi-stupeur par une voix qui se fit entendre dans la rue près de l'entrée des docks.

— Mon ami, lui murmura Pambé, appelez tout de suite... appelez Nurkeed. Vite. C'est Dieu qui l'envoie.

« Il désire voir un homme de sa race », dit le bon gentleman qui sortit et appela Nurkeed à tue-tête.

Un homme de couleur excessivement foncée, en chemise blanche solidement empesée, en complet de confection tout neuf, en chapeau luisant, avec une épingle à la chemise, fit demi-tour.

FACE A FACE

De nombreux voyages avaient appris à Nurkeed l'art de dépenser son argent et avaient fait de lui un citoyen du monde.

— Hi ! oui ! dit-il quand la situation lui eut été expliquée. Commandé lui... nègre noir... quand j'étais sur le *Saarbruck*. Oh ! Pambé, bon vieux Pambé. Sacré lascar. Faites monter moi, Monsieur.

Et il suivit le gentleman dans la pièce.

Un regard apprit au chauffeur ce que le bon gentleman avait oublié.

Pambé était au dernier degré de pauvreté.

Nurkeed plongea ses mains jusqu'au fond de ses poches, puis s'avança les poings fermés vers le malade.

— Hya ! Pambé, hya ! hec. Ah ! Pambé. Vous savez, Pambé. Vous Hulla ! Hee ! Takilo ! Ferme à l'avant, Pambé. Vous savez, Pambé. Vous me connaissez ! Dekkojee ! Regardez ! ce gros et gras fainéant de lascar !

Pambé lui fit un signe de la main gauche.

La droite était sous son oreiller.

Nurkeed ôta son magnifique chapeau et se baissa sur Pambé afin de saisir un faible murmure.

— Comme c'est beau ! dit le bon gentleman. Ces Orientaux, cela aime comme des enfants.

— Crache ça, dit Nurkeed se penchant encore davantage sur Pambé.

— Au sujet de cette affaire du poisson et des oignons... dit Pambé en plantant son couteau sous le bord des côtes, la pointe en haut et en avant.

Une toux embarrassée, douloureuse, se fit entendre et le corps de l'Africain glissa lentement du lit, pendant que de ses mains s'échappait une pluie de pièces d'argent qui couraient à travers la pièce.

— Maintenant je peux mourir, dit Pambé.

Mais il ne mourut pas.

A force de soins, en recourant à toute l'habileté que l'argent pouvait payer, on le ramena à la vie, car la loi le réclamait, et à la fin, il se trouva assez bien portant pour être pendu en bonne et due forme.

Pambé ne s'en soucia pas outre mesure, mais ce fut un coup bien dur pour le bon gentleman.

RUDYARD-KIPLING

(Traduit par Albert Savine et Georges Michel)

LES VIES BRISEES

(Suite de la page 21)

reprit Sophie Ardusson, — puisqu'elle est la fille de M. le vicomte d'Arcis...

— Je suis l'ami de M. d'Arcis, — interrompit l'avocat, — et chargé de le représenter ; ce qui vous est légitimement dû vous sera payé...

Cette déclaration rendit le visage de la mégère radieux.

Il se rembrunit un peu, cependant, lorsque l'ami d'Adrien ajouta :

— Ce sera un compte facile à faire, lorsque j'aurai établi ce que l'éducation et l'entretien de cette enfant vous ont coûté et ce que vous avez reçu...

Pour faire diversion, la mégère reprit d'une voix pathétique :

— Cette pauvre petite, si je n'avais pas eu le malheur qui m'a frappé, tout cela ne serait pas arrivé... car, tant que j'ai été là, j'ai veillé sur elle... Mais, en vérité, si elle est aujourd'hui dans cette situation, il ne faut pas que son père soit implacable pour elle, car elle est réellement plus à plaindre qu'à blâmer !...

Une inquiétude s'empara à ces mots de l'esprit de Raymond Durier.

L'habile aventurière qui avait pris le nom de Lia de Chavanges, le titre d'amie de la vicomtesse d'Arcis, lui avait laissé ignorer la grossesse de Liette.

C'est ce qu'il crut comprendre dans les paroles de Sophie Ardusson, et il fut douloureusement saisi de stupeur, lorsqu'il l'entendit ajouter :

— Liette ne savait pas à quelle famille elle appartenait... Jamais nous n'aurions pu nous attendre à ça... Elle a laissé parler son cœur, puisqu'elle aimait ce jeune homme... et puis ces difficultés qu'ils ont éprouvées pour se marier... Enfin, quand même, si j'avais été là, cela ne serait pas arrivé et elle ne serait pas enceinte !...

L'avocat souffrait en songeant à son malheureux ami.

En même temps, un devoir nouveau lui apparaissait.

Il ne voulait pas manifester sa surprise, préférant laisser croire qu'il connaissait déjà la vérité, et il insista, par des questions nouvelles, sur le compte de ce jeune homme que la fille d'Adrien avait aimé.

Quand il sut tout ce que Sophie Ardusson pouvait lui dire sur Pierre Duval, il partit, lui ayant promis de nouveau de s'occuper d'elle, et il résolut de compléter ses renseignements.

C'est alors qu'il se rendit chez M. Rollinet.

Ce que lui dit l'ingénieur acheva de lui montrer le devoir qui lui était apparu, lorsqu'il avait appris que la fille de son ami allait être mère.

Raymond Durier n'avait pas les préjugés aristocratiques qui animaient la marraine de Liette.

Il connaissait Adrien.

Il savait quel amour il avait voué à cette enfant depuis le jour où son existence lui avait été révélée, et combien il souffrait d'être séparé d'elle.

Il sentait bien que son ami souffrirait plus cruellement encore, lorsqu'il connaîtrait l'affreuse vérité.

N'était-il pas préférable de réparer la faute commise par ces deux jeunes gens qui s'aimaient et qui avaient cru pouvoir se donner librement l'un à l'autre ?

Après ce que lui avait dit M. Rollinet, est-ce que ce jeune homme intelligent et laborieux, destiné assurément à un brillant avenir, n'était pas digne d'épouser celle qui l'avait

choisi, bien qu'elle ne sut pas à quelle famille elle appartenait ?

Il résolut de voir Pierre Duval. Ce fut le soir, vers huit heures, que l'ami du vicomte d'Arcis se rendit à la rue des Martyrs.

Pierre, qui quittait l'usine à six heures, avait appris à Mariette, la démarche dont M. Alfred l'avait informé le matin.

Il était encore sous le coup de l'émotion que lui avait causé cette nouvelle inattendue.

Pendant toute la journée, son esprit avait flotté entre les appréhensions de toute sorte et un espoir mystérieux, indéfini.

Quand le coup de sonnette retentit, Mariette et lui crurent que c'était Totor qui venait.

On l'avait vu cependant l'après-midi, car il était venu donner des nouvelles de Liette, qui se portait le mieux du monde, pour sa situation, ainsi qu'il l'avait entendu raconter par la domestique de la villa de Fleury.

La surprise de Mariette fut grande lorsque, ayant ouvert la porte, elle se trouva en présence d'un inconnu, d'un homme paraissant appartenir au meilleur monde, qui lui demanda :

— M. Duval est-il chez lui ?

Aussitôt elle pensa à cet ami du père de Liette dont Pierre avait parlé.

— Oui, monsieur... Il est là, — répondit-elle d'une voix que l'émotion troublait légèrement, en s'effaçant pour laisser passer le visiteur. — Donnez-vous la peine d'entrer.

Pierre s'était levé aussitôt.

— M. Duval ? — interrogea l'avocat, quand il fut en sa présence.

— C'est moi, monsieur, — répondit Pierre qui déjà se sentait bouleversé.

Raymond Durier éprouva aussitôt, à la vue de ce jeune homme, une impression favorable, toute de sympathie, presque d'estime, car pour la concevoir il n'avait plus besoin que de le connaître, après ce que lui avait dit M. Rollinet.

Déjà, avant même de se rendre à l'usine de Grenelle, l'ami d'Adrien s'était informé sur le compte de Pierre Duval.

Il avait fait prendre très discrètement des renseignements par une agence de confiance, à laquelle il s'adressait fréquemment pour les affaires de son cabinet.

Il ne connaissait encore à ce moment que l'adresse du boulevard Montparnasse, que la maison où Pierre Duval avait habité avec Liette jusqu'au jour où ils avaient été si cruellement séparés, adresse qui lui avait été indiquée par Mlle de Chavanges.

On avait vu la concierge de cet immeuble.

A Clamart aussi, on avait eu des renseignements auprès du propriétaire de Pierre.

Raymond Durier avait été quelque peu intrigué en sachant que ce jeune homme, qu'il savait sans famille, habitait avec une jeune femme, une couturière ; mais cela s'était éclairci. Mariette, qui était venue fréquemment à Clamart, y était connue, et l'avocat savait, en arrivant chez elle, quels liens fraternels, formés par une communauté d'infortune, existaient entre ces deux jeunes gens, et également avec ce jeune homme dont on lui avait parlé en même temps, ce Victor Bernard.

Maintenant, il se rendait mieux compte par lui-même, et tandis que Mariette avançait des sièges et l'invitait à s'asseoir, il examinait cet intérieur de travail, véritable intérieur familial, respirant l'affection et l'honnêteté.

Il avait d'abord à expliquer sa démarche et à se faire connaître.

— Ma visite doit avoir lieu de vous surprendre, puisque vous ne me connaissez pas, — dit-il. — Je suis un ami du père de Mlle d'Arcis.

Pierre l'avait déjà compris.

Il attendait, avec de véritables angoisses, de connaître le but de cette démarche et les intentions du vicomte.

— Je suis au courant de votre situation, — ajouta Raymond Durier, — et de tout ce qui concerne cette pauvre enfant, que son père ne connaît pas encore et qui a eu le malheur d'être arrachée à sa famille... C'est de moi-même que je suis venu vous trouver, en dehors de mon ami, qui est du reste malade...

— Oui... Je sais... — fit Pierre.

— Quoi!... vous savez?... — s'écria l'ami d'Adrien, surpris.

— J'ai su que M. le vicomte d'Arcis s'est blessé... C'est la personne qui a élevé Liette qui a pris des renseignements, lorsqu'elle a découvert à quelle famille elle appartenait...

L'explication était loyale.

Il était évident que Pierre n'avait fait lui-même aucune démarche.

Cette Sophie Ardusson seule, poussée par l'intérêt, avait cherché à connaître la famille de Liette, afin de tirer parti de la situation, puisqu'elle s'était adressé à un homme d'affaires.

— Je sais dans quelles conditions et dans quelles circonstances vous avez connu cette jeune fille, qui se trouvait abandonnée, dont personne ne connaissait la famille, — reprit l'ami d'Adrien. — J'ai vu l'un des propriétaires de l'usine où vous travaillez, M. Rollinet, et avant de venir je me suis renseigné auprès de lui... J'ai vu également Mlle de Chavanges, qui s'est imposée une tâche maternelle auprès de la fille de son amie, auprès de sa filleule.

Pierre ne pouvait plus être maître de son émotion, et c'est d'une voix troublée qu'il dit :

— Lorsque j'ai connu Liette, lorsque je me suis adressé à Mme Ardusson pour lui demander de nous marier, je ne pouvais soupçonner ce que l'on a appris ensuite sur sa famille.

— Je le sais...

— Jamais on n'avait eu de nouvelles de la personne qui l'avait confiée à Mme Ardusson... On pensait qu'elle était définitivement abandonnée... Je crois même, si j'interroge bien le fond de ma pensée, que c'est cela qui m'a attiré vers elle...

Certes, je l'aimais déjà, avant de rien savoir d'elle, mais ce malheur m'a attaché plus étroitement... car je l'ai connue l'infortune d'être seul au monde... Nous l'avons connue tous les deux, — ajouta Pierre en désignant Mariette, — nous deux qui, demeurés seuls, nous sommes constitués l'un à l'autre une famille...

— Je connais tout ce qui vous concerne, M. Duval, ainsi que Mlle Rémy, — dit l'avocat, — et que cette enquête que j'ai dû faire avant de venir vous trouver ne vous offense pas, car j'ai agi dans l'intérêt de la fille de mon ami... J'ai voulu savoir la vérité, et je me félicite de m'être assigné cette tâche...

L'ami d'Adrien fit une pause, et après ce silence, pendant lequel ils purent se recueillir, il reprit :

— Vous connaissant par ce que j'ai appris, j'ai voulu venir à vous afin de mieux vous connaître et d'apprendre, de votre bouche, tout ce qui vous concerne.

Vous êtes orphelin, d'après ce que j'ai appris et ainsi que vous venez de me le dire ; votre père était instituteur ?

— Oui, monsieur, — répondit l'ami de Liette, — mon père était instituteur communal à Saint-Ouen... et si j'avais eu le bonheur de le con-

server, j'aurais pu parvenir... J'avais commencé mes études pour être ingénieur, car c'était l'ambition de mon père, qui rêvait pour moi une brillante position... Mais le malheur a voulu que je sois privé de lui et je suis resté sans fortune... Ma mère était morte peu après ma naissance... Alors je n'ai pu terminer mes études ou, du moins, les pousser aussi loin que mon père l'aurait voulu... Et si j'ai pu continuer à m'instruire, si j'ai pu aller à l'école des Arts et Métiers de Châlons, où mon père m'avait obtenu une bourse, c'est grâce à l'affection et au dévouement de cette amie, qui s'est faite ma sœur, et qui m'a aidé, qui m'a soutenu par son travail...

Il est vrai, — ajouta Pierre avec une ardeur d'amour qui échauffa sa voix, — que je n'aurais pas eu le bonheur de connaître Liette... Je n'aurais pas été un simple ouvrier, mais je ne me serais pas trouvé à Clamart...

— C'est donc vous, mademoiselle, qui vous êtes dévouée pour votre ami, — dit Raymond Durier en s'adressant à Mariette. — Vous étiez également orpheline ?...

— Je n'avais pas de famille, — répondit timidement Mariette. — Je suis une enfant de l'Assistance publique...

Ce triste aveu serra le cœur de l'honnête homme.

— Elle avait été mise en apprentissage chez une couturière de Saint-Ouen, — poursuivit Pierre à la place de Mariette, — Mme Lenormand, qui s'est intéressée à elle et qui lui a appris à travailler... Sa patronne l'aimait comme une véritable mère, et lorsqu'elle est morte, en 1933, étant alors établie à Paris, ici même, elle lui a laissé son atelier et sa clientèle... Et c'est grâce à son travail que j'ai pu continuer mes études... c'est grâce à son affection que j'ai encore eu une famille...

— Oui, c'est la vérité, — dit l'avocat en arrêtant un geste de protestation de Mariette que ces éloges gênaient. — Je connais vos mérites, mademoiselle.

— Vous ne savez pas tout, monsieur, — reprit Pierre. — Elle a encore servi de mère à un jeune homme, orphelin comme moi, au fils d'une pauvre femme qui était employée à l'école de mon père...

Raymond Durier éprouvait également la sympathie qui se dégageait de la noble et honnête fille.

Elle lui apparaissait auréolée comme un ange de tendresse, de charité et de dévouement.

— Ce que vous avez fait-là, mademoiselle, est très beau, — lui dit-il.

— J'ai tant souffert, monsieur, lorsque j'ai eu l'âge de comprendre mon malheur, — répondit simplement Mariette, qui se sentait gagnée, malgré sa timidité naturelle, par une confiance irrésistible. — C'est si triste de n'avoir pas de famille, d'être seul au monde... On avait été si bon pour moi que j'avais le devoir de rendre à ceux que j'aimais une partie du bien que l'on m'avait fait.

— Vous n'avez jamais connu vos parents?... vous n'avez jamais su à la suite de quelles circonstances vous avez été confiée à l'Assistance publique ? — demanda l'ami d'Adrien.

Croyez que ce n'est pas une banale curiosité qui me pousse à vous demander cela, — s'empressa-t-il d'ajouter. — Je ne puis me défendre de compatir à cette grande infortune qu'est l'abandon...

Personne ne s'est jamais occupé de vous ?...

— Non, monsieur, personne... répondit Mariette. — Je n'ai jamais rien entendu dire... et moi-même, je n'ai jamais cherché à savoir...



10c.
**POURQUOI
PAYER
PLUS ?**

The WILSON FLY PAD CO., Hamilton, Ont.

Le meilleur de tous les attrape-mouches. Propre, rapide, sûr et peu coûteux. Demandez-le chez votre Pharmacien, votre Epicier ou votre Marchand Général.

HERNIE SOULAGÉE

Notre méthode améliorée a soulagée des milliers. Pas de courroie sur la jambe, pas d'élastique, pas d'emplâtres. Pas de pression sur les hanches ou l'épine dorsale. Rien qu'un coussinet Flexo. Diffère totalement des autres. Recommandé par médecins, mécaniciens, commis de partout. Très léger. **PEU COUTEUX. GARANTI.** Demandez renseignements et offre d'essai.

SMITH MANUFACTURING COMPANY
Fondé en 1893 Dept. 215, Preston, Ont.

Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez **LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL**

**VOUS POUVEZ AVOIR UNE
BELLE APPARENCE AVEC**

LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes, maigres, déprimés, et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Mme MYRRIAM DUBREUIL

6901, Ave de Chateaubriand

Boîte Postale 2353,

Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Gl-inclus 5c pour échantillon du traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

J'ai aimé mes parents sans les connaître... comme s'ils étaient morts au moment de ma naissance... sans savoir le malheur qui les avait forcés à se séparer de moi, aurait été m'exposer à les juger... ce que je ne devais pas...

— Ah! vous êtes un noble cœur! — s'écria Raymond Durier ému et enthousiasmé.

— Elle a été l'âme de notre vie, à Victor et à moi, — dit Pierre en pressant la main de sa sœur. — C'est elle qui m'a soutenu, qui m'a consolé dans cette cruelle épreuve à laquelle j'ai bien dû me résigner... Car j'ai souffert, vous pouvez le croire, monsieur!... Oh! oui, j'ai souffert bien cruellement!...

— Je le comprends, — dit l'avocat, — et j'y compatis sincèrement!...

— Je ne souffrais pas seulement de voir arracher de mes bras celle que j'aimais plus que tout au monde et à qui j'avais donné toute mon âme, lorsque je croyais que cela m'était permis... Je souffrais encore de la situation qui m'était faite par la révélation de sa famille...

— Oui... oui...

— Je sentais ma vie brisée, car je comprenais bien que je ne pouvais rien être pour les parents de Liette, qui sont si au-dessus de moi!... Je savais qu'elle souffrait aussi, car elle m'aimait toujours, et je ne pouvais pas aller à elle... Il m'était interdit de faire quoi que ce soit pour me rapprocher d'elle, pour tenter de la revoir, car maintenant que je savais qu'elle appartenait à une famille noble et riche... Oh!... non, pas elle, mais les siens auraient pu croire que j'étais guidé par l'intérêt... que je spéculais sur ces deux choses sacrées, l'amour d'une femme et la paternité, pour faire valoir des droits!... Ah! oui, je puis dire que j'ai souffert!...

— Le père de celle que vous aimez ne vous connaît pas, — dit l'ami d'Adrien.

— Pourquoi la fatalité a-t-elle voulu qu'elle soit si au-dessus de moi!...

— Il y a des inégalités, hélas! dans la naissance, comme il y en a dans la fortune... Mais toutes les âmes nobles, généreuses, loyales sont égales!...

— Pas pour tout le monde!... — fit le malheureux Pierre avec amertume.

— C'est vrai, malheureusement... Mais il en est ainsi pour moi, je vous l'affirme, M. Duval... Et je suis heureux du résultat de mes démarches... Je m'applaudis, aujourd'hui que je vous connais, d'avoir eu la pensée de me substituer à mon ami le vicomte d'Arcis.

J'ai su, par ce que m'a dit M. Rollinet, que vous étiez un homme intelligent, un travailleur sérieux, plein d'avenir... Je sais maintenant, par ce que je viens de voir et d'entendre, que vous êtes un honnête homme et un homme de cœur.

Et, en disant ces mots, Raymond Durier tendait la main à Pierre qui hésita un instant, tellement il fut surpris, avant de lui donner la sienne.

Ce fut une étreinte émue qui scella entre ces deux hommes une amitié réciproque, instantanément déterminée.

Mariette, qui les regardait, sentait l'émotion emplir ses yeux de larmes.

— Mon bon Pierre... — dit-elle. — Ah! oui, monsieur, vous le jugez bien, vous!...

— Oh! merci, monsieur, de ce que vous faites-là... — dit à son tour Pierre en surmontant son trouble. — C'est bon, allez, de ne pas être méprisé...

— Mon pauvre enfant, espérez, — dit gravement Raymond Durier, — c'est moi qui vous le dis!

LIIE

Le Coup de la Mort

VYONS, — reprit l'ami d'Adrien, après avoir laissé le temps à l'émotion qu'il partageait aussi de se calmer, — dites-moi, en toute confiance, comme si vous parliez à un ami, tout ce qui s'est passé, tout ce que j'ai besoin de savoir.

— Je vous dirai tout, monsieur, comme si vous étiez le père de Liette, — répondit Pierre, — car je n'ai rien à cacher... Je vous le dirai comme je vous ai ouvert mon cœur, lorsque j'ai senti que vous compatisiez à ma douleur.

— La marraine de Liette savait dans quelle situation elle se trouvait?... Elle n'ignorait pas qu'elle devait être mère?...

— Non, monsieur... Liette avait découvert son état à peine quelques jours avant celui où nous avons été appelés tous les deux chez le commissaire de police, et où l'on m'a menacé de m'arrêter, de me mettre en prison en m'accusant de détournement de mineure, si je ne consentais pas à la laisser aller chez sa marraine.

Raymond Durier ne voulut pas dire que Mlle de Chavanges ne lui avait pas parlé de la grossesse de Liette.

La révélation lui en avait été faite la veille.

Il avait été surpris qu'elle ne le lui eût pas dit, et il avait besoin de chercher à s'instruire pour pouvoir juger sa conduite.

— J'ai vu Mlle de Chavanges, — dit-il. — Elle est venue chez moi, car mon ami le vicomte d'Arcis aurait été hors d'état de la recevoir... et elle m'a dit ce qu'elle avait fait...

Elle m'a dit qu'elle partait pour l'Anjou, avec sa filleule, et elles doivent se trouver actuellement au château de la Pommeraie, qui a appartenu autrefois à la vicomtesse d'Arcis, et qu'elle a racheté en souvenir de son ami, dans l'intention de le conserver à sa fille.

— Liette n'est pas en ce moment en Anjou, — dit alors Pierre.

— Comment?...

— Elle est, avec sa marraine, à Meudon.

— A Meudon!... — s'écria Raymond Durier. — Comment cela se fait-il?...

— Mlle de Chavanges a loué une villa à Meudon... C'est là qu'elle a conduit sa filleule pour y mettre au monde son enfant...

— Est-ce vrai?...

— L'enfant... notre enfant... est née il y a quatre jours...

Ah! vous comprenez, monsieur, que je ne pouvais pas vivre tranquille en sachant ce qui allait se passer, — s'écria alors le jeune homme en un élan de franchise, emporté par un besoin de confiance. — J'avais le devoir de veiller sur elle, car je ne pouvais, malgré tout, renoncer à elle... renoncer à cette enfant qui est aussi ma fille...

J'avais peur... J'avais des pressentiments horribles... Je m'imaginai des choses folles!...

— Peur!... Pourquoi?... — demanda avec étonnement l'ami d'Adrien. — Que pensiez-vous donc?...

— Je ne sais... Je n'ose le dire... Que voulez-vous? quand on souffre, on n'est pas maître de sa volonté...

Et puis, je me sentais plus d'audace depuis que je savais que le père de Liette ne possède plus aucune fortune... Je ne craignais plus de me voir accuser d'une honteuse spéculation...

Car on me l'a dit... oui, monsieur, Mlle de Chavanges me l'a dit... Elle a cru que je me réjouissais de savoir que Liette appartenait à une grande famille pour prétendre à la fortune qui lui revenait... Comme si je suis capable d'un calcul si odieux, moi qui ai précisément été attiré vers elle parce que je la croyais pauvre, seule, malheureuse, abandonnée...

— Comment avez-vous su ce qui se passait?

— Je vous dois toute la vérité et je vous la dirai... dussiez-vous me blâmer...

— Je comprends déjà que je n'aurai aucun blâme à vous adresser, — dit l'avocat, — car vous ne pouvez avoir agi qu'en honnête homme...

— Oh! oui, monsieur, croyez-le... Pour celui qui n'a point d'autre fortune, l'honneur est un bien trop précieux pour qu'il s'expose à le perdre, — déclara Pierre avec une superbe énergie.

Mais je ne pouvais quitter mon travail... Je ne sais si M. Rollinet vous l'a dit: j'ai une tâche assez importante à l'usine, en ce moment surtout, car nous construisons beaucoup depuis l'exposition qui nous a amené à chercher des perfectionnements pour lutter contre la concurrence étrangère...

Mon ami Victor, le jeune homme dont je vous parlais tout à l'heure, s'est chargé de faire ce que je ne pouvais... ce que je n'aurais pas réussi, car Mlle de Chavanges me connaît et ma présence aurait paru suspecte... Il est allé à Saint-Gemmes, afin d'être là lorsque notre enfant viendrait au monde et de savoir ce que l'on en ferait.

C'est ainsi qu'il a su que Mlle de Chavanges est partie avec Liette et une sage-femme d'Angers, qu'elles sont venues toutes les trois à Meudon, et il y a quatre jours, il m'a annoncé la naissance de ma fille...

— Alors?...

Pierre s'arrêta tout à coup.

Il se sentait gêné pour avouer ce qu'il avait fait.

Il hésita et, finalement, il n'osa point le dire.

Il poursuivit:

— Avant hier, la sage-femme a amené une nourrice et elles sont parties toutes les deux avec l'enfant...

— Où l'a-t-on conduite?

— Notre fille est en ce moment au Tréport, dans une famille de braves gens.

— Vous le savez?

— Mon ami y est allé et il les a vus... Il a eu le bonheur de voir et d'embrasser ma fille que moi je ne connais pas encore!...

— Je vous répète ce que je vous ai dit tout à l'heure, — prononça alors avec fermeté Raymond Durier. — Ayez confiance, monsieur Duval!... l'avenir vous dédommagera de ce que vous souffrez...

— Oh! j'oublierai tout...

— Je n'ai parlé encore à M. d'Arcis que de sa fille, car je ne savais pas tout ce que j'ai appris ces jours-ci... Mais maintenant que je vous connais, je lui parlerai de vous!... ayez confiance...

L'ami d'Adrien se leva et de nouveau il tendit la main à Pierre qui la prit avec reconnaissance.

— Au revoir, — lui dit-il. — A bientôt, sans doute!... Vous avez dès aujourd'hui un ami en moi!...

— Merci, monsieur!... — balbutia Pierre très troublé et confus. — Merci!...

Et s'inclinant respectueusement devant Mariette, l'avocat lui dit:

— Quant à vous, mademoiselle, je ne saurais trop me féliciter de vous connaître... Vous êtes réellement l'ange de cette maison...

— Oh!... monsieur...

— Continuez encore à accomplir cette mission dévouée que vous vous êtes assignée; vous en serez récompensée, car le bien qu'on fait porte bonheur!...

Au revoir!...

Et il partit, laissant Pierre et Mariette ravis et interdits.

Dès que la porte fut refermée, le frère et la sœur se regardèrent un instant, puis ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et se tinrent longtemps embrassés.

— C'est le premier bonheur que je goûte depuis bien longtemps... — dit enfin Pierre.

Mariette lui répondit:

— Tu vois, mon bon Pierre, qu'il ne faut jamais se désespérer... Il y a encore de braves cœurs!...

* * *

Valérie Dubourg attendait impatiemment le retour de la sage-femme. Malgré toute la confiance qu'elle avait dans la réussite de ses infirmes projets, malgré toutes les précautions qu'elle avait prises, elle n'était pas sans inquiétude.

— Rien à craindre au sujet de l'enfant, — pensait-elle, — de ce côté je suis bien tranquille.

Il est à jamais perdu pour Liette.

Jamais elle ne saura où il est. Ça n'est pas Mme Ménager qui ira lui dire; d'autre part, elle pourra questionner Jules, l'assassin du Chalet du Bois ne trahira pas son secret.

Certes, Liette ne sera pas sans s'enquérir de sa fille.

Elle voudra, ce soir, savoir où je l'ai placée en nourrice.

De cela je ne m'inquiète point, je saurai étouffer son amour maternel et lui faire comprendre que cette enfant est perdue pour elle.

Je veillerai.

En effet, du côté de Liette, la misérable n'avait rien à craindre.

Avant tout, il lui tardait de quitter Meudon et la villa Fleury, car, malgré l'ingéniosité des précautions prises, elle avait tout de même peur que ce qui s'était passé chez elle transpirât.

L'illégalité de ses procédés ne lui échappait pas.

Elle avait conscience de sa situation.

La déclaration à la mairie de l'enfant de Liette, qu'elle n'avait point fait faire par la sage-femme, constituait un acte répréhensible dont elle savait la portée: Aussi avait-elle hâte de fuir Meudon.

— Oui, — pensa-t-elle, — il faut partir au plus tôt.

Et tout de suite elle combina son départ.

— Liette pourra-t-elle supporter un voyage, — se demanda la fausse Lia de Chavanges. — Elle est à peine rétablie.

En effet, Liette commençait seulement à reprendre des forces.

— Bah! elle est d'un tempérament solide, elle est encore bien faible, c'est vrai, mais elle supportera tout de même ce voyage. Il le faut!

A ce moment un éclair de haine passa dans les yeux de la marraine de Liette.

— Et puis, ma foi, — continuait-elle, — si elle ne le supporte pas, tant pis!... Ce serait peut-être ce qui pourrait arriver de plus heureux!... Tout serait fini!...

Elle s'arrêta un instant devant cette pensée horrible.

— Tout serait fini, — fit-elle pour la seconde fois et d'une voix presque inintelligible.

Tandis que Valérie Dubourg prononçait ces trois mots, une pensée diabolique avait traversé son esprit.

Elle se dirigea vers la chambre de Liette.

La jeune mère, la tête enfouie dans les oreillers, pleurait silencieusement.

Sa pensée était toute pour ces deux êtres qu'elle adorait, qui étaient toute sa vie : Pierre et sa fille.

Pierre ! où était-il ?... que faisait-il ?

Comme elle aurait voulu le sentir bien près d'elle en cette minute douloureuse de sa vie présente.

Comme elle aurait voulu pouvoir serrer étroitement dans les siennes les mains de celui dont elle se sentait profondément aimée.

Son isolement lui pesait étrangement.

Elle souffrait de cette solitude que lui imposait sa marraine.

Sa douleur, muette, se traduisait par des larmes.

La pauvre enfant sanglotait et pleurait ce passé, n'osant interroger l'avenir qu'elle entrevoyait douloureux.

Ce fut dans cette disposition d'esprit que Valérie Dubourg trouva sa filleule lorsqu'elle pénétra dans la chambre de cette dernière.

Malgré tous les efforts de Liette pour cacher son trouble à sa marraine, la fausse Lia de Chavanges n'eut pas de peine à constater l'état d'esprit de sa filleule.

— Qu'avez-vous, ma chère enfant ? — fit l'habile aventurière d'une voix toute maternelle, — vous pleurez ?

— Mais non, — répondit Liette, des larmes pleins les yeux, — je ne pleure pas.

— A quoi bon vouloir me cacher vos larmes, — continua Valérie Dubourg en prenant la main de sa filleule, — vous avez du chagrin, vous souffrez. Je suis-je pas ici pour vous aider à supporter toutes vos peines, pour partager votre douleur ?... Pauvre chère enfant ! Si vous saviez comme je vous aime, combien il m'est pénible d'être impuissante à soulager votre cœur... Votre douleur, je la partage, profondément, je m'y associe de toute mon âme. Mais, hélas ! je suis obligée, bien malgré moi, de remplir un devoir qu'il m'est pénible de me rappeler... Chère enfant !

Tout cela avait été dit d'une voix douce, presque câline, dont seule l'habile comédienne possédait le secret.

Elle venait de si bien jouer son rôle maternel, que des larmes s'échappaient de ses yeux tandis qu'elle parlait à Liette.

Cette dernière fut surprise du changement qui s'était produit dans l'attitude de sa marraine.

Certes, depuis quelque temps, la fausse Lia de Chavanges ne s'était pas montrée tendre et bienveillante à ce point.

Le souvenir de sa dureté et de sa partialité était encore présent à la mémoire de la pauvre Liette qui, devant la maternelle attitude de sa marraine, reprit soudain quelque espoir.

Elle voulut profiter de cette heureuse transformation pour risquer quelques questions au sujet de sa fille, du cher petit ange dont elle n'entendait plus les petits cris plaintifs, dont elle ne voyait plus le mince petit visage et dont on l'avait si brutalement séparée.

Elle ne savait comment formuler sa question tant elle craignait qu'aux premiers mots sa marraine l'arrêtât court, et se refusât à lui donner des nouvelles du chérubin, que son grand nom et l'honneur de sa famille lui interdisaient d'avouer, presque d'aimer.

Mais les sentiments maternels l'emportèrent sur les considérations mondaines.

Son amour de mère triompha de ses appréhensions.

La petite Liette, l'ouvrière, avait vaincue la descendante des d'Arcis.

Elle tourna, vers sa marraine, son beau regard tout plein de larmes et qui semblait formuler une ardente prière puis, d'une voix faible, elle questionna :

— Ma fille ?

Valérie Dubourg qui, pourtant, s'attendait à cette question, ne put dissimuler le sentiment de gêne qu'elle éprouva et qui se traduisit par un léger recul de la tête, qui n'échappa point à Liette.

Elle eut subitement peur d'entendre à nouveau sa marraine lui redire ces paroles dures, presque blessantes qu'elle lui avait adressées à Saint-Gemmes.

Mais Valérie Dubourg, aujourd'hui qu'elle semblait atteindre son but, ne jugeait plus nécessaire de rester la marâtre qu'elle avait été.

Ce fut affectueusement qu'elle répondit à Liette :

— Soyez sans crainte, ma chère enfant, votre fille va bien, elle est entre de bonnes mains. La nourrice, à laquelle je l'ai confiée est une excellente femme en qui nous pouvons avoir toute confiance.

— Alors ma fille est partie.

— Ne le fallait-il pas ?

— Hélas !...

— Soyez raisonnable, forte. Le malheur qui vous est arrivé est en partie réparé. Désormais, il faut oublier le passé et tout ce qui s'y rattache.

— Mon enfant, — murmura Liette dont la douleur était à son comble.

— Ma fille... ne pourrais-je donc jamais baiser son front, ne verrais-je donc pas son mignon petit visage ?... Une autre que moi aura ses premières caresses, verra naître sur ses lèvres son premier sourire... C'est une étrangère qu'elle appellera maman... Ma fille... mon enfant... Non, ça n'est pas possible, vous ne me condamnerez pas à ne jamais la voir... Promettez-moi que je pourrai presser sur mon cœur le petit être auquel j'ai donné ma vie, mon sang... Où est-elle... de grâce, dites-moi où elle est...

La fausse Lia de Chavanges avait prévu cette dernière question, aussi n'eut-elle pas de peine à y répondre.

Sans se départir un seul instant de sa fausse tendresse, et d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre câline et affectueuse, elle répondit à Liette :

— Ne vous désolerez pas ainsi, ma chère enfant... Soyez persuadée que je comprends quelle douleur peut être la vôtre... que je la partage et que mon but est de vous la rendre moins cruelle... Aussi, ayez confiance en moi... ne désespérez pas... L'avenir vous réserve des joies que vous ne pouvez entrevoir... et je serai là pour aider votre cœur à cicatriser l'horrible plaie qui le fait saigner... Qui sait, peut-être un jour viendra où vous pourrez vous souvenir du passé... Mais, pour l'instant, il faut être forte... Il faut vous résigner à cette séparation, de laquelle l'honneur de votre nom dépend. Cette faute, que vous avez commise, il faut parvenir à la faire oublier... Ce passé, dont vous n'êtes pas responsable, il faut le renier.

— Renier ma fille, jamais !

— Non, pas votre fille... mais l'enfant, la preuve flagrante de ce passé déshonorant. Il faut que le monde ignore, voilà ce qu'il faut... Maintenant qu'il vous empêche, dans l'intimité de votre cœur, de songer à votre fille ? Personne... Et moi, toute la première, ne serai-je pas là pour vous parler d'elle ? N'en aurons-nous pas des nouvelles ?... Allons, ne pleurez plus, soyez forte ;

la sage-femme va revenir d'un moment à l'autre, et nous aurons des détails que j'ai hâte de connaître.

— Elle est allée loin, cette dame ?

— Non, à quelques lieues d'ici.

— Je ne saurai pas...

— Où se trouve votre fille ?... Si, peut-être, mais plus tard.

— Pourquoi pas maintenant.

— D'abord cela ne vous servirait à rien... pour l'instant vous ne pouvez sortir... plus tard peut-être.

— Oui, plus tard, vous me le direz.

— Aujourd'hui, il faut vous reposer. Les émotions sont contraires à votre prompt rétablissement.

— Oh ! je vais beaucoup mieux. Je me sens très forte.

— Ne présumez pas trop de vos forces et suivez mes conseils ; reposez-vous.

A ce moment, la cloche de la grille fut mise en branle.

Valérie Dubourg courut à la fenêtre et aperçut la sage-femme qui venait de franchir le seuil de la villa.

— Voici Mme Ménager, — fit-elle avec une joie qu'elle ne cherchait point à cacher, mais qui n'avait point le caractère que lui supposait Liette. — Je vais à sa rencontre.

— Valérie Dubourg rencontra la sage-femme dans le vestibule de la villa, au moment où elle s'apprêtait à monter vers l'appartement de la fausse Lia de Chavanges.

— Enfin, c'est vous, — s'exclama la marraine de Liette. — Je vous attendais avec impatience.

— Je n'ai pourtant pas perdu de temps, — fit la sage-femme d'Angers.

— Comment s'est effectué ce voyage ? Quelles nouvelles m'apportez-vous ?... L'enfant ?

— Tout au gré de vos désirs, — fit Mme Ménager en pénétrant avec Valérie Dubourg dans la chambre qu'occupait Liette.

— Ma fille ? — demanda la pauvre mère.

— Elle va à merveille, — répondit la sage-femme, — et vous pouvez être tranquille, sa nourrice est une brave femme qui l'adore déjà et qui en aura grand soin. Nous ne pouvions mieux tomber. Le grand air de la mer fera le plus grand bien à cette petite qui va pousser, là-bas, comme un champignon.

— C'est au bord de la mer qu'elle se trouve ?

— Oui... Ne le saviez-vous pas ?

— Non, — fit Valérie Dubourg.

— Mais il n'y a plus aucun inconvénient à le dire à notre chère malade.

— Et dans quel village ?

— Dans quelle ville plutôt. Notre nourrice habite le Tréport, son père est pêcheur. Elle loge avec sa famille dans une petite maison, dans laquelle votre chère fille va vivre comme une reine.

— Pauvre chérie, — murmura Liette, — qu'on en ait bien soin.

— Pour cela, vous n'avez rien à craindre, — répliqua la sage-femme d'Angers, — je suis certaine qu'elle sera soignée de la meilleure façon.

Valérie Dubourg et Mme Ménager, après avoir adressé à Liette quelques paroles affectueuses, se retirèrent.

La pauvre Liette, exténuée par les émotions qu'elle venait de ressentir, s'assoupissait.

Les deux complices n'eurent garde d'interrompre ce sommeil et en profitèrent pour aller causer affaires dans le petit boudoir de l'usurpatrice.

* * *

Lorsque Valérie Dubourg eut fermé soigneusement la porte de la petite pièce et, après avoir désigné un siège à la sage-femme, elle fit tout de suite part à cette dernière de

NE LAISSEZ PAS DEVINER LA PARESSE INTÉRIEURE



La propreté extérieure ne vous sert à rien si la paresse intérieure de votre organisme se laisse deviner. La popularité ne dépend pas uniquement de la beauté. Si votre organisme est paresseux, il est probable que vous aurez le teint terne et que vous paraîtrez déprimée.

Pourquoi ne resplendiriez-vous pas de propreté intérieure ? Commencez aujourd'hui à prendre un quart de cuillerée à thé de Kruschen dans un demi-verre d'eau chaude tous les matins. Kruschen aide, d'une façon naturelle et régulière, à débarrasser l'organisme des déchets alimentaires et à prévenir ainsi la formation de toxines nuisibles à la santé. Prenez cette petite dose tous les matins pendant six semaines. Ne l'oubliez pas, pas plus que vous n'oublieriez de vous laver la figure. Puis voyez la différence que cela fait quand vous êtes aussi propre intérieurement qu'extérieurement ! Kruschen est un produit britannique en vente dans toutes les pharmacies, 25c et 75c.

Avis Important

aux

Dames et aux Demoiselles

Ne manquez plus vos parties de plaisirs ou amusements favoris, tels que randonnées en auto, tennis, plage, golf, canotage, etc., à cause des maux que vous apportent les DOULEURS PERIODIQUES.

Ayez toujours des ANTALGINES à la maison, et si vous sortez, n'oubliez pas d'en glisser quelques-unes dans votre bourse. En prenant cette précaution, vous pourrez toujours calmer le malaise inattendu qui sans ANTALGINE, vous aurait retenues chez vous. ANTALGINE est le remède favori d'un très grand nombre de femmes et jeunes filles. ANTALGINE soulage les douleurs rapidement et n'affecte pas le cœur ni les nerfs. Très facile à prendre. — En vente partout en boîte de 25c et 75c (59)

Ne souffrez plus

grâce au

TRAITEMENT MEDICAL F. GUY

C'est le remède connu contre les périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez cinq (5) cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

6901, Ave. de Chateaubriand

Boîte Postale 2353 (Place d'Armes)

Montréal, P. Q.

Souffrez-vous d'Indigestion?

Sentez-vous que vous ne pouvez rien manger sans éprouver des flatulences, des crampes d'estomac, des maux de cœur, des goûts surs ou des brûlements d'estomac? Pourquoi endurer ces douleurs après chaque repas? Mangez à votre aise avec les

Tablettes digestives SANO

(SE VENDENT AUSSI EN POUDRE)

qui vous aideront à combattre l'acidité et adouciront votre estomac. Soulagement prompt et efficace. Prouvez-le avec votre prochain repas.

EMPLOYEZ LES

Tablettes digestives SANO

et évitez une autre indigestion. Procurez-vous-les immédiatement, soit sous forme de tablettes en boîte économique de 120 pour 75 sous ou en poudre (boîte de 3 onces) pour 75 sous. Aussi une boîte de 35 tablettes au bas prix de 25 sous. Envoyez mandat-poste en écrivant à l'adresse suivante :

LES PRODUITS SANO ENRG.

3686, rue Saint-André

Casier Postal 2134 (Place d'Armes)
Montréal, P. Q.



Lisez

LE FILM

Vous serez au courant de toutes les nouvelles du cinéma américain reçues directement de Hollywood.

Le roman d'août :

L'Auréole de Malheur

Par JEAN DE STREPY

Coupon d'abonnement
LE FILM

Oi-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM, \$1 pour 1 an ou \$1.50 pour 2 ans.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

son intention bien arrêtée de quitter Meudon le plus tôt possible.

— J'y suis formellement décidée, — dit-elle. — Malgré le mystère dont j'ai su m'entourer, je dois, au plus tôt, fuir avec ma filleule ce pays où on ne tarderait pas à savoir ce qui s'est passé.

— Certes, — acquiesça la sage-femme, — deux précautions valent mieux qu'une. Et quand comptez-vous partir?

— Le plus tôt possible.

— Naturellement.

— C'est justement à ce propos que j'ai besoin de vous parler... Il me tardait de vous voir.

— En quoi puis-je vous être utile?... Vous savez que je vous suis toute acquise.

— Je le sais; je vous en remercie.

— Parlez, je vous écoute.

— Liette peut-elle supporter un voyage?

— Cela dépend... Quand?

— Mais, je vous l'ai dit, tout de suite.

— Notre malade est encore bien faible. A quelle date au juste comptez-vous quitter cette maison?

— J'aurais voulu partir demain.

— Demain?

— Oh! cela est impossible?

— Rien n'est impossible.

— Alors vous croyez que Liette pourra supporter les fatigues d'un voyage?...

— Oui, elle le peut à la rigueur... et en voyageant dans des conditions excellentes, je réponds de tout.

— Merci.

— C'est à Saint-Gemmes que vous comptez retourner?

— Non, je ne le puis, étant donné l'état de Liette, cela pourrait faire jaser, et c'est ce qu'il faut éviter à tous prix. Non; nous irons dans le Midi, cela sera préférable à tous les points de vue. Liette, là-bas, se rétablira mieux et plus vite.

— Je ne puis que vous approuver. Votre idée est excellente, et en réfléchissant bien, je crois que votre filleule est en état d'entreprendre ce voyage. Il vous faudra, toutefois, prendre de grandes précautions, étant donné l'état de votre malade.

— Comptez sur moi, — fit Valérie Dubourg en accompagnant ses paroles d'un mauvais sourire, — vous n'avez qu'à me donner vos instructions et je me ferais un devoir de les suivre scrupuleusement.

— Ce que je vous recommanderai surtout, — fit la sage-femme avec une gravité de voix particulière, — c'est de veiller à ce que votre filleule ne prenne point froid. Dans sa situation, cela pourrait être très dangereux pour ne point dire mortel. Vous n'ignorez pas que pour une accouchée il y a toujours à craindre, lorsqu'elle ne nourrit pas, les suites de la fièvre de lait qui, pour elle, n'est pas calmée complètement. La moindre imprudence pourrait faire naître des complications redoutables, telle que la fièvre puerpérale, à laquelle peu de malades résistent. Je vous dis tout cela afin que vous sachiez à quoi vous en tenir.

— Je vous remercie doublement, — s'exclama la marâtre avec un mauvais regard, — car je ne réfléchissais pas à tout cela. Mais je saurai parer à tout et Liette ne peut avoir de meilleure garde que moi.

En disant cela, le regard de Valérie Dubourg lançait des éclairs sinistres.

De sombres pensées assiégeaient son esprit.

Les révélations médicales que venait de lui faire la sage-femme d'Angers semblaient la préoccuper étrangement.

Elle pouvait à grand-peine cacher son émotion et, nerveuse, surexcitée, elle se leva.

— Alors, — fit-elle brusquement, — je puis partir.

— Rien ne s'y oppose.

— Nous partirons donc, ma filleule et moi, demain matin, de très bonne heure, afin de voyager de jour, ce qui sera moins fatigant pour notre chère malade.

Je vais régler les détails du départ avec mon valet de chambre; quant à vous, chère madame, vous aurez l'obligeance de congédier la domestique, puisque vous êtes censée être ici chez vous.

— Tout cela sera fait selon votre désir, — répondit Mme Ménager, qui n'avait garde de contrarier la fausse Lia de Chavanges.

Tandis que la sage-femme répondait cela, Valérie Dubourg s'était dirigée vers un petit secrétaire Louis XV qui lui servait pour écrire sa correspondance.

Elle ouvrit un petit tiroir et tira d'un portefeuille en maroquin rouge deux billets de mille francs qu'elle tendit à la sage-femme en lui disant :

— Voici pour vos honoraires et les bons soins que vous avez prodigués à ma filleule.

— Deux mille francs! — s'exclama Mme Ménager en prenant les billets de banque que Valérie Dubourg venait de lui donner. — Vous me comblez, madame, et je ne sais si je dois...

— Ne me remerciez pas et surtout acceptez cette faible somme; je suis encore votre débitrice. Les services pareils à ceux que vous m'avez rendus ne se paient pas seulement en argent, ils se paient aussi en reconnaissance.

Et tandis qu'elle disait cela, Valérie Dubourg tendait la main à la sage-femme qui n'en pouvait mais.

— Maintenant, — fit la fausse Lia de Chavanges et pour couper court aux démonstrations de gratitude que n'aurait pas manqué de lui prodiguer la sage-femme d'Angers, — parlons affaires.

— Je suis tout oreilles.

— Vous aurez l'obligeance de ne partir de Meudon que le lendemain de mon départ, et surtout, ce que je vous recommande, c'est de ne rien dire de ce que nous avons arrêté de concert à Thérèse, ma cuisinière, cela j'y tiens essentiellement.

— N'ayez nulle crainte, vos desirs sont pour moi des ordres que je considère comme un devoir d'exécuter fidèlement.

Dans l'après-midi de ce même jour, Valérie Dubourg donna toutes ses instructions à Jules, lui annonçant son départ pour le lendemain matin.

— Vous irez donc, — prescrivit Valérie Dubourg, — chez Tripié, le loueur de voitures; vous prendrez une voiture avec galerie, s'il est possible, pour placer nos bagages, et vous lui direz de se tenir prêt pour demain matin à six heures et demie.

— Où faudra-t-il qu'il conduise madame? — demanda le valet de chambre.

— A la gare de Lyon, à Paris, où nous prendrons l'express de huit heures cinquante.

— La filleule de madame part donc aussi?

— Oui.

— Suivrai-je madame à Paris?

— Non, vous resterez à la villa jusqu'après le départ de la sage-femme. Lorsqu'elle aura quitté Meudon, vous rentrerez à Paris et resterez au boulevard Haussmann; c'est là que je vous enverrai mes nouvelles instructions, dès que je me serai fixée dans une ville du littoral où, je l'espère ardemment, ma pauvre filleule retrouvera la santé.

Lorsque Jules eut franchi le seuil du petit salon dans lequel se trouvait Valérie Dubourg, il ne put cacher la joie qu'il venait d'éprouver en apprenant la subite résolution de la soi-disant marraine de Liette.

Malgré l'impunité dont il était sûr, et la généreuse hospitalité que lui donnait Valérie Dubourg, il se trouvait heureux de quitter Meudon, qui lui rappelait trop son passé criminel.

Des remords, il n'en avait pas; mais, tout de même, il ne pouvait passer devant ce Chalet du Bois, voisin de la villa où logeait la marraine de Liette, sans éprouver un frisson qui chatouillait désagréablement son épiderme de criminel endurci.

Prestement, avec une diligence qu'expliquait seul son bonheur de quitter la villa de Fleury, il s'acquitta des diverses commissions dont l'avait chargé sa patronne.

Après avoir commandé la voiture, fait ses recommandations, il rentra à la villa, fit les malles et prépara tout pour le départ de la fausse Lia de Chavanges.

Valérie, de son côté, non moins pressée que l'assassin du Chalet du Bois de quitter Meudon, s'empressa de se rendre auprès de sa soi-disant filleule, pour lui faire part de sa résolution de faire un petit voyage dans le Midi de la France.

Lorsque sa marraine entra dans sa chambre, Liette venait de s'éveiller.

Elle feuilletait un livre, n'ayant même pas le courage de lire assidûment l'ouvrage qu'elle tenait entre ses mains, d'une blancheur de cire.

Valérie Dubourg avait un visage radieux.

Ce fut en souriant qu'elle fit part de ses projets.

— Je viens vous annoncer une bonne nouvelle, ma chère enfant, — annonça-t-elle en s'asseyant au chevet de la jeune mère. — Nous partons, nous quittons Meudon.

— Nous retournons à Saint-Gemmes? — questionna Liette.

— Non, nous allons dans le Midi, — répondit Valérie Dubourg, — afin de hâter votre complet rétablissement.

— Je vais déjà beaucoup mieux, — fit Liette d'une voix faible.

— Raison de plus pour partir aussitôt que possible.

— A quelle époque comptez-vous quitter Meudon?

— Demain.

— Demain! — s'écria Liette, — si tôt.

— Il le faut, votre santé en dépend... et puis, il ne serait pas prudent de séjourner plus longtemps dans ce pays, où l'on ne tarderait pas à apprendre ce qu'il nous a tant coûté de cacher. Pour vous, ce déplacement s'impose.

— Ne craignez-vous pas que je sois encore bien faible?

— Non, j'ai questionné la sage-femme à ce sujet; il n'y a rien à craindre. Certes, il nous faudra prendre des précautions, beaucoup de précautions; mais je serai là, ma chère enfant, je veillerai à ce que tout vous soit favorable, et j'ai trop d'affection pour vous pour négliger le moindre détail et laisser à qui-conque ce soin de vous rendre agréable ce déplacement dont dépend votre santé qui m'est si chère.

— Je vous remercie de tout mon cœur pour ces bonnes paroles et je m'en remets entièrement à vous pour les soins à apporter à mon transport.

La pauvre Liette ne songeait pas à contrecarrer les décisions de sa marraine.

Elle lui obéissait aveuglément et ne demandait, en échange de cette obéissance passive, que quelques

paroles affectueuses dans le genre de celles qu'avait prononcées la fausse Lia de Chavanges, quelques instants auparavant.

Le lendemain matin, Valérie qui, toute à ses préoccupations, avait à peine dormi, se leva de très bonne heure.

Elle fût prête avant tout son monde.

Elle voulut elle-même présider à tous les préparatifs du départ.

Dès que les malles furent descendues, elle monta dans la chambre de Liette qui, depuis longtemps déjà, elle aussi, se trouvait éveillée.

Aidée par la sage-femme et Thérèse, la femme de chambre, Valérie Dubourg leva Liette qui était encore très faible et dont l'état réclamait les plus grandes précautions.

Tandis que Mme Ménager et la bonne habillaient la filleule de la fausse Lia de Chavanges, cette dernière la soutenait, la réconfortait par de douces paroles.

Plusieurs fois, au cours de sa toilette, Liette manqua de s'évanouir. Chaque fois son énergie et sa volonté triomphèrent.

Enfin, l'on fut prêt.

La voiture qu'avait commandée le valet de chambre venait d'arriver.

Liette, soutenue par les trois femmes, y fut transportée.

A cette heure du jour, aux portes du bois, tout était désert.

— Allons, — pensa Valérie, — tout va selon mes désirs, personne ne s'apercevra de notre départ. Je préfère cela.

Au moment de monter dans le coupé de louage, et après avoir une dernière fois fait à Jules ses recommandations, elle jeta tout autour d'elle un regard circulaire, comme pour s'assurer encore que nul n'assistait à son départ, ou pour mieux dire à sa fuite.

Seuls deux individus, vêtus misérablement de cottes et de blouses, attirèrent son attention, sans toutefois l'inquiéter.

— Ceux-là, — pensa-t-elle, — ne sont pas à craindre; ce sont sans nul doute quelques rôdeurs qui ont passé la nuit dans le bois.

Les deux hommes, qui avaient vu transporter Liette, regardaient de tous leurs yeux ces préparatifs de départ.

Lorsque la voiture démarra, ils la suivirent du regard, intrigués par ce départ matinal.

Le cheval allait au tout petit trot, suivant les prescriptions de Valérie Dubourg.

Le cocher évitait, autant que possible, les ornières, les cahots.

Liette, bien enveloppée, se tenait dans un coin de la voiture, dont le mouvement la berçait.

Valérie veillait avec un soin jaloux à ce que sa filleule fût le plus confortablement installée.

Elle l'entourait de sollicitude et de précautions hypocrites.

Elle exagérait tout, poussant à l'excès son rôle maternel qu'elle jouait avec une science parfaite.

L'arrivée à la gare de Lyon s'opéra sans encombre.

L'air matinal et frais avait fait du bien à Liette.

Elle se sentait un peu mieux.

Valérie Dubourg, continuant de jouer en artiste consommée sa comédie maternelle, aida sa prétendue filleule à descendre de voiture.

Tout en la soutenant sous les bras, elle la fit entrer dans la salle d'attente des premières, en attendant le train.

Puis elle se dirigea vers le guichet, prit ses billets, chargeant un homme d'équipe de veiller à l'enregistrement des bagages.

Elle se fit retenir un coupé.

L'heure du départ du train sonna enfin.

Après avoir confortablement installé Liette dans le coupé qu'elle avait choisi, Valérie monta à son tour dans le compartiment.

Quelques secondes après, le train s'ébranlait.

Valérie exigea de Liette qu'elle se tint étendue, ainsi que l'avait recommandé la sage-femme d'Angers.

— N'oubliez pas, ma chère enfant, — fit d'une voix douceuse la fausse Lia de Chavanges, — que nous ne devons, dans l'intérêt même de votre santé, négliger aucune précaution; il nous faut suivre scrupuleusement les prescriptions de Mme Ménager. Du reste, je suis là, et je veillerai à ce que ce voyage ne soit pas pour vous la cause de nouvelles souffrances.

— Je ferai tout ce qu'il vous plaira, — répondit Liette qui avait maintenant repris confiance dans sa marraine.

— Vous allez voir comme le soleil du Midi va vous remettre. Mme Ménager, en me conseillant ce voyage, a eu une heureuse idée. Et puis, cet éloignement cachera encore mieux votre position. A notre retour, rien ne viendra faire supposer le malheur qui vous est arrivé. Nous éviterons ainsi, sans grande peine, le scandale que j'ai toujours redouté, la publicité du déshonneur qu'il fallait à tout prix empêcher.

Tandis que l'usurpatrice parlait ainsi, Liette, de son côté, songeait aux absents.

Sans oser en faire part à sa marraine dont elle craignait la colère, elle souffrait atrocement d'être ainsi séparée de son enfant, de sa fille qu'elle adorait, pauvre petit être qu'elle avait eu à peine le temps d'embrasser, d'entrevoir.

Elle songeait aussi à Pierre, à l'aimé.

Elle avait conscience de ce que devait souffrir le malheureux, dont on la séparait et auquel elle avait voué sa vie toute entière.

Mais, certaine de l'accueil qu'aurait fait sa marraine à l'aveu de ses deux douleurs, elle ne pouvait se décider à parler à Valérie Dubourg de quoi que ce soit de ce passé qui était aux yeux de la fausse Lia de Chavanges une tache ineffaçable, un crime irréparable.

Liette souffrait donc en silence.

Le train arrivait en gare de La-roche.

Il stoppa.

Il était onze heures huit, le train ne repartait qu'à onze heures trente-cinq; Valérie Dubourg profita de cet arrêt pour faire servir un consommé à Liette tandis qu'elle déjeunait copieusement.

Après s'être restaurée, la fausse Lia de Chavanges remonta dans le coupé où l'attendait sa prétendue filleule; quelques minutes après, le train partait pour Lyon où il arrivait à cinq heures dix-neuf.

Après avoir subi un arrêt de douze minutes dans la seconde capitale de la France, le train à nouveau fila sur Marseille où il devait arriver à dix heures vingt-cinq.

— Valérie Dubourg consulta son indicateur.

— Bien, — fit-elle, — nous coucherons à Marseille, à l'hôtel Terminus et nous repartirons demain par le train de neuf heures cinquante qui nous conduira à Saint-Raphaël pour dix heures vingt-cinq.

A peine avait-on franchi depuis quelques minutes les quais de la gare de Lyon, que Liette, couchée sur la banquette du fond du coupé, s'était profondément endormie.

Valérie Dubourg s'installa dans le coin opposé du compartiment à celui qu'occupait Liette.

Elle essaya de dormir, mais elle ne put pas.

Alors elle se mit à regarder le magnifique paysage qui se déroulait devant ses yeux.

De temps en temps, elle contemplait sa prétendue filleule qui, maintenant, dormait d'un sommeil profond et réparateur.

Durant ces contemplations, son regard se chargeait de haine.

De sombres et lugubres pensées assiégaient son esprit tourmenté.

En voyant Liette si profondément endormie, les traits défaits, le visage empreint d'une pâleur de cire, Valérie Dubourg ne pouvait s'empêcher de murmurer à voix très basse : — N'aurait-il pas mieux valu qu'elle mourût en accouchant !...

Tout aurait été fini, j'aurais été maîtresse de la situation.

Tout en se disant cela, elle ne quittait pas des yeux la malheureuse jeune fille, dont elle avait escompté la mort.

— Bah ! — fit-elle, — tout n'est pas encore perdu.

Liette est encore bien faible. Ce voyage, entrepris trop tôt, peut m'aider dans mes projets.

Qui sait ? peut-être ne suis-je pas si éloignée du but que je me suis désigné.

Puis, après quelques minutes de contemplation, elle reprit :

— Décidément, oui, c'est la meilleure idée !...

Tandis qu'elle prononçait cette phrase, une pensée infernale traversait son esprit.

Elle se souvenait de ce qu'avait dit la sage-femme d'Angers.

Il fallait beaucoup de précautions, et surtout éviter qu'elle prit froid, ce qui pourrait devenir mortel.

Un sourire atroce plissa sa lèvre.

Un regard étrange jaillit de sa prunelle.

Elle murmura :

— Là-bas, dans le Midi, les matinées et les soirées sont fraîches en cette saison... On peut oublier de se munir d'un châle...

Tout espoir n'est peut-être pas perdu.

Cette idée infernale assiégaient son esprit.

La misérable était abimée dans ses réflexions criminelles.

Soudain, un éclair étrange passa dans son regard.

Son visage se contracta.

Un rictus affreux sortait de sa bouche haineuse.

Ses yeux demeurèrent rivés sur la glace du coupé qui se trouvait juste au-dessus de la tête de Liette.

Lentement, elle quitta sa place, se traînant sur la banquette, n'osant faire aucun bruit, de peur d'interrompre le sommeil de la malheureuse jeune fille.

Bientôt elle fut tout près de Liette.

Une minute, elle se pencha sur sa filleule, épiant sa respiration, s'assurant qu'elle dormait bien profondément.

Lorsqu'elle eut terminé son enquête criminelle, avec des précautions infinies, d'une main tremblante, la pupille dilatée, elle abaissa la glace de la portière voisine de Liette et se rassit sur la banquette, en proie à une émotion qu'il lui était impossible de dissimuler.

A ce moment, la nuit commençait à envelopper les choses.

Une brise glaciale pénétrait dans le wagon.

Au bout de quelques minutes, Liette s'éveilla, transie par le froid, secouée par un frisson mortel.

— Comme il fait froid, — murmura-t-elle, — en ouvrant les yeux.

Est-Ce Que L'Indigestion Vous Frappe Plus Bas Que La Ceinture ?

Donnez aux "28" négligés le genre d'aide qui vous donne l'air d'aller

Plus de la moitié de votre digestion se fait en dessous de la ceinture — dans les 28 pieds de vos intestins. Aussi quand vous êtes atteints d'indigestion, employez un remède qui aide la digestion dans l'estomac ET en dessous de la ceinture.

Ce dont vous pouvez avoir besoin ce sont les Petites Pilules Carter pour le Foie pour donner l'aide nécessaire aux "28 pieds oubliés" d'intestins.

Prenez une Petite Pilule Carter pour le Foie avant et après chaque repas. Prenez-les suivant les instructions. Elles peuvent aider à créer un apport plus grand des trois principaux sucs digestifs dans votre estomac ET vos intestins — elles vous aident à digérer ce que vous mangez d'une façon naturelle.

Alors la plupart des gens obtiennent le soulagement qui vous fait vous mieux sentir de la tête aux pieds. Assurez-vous d'obtenir les authentiques Petites Pilules Carter pour le Foie chez votre pharmacien — 25c.

AVIS IMPORTANT

A nos Lecteurs et Dépositaires

POUR des raisons très importantes, nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Besette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont les suivants :

Le Samedi La Revue Populaire Le Film

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

Coupon
d'abonnement



LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada.



LA BEAUTÉ PHYSIQUE C'EST LA JOIE DE VIVRE

Etes-vous déprimée ? Nerveuse ? Sans énergie ? Délaisée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments ? Souffrez-vous de maigreur ? De vertiges ? De migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO "A".

Correspondance strictement
confidentielle

Mme CLAIRE LUCE
LES PRODUITS SANO ENRG.
Caisier Postal, 2134 (Place d'Armes)
Montréal, P.Q.

Votre nom

Votre adresse

SANO "A"

— Mais non, — se hâta de répondre Valérie Dubourg, — au contraire, il fait une température très douce.

— C'est vous qui avez ouvert ?

— Oui, ce coupé sentait le renfermé ; pour vous, ma chère enfant, il n'était pas sain de rester dans une atmosphère viciée. Et par cette nuit étoilée, cette brise légère ne peut que vous faire du bien.

— J'ai froid, — fit Liette en s'en-tourant plus étroitement encore de sa couverture de voyage.

— Voulez-vous que je ferme cette glace ?

— Oh ! oui, je ne demande pas mieux... J'ai froid.

— Mais il fallait le dire tout de suite, ma chère enfant, j'aurais immédiatement fermé ce carreau... Vous ne vous sentez pas mal au moins ?...

— J'ai froid, — fit pour la troisième fois Liette qui grelottait.

— Pauvre chère enfant, — fit la fausse Lia de Chavanges d'une voix mielleuse et qu'elle s'efforçait de rendre sympathique, — prenez ma couverture, mon châle.

Et, hypocritement, elle emmitoufla chaudement celle que, traîtreusement, elle venait de frapper peut-être mortellement.

Liette ne tarda pas à être en proie à une fièvre intense.

L'acte criminel de Valérie Dubourg allait-il être funeste ?

L'usurpatrice y comptait bien.

Aussi fut-ce avec une joie réelle et mauvaise qu'elle se prit à contempler sa malheureuse filleule, dont l'état s'aggravait de minute en minute.

Pendant tout le reste du parcours, un silence profond régna dans le coupé qu'occupaient Liette et sa prétendue marraine.

Enfin l'on arriva à Marseille.

Valérie Dubourg, continuant de jouer son rôle maternel, fit transporter, avec mille ménagements, sa filleule jusqu'à l'hôtel Terminus où elle prit deux chambres.

Liette, dès qu'elle fut montée, se coucha, toujours aidée de la fausse Lia de Chavanges qui constatait, avec une joie infernale, les progrès que faisait, sur la malheureuse jeune fille, la fièvre qu'elle avait fait éclater en accomplissant sa manœuvre criminelle.

A peine fut-elle dans son lit, que la malheureuse Liette sentit la fièvre s'emparer plus complètement d'elle. Une sueur froide perlait sur son front brûlant.

Elle grelottait, ses dents claquaient les unes contre les autres.

Le mal empirait de minute en minute.

Valérie, qui s'était installée à son chevet, la contemplait avec, dans le regard, des éclairs sinistres de joie malsaine et mauvaise.

— Si j'avais réussi !... — pensait-elle.

La nuit fut atroce pour Liette.

De grand matin, la fausse Lia de Chavanges fit appeler un docteur, certaine que tout effort tenté pour sauver sa filleule serait inutile.

Quelques minutes après, le médecin qui se trouvait dans l'hôtel, pénétra dans la chambre de la jeune fille.

A peine l'eut-il regardé qu'il ne put s'empêcher de murmurer :

— Oh ! oh ! l'état est grave.

Tout en prenant le poignet de la malade pour tâter le pouls, il questionna Valérie Dubourg.

— Y a-t-il longtemps que cette jeune femme est malade ?

— Mais non, docteur, cela lui a pris subitement hier soir en arrivant à Marseille.

— Ah ! vous arrivez seulement ici ?

— Oui, docteur.

— Et la malade ne s'est pas plaint en wagon.

— Si, elle souffrait de maux de tête, elle avait froid, la fièvre très peu.

— Elle est très faible, elle vient d'être souffrante sans doute ?

— Oui, docteur ; elle vient d'accoucher et je la conduis dans le Midi, pour hâter son rétablissement.

— De combien de jours est-elle accouchée ?

— Très peu, une huitaine à peine.

— Diable ! Je m'explique maintenant d'où vient le mal. Elle ne nourrit pas ?...

— Non docteur... Est-ce grave ?

— questionna Valérie Dubourg avec un palpitant intérêt.

Au bout d'un instant, le docteur répondit :

— Oui, c'est grave. Ce voyage a été entrepris trop tôt. La fièvre de lait n'était pas passée complètement.

— Mais il n'y a pas de complications sérieuses à redouter ? — fit la fausse Lia de Chavanges. — Une simple indisposition sans doute ?...

— Je crains, au contraire, — répondit le médecin, — que des complications surviennent. Je ne puis aujourd'hui me prononcer, ni établir de diagnostic certain.

Tout en disant cela, il s'assit à une table, et fit une ordonnance.

Lorsqu'il eut terminé d'écrire, il présenta la feuille de papier, sur laquelle il avait transmis ses prescriptions, à Valérie Dubourg.

— Ceci pour combattre la fièvre, — fit-il. — Vous donnerez, toutes les demi-heures, une cuillerée à bouche de cette potion. Je reviendrai ce soir.

— Et d'ici là, — fit Valérie, — rien à craindre ?

— Si le délire se déclarait, vous m'appelleriez en toute hâte.

— Le délire, — s'exclama l'usurpatrice, — vous m'effrayez, docteur.

— Dans l'état où se trouve cette jeune femme, madame, il y a tout à redouter.

— Ça ne peut être mortel ? — questionna la criminelle.

— Je ne crois pas, — fit au bout de quelques secondes le docteur, — mais je n'ose pas me prononcer d'une façon définitive.

Il prit son chapeau et sortit.

Valérie Dubourg l'accompagna jusqu'à la porte, en proie à l'émotion la plus vive.

Lorsqu'au bureau de l'hôtel on apprit la nouvelle de la maladie de Liette, on pria la fausse Lia de Chavanges de quitter l'établissement, s'il en était temps encore.

Le docteur ne s'y opposait pas.

Valérie loua immédiatement rue de Breteuil un appartement meublé.

On enveloppa la pauvre Liette dans de chaudes couvertures et on la transporta.

Valérie triomphait.

Tandis qu'on transportait Liette dans le nouvel appartement, elle resta seule, un moment, dans sa chambre d'hôtel.

Et pendant que, dans sa valise, elle plaçait ses menus objets de toilette, elle ne put s'empêcher de murmurer avec une joie qu'elle avait peine à dissimuler :

— Enfin, cette fois je vais être débarrassée de ma bonne petite filleule. La fille d'Odeline a reçu le coup de la mort et elle n'en réchappera pas.

Allons, un peu de patience et tout sera fini.

Je serai bientôt délivrée du vicomte d'Arcis, de Pierre Duval, de tous, et j'aurai atteint le but que je

me suis désigné et que je poursuis depuis tant d'années.

LIV

Un cambriolage raté

LORSQUE Totor revint à Meudon, rien ne pouvait lui faire savoir que Liette et sa marraine étaient parties.

Il ne s'en doutait même pas.

Aussi reprit-il, comme par le passé, son métier de policier amateur.

Toute la journée il marchait, surveillant les alentours de la villa Fleury, il partageait son temps entre le restaurant des Deux Gaspards, le bureau de tabac et le café.

L'après-midi du jour de son arrivée, il vit passer la domestique, Thérèse, sans pouvoir se douter un instant que cette fille était congédiée.

En effet, Mme Ménager, conformément aux instructions que lui avait données Mlle de Chavanges, avait renvoyé la cuisinière que Jules avait embauchée, en lui expliquant qu'étant donné le départ subit de sa cliente, elle était obligée de faire des économies.

Une proche parente devait venir s'installer à Meudon et garder la villa, en attendant qu'une autre cliente vint réclamer ses bons soins de sage-femme.

Mme Ménager avait immédiatement donné « ses huit jours » à la bonne, qui avait juste pris le temps de faire sa malle, et avait quitté la maison de la sage-femme.

Vers quatre heures Totor, que ses recherches amenaient toujours dans le périmètre de la villa Fleury, vit passer la sage-femme, qui allait prendre l'omnibus de la gare, stationnant au bout de la rue de la République, non loin du restaurant « Aux deux Gaspards. »

Mlle Ménager était accompagnée de Jules qui portait sa malle.

En apercevant la sage-femme de la rue du Petit-Clos, Totor ne put s'empêcher de s'écrier :

— Tiens, elle part donc, l'accoucheuse !... Celle-là, j'ai pas besoin de la suivre, je sais d'avance où elle va ; elle retourne à Angers.

Immédiatement, l'ami de Pierre conclut :

— Si la sage-femme s'esbigne, c'est qu'on n'a plus besoin de ses services, dans ce cas, c'est que Liette va bien.

Et Totor pensa que tout allait pour le mieux.

Sans plus tarder, comme il le faisait chaque fois qu'il recueillait une bonne nouvelle, il résolut de retourner à Paris, afin de mettre Pierre et Mariette au courant de ce qui se passait.

Il prit le premier train, et ce fut avec bonheur qu'il descendit à la gare Saint-Lazare ; il grimpa allègrement la rue des Martyrs pour aller renseigner ses amis.

L'accueil qu'il reçut fut enthousiaste.

Pierre, en apprenant que Liette allait de mieux en mieux, sentit une joie profonde.

Bientôt Mariette fit part à Totor de la visite qu'ils avaient reçue de l'ami du vicomte d'Arcis.

— Allons donc ! — s'exclama Totor, — le paternel de Liette a envoyé un de ses amis.

— Parfaitement, — répondit Mariette, — et un homme charmant, bienveillant et en qui, je suis sûr, nous pouvons avoir confiance.

— Eh bien ! et toi, mon vieux, — fit Totor en frappant amicalement sur l'épaule de Pierre qui, jusqu'ici, était resté silencieux, — qu'est-ce que tu dis de tout cela ?

— Tout cela est trop beau pour que ça dure !...

— Alors, tu vas te désoler juste au moment où tu as le droit de te réjouir... C'est de la blague, voyons!... Ce n'est pas sérieux. Mais non, mon vieux, il ne faut pas désespérer. T'as souffert, t'auras, tout comme les autres, tes bons moments. Moi, je trouve que tout va bien, du moment qu'on a le paternel avec soi.

— Oui, mais il y a toujours cette demoiselle de Chavanges, la marraine de Liette...

— La marraine. — fit Totor en accompagnant son exclamation d'un geste de gavroche parisien. — enfoncée la marraine!... Quant au papa, moi j'étais bien sûr que c'était un chic type. Il a fait la noce? raison de plus; ce ne sont pas ces gens-là les plus méchants, au contraire. Certes, je ne l'approuve pas d'avoir lâché sa femme, ça c'est pas chouette; mais enfin ça le regarde et nous n'avons pas à nous occuper de cela.

La seule chose qui nous intéresse, c'est de savoir s'il est pour ou contre nous. Il est pour; vive la joie.

Pierre se laissa gagner par les joyeuses boutades de son ami, et lui aussi parvint à être gai.

Totor resta à dîner.

— Tu repartiras demain matin pour Meudon. — lui dit-elle.

Totor avait bien quelque peu résisté, puis, convaincu que rien d'anormal ne devait se passer à la villa Fleury, il consentit à ne retourner à Meudon que le lendemain matin.

A dix heures et demie du matin, l'ami de Liette prenait le train pour Meudon.

Son premier soin, lorsqu'il fut descendu du chemin de fer, fut de se diriger du côté de la villa où se trouvaient Liette et sa prétendue marraine.

Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il aperçut la maison fermée, les volets clos.

— Ah! ça, par exemple, — s'exclama-t-il, — elle est verte!...

Comment, les volets sont fermés... La bicoque a l'air abandonnée...

Ça, ce n'est pas possible.

Que s'est-il donc passé depuis hier? — se demanda Totor, dont la surprise était grande.

Seraient-elles parties?... Ma foi, il n'y a pas à dire, ça m'a tout l'air d'être ça.

Plus il approchait de la villa et plus cette hypothèse se confirmait.

La maison était hermétiquement close.

Les volets de fer de la grille sont tous fermés.

— Ça y est! — s'écria Totor, — la marraine a filé.

Dans quel but?...

Totor se perdit en conjectures.

— Tout à coup il se frappa le front.

— J'y suis, — fit-il, — la vieille aura sans doute appris que Pierre avait reconnu l'enfant, et elle aura fait filer Liette pour la séparer du père de sa fille.

Dans ce cas, — poursuit-il, — où peut-elle bien avoir été.

A Paris?... non; à Angers? c'est plus probable.

Mais alors, si elle est allée à Angers, pourquoi n'est-elle pas partie avec la sage-femme?... Liette est à peine rétablie et, en admettant qu'elle aille merveilleusement, le concours de Mme Ménager, surtout pour voyager, devait être indispensable.

Après tout, elle est peut-être tout simplement retournée boulevard Haussmann.

Oui, ça doit être ça; le temps de permettre à Liette de se rétablir tout à fait avant de retourner à Saint-Gemmes.

Cette dernière supposition lui parut la meilleure et la plus plausible.

— Dans ce cas, — continua l'ami de Pierre, — je n'ai pas besoin de moisir ici, le plus sage est d'aller à Paris.

Sans perdre une minute, il reprit le chemin de la gare.

Quelques minutes après il débarquait à la gare Saint-Lazare.

Tout de suite il se dirigea vers le boulevard Haussmann.

Arrivé devant la maison qu'habitait la fausse Lia de Chavanges, il regarda si les fenêtres étaient ouvertes.

Les volets, ici comme là-bas, étaient hermétiquement fermés.

— Ah! ça, est-ce qu'elle ne serait pas à Paris?... Nous allons bien voir.

Et, en disant cela, il pénétra dans le vestibule de la magnifique maison, dans le but d'interroger la concierge.

Cette dernière se trouvait dans sa loge.

— Mme Lia de Chavanges, — questionna-t-il, — est-elle chez elle?

— Non, monsieur, — répondit, sans même tourner la tête, l'aimable gardienne de l'immeuble.

Totor n'en demanda pas plus.

Lorsqu'il eut franchi le seuil de la maison et qu'il eut fait quelques pas sur le boulevard Haussmann, il s'arrêta brusquement, en proie à de déconcertantes réflexions.

Il ne rigolait plus.

Bien mieux, l'atmosphère mystérieuse qui semblait planer tout autour de Liette commença à l'inquiéter sérieusement.

— Liette n'est donc pas à Meudon, ni à Paris, ni à Angers. Voilà qui complique diablement la situation.

Maintenant, il regrettait d'être revenu à Paris.

— Où est-elle à cette heure? — pensa-t-il... — Où diable cette sacrée bonne femme a-t-elle conduit notre pauvre Liette.

Il ne savait que penser.

— Je ne veux pas aller dire ce qui se passe à Pierre, ça serait lui causer un nouveau chagrin et mon pauvre Pierrot n'est déjà pas si à la noce.

Si je pouvais voir Mariette, peut-être me donnerait-elle quelque conseil... Les femmes, c'est plus roublard que nous.

C'est une idée, je vais grimper rue des Martyrs... A cette heure, Mariette sera sûrement seule et c'est bien le diable si, à nous deux, nous ne trouvons pas un biais.

Totor, sans s'attarder plus longtemps à réfléchir sur sa situation nouvelle, courut des Martyrs.

Mariette, en effet, était seule lorsqu'il se présenta chez elle.

En voyant entrer Totor, le visage à l'envers, encore tout essoufflé de la course qu'il venait de faire au pas gymnastique, Mariette comprit tout de suite que quelque chose de grave s'était passé depuis la veille.

— Qu'y a-t-il? — questionna-t-elle en ne laissant pas à Totor le temps de se remettre.

— Il y a... Il y a...

— Un malheur est arrivé à Liette?...

— Non... ou plutôt je ne sais pas.

— Que se passe-t-il enfin?...

— Il se passe... que Liette et sa marraine ont précipitamment quitté la villa de Meudon.

— C'est impossible, hier encore...

— Oui, — fit Totor en ne laissant pas à Mariette le temps de terminer sa phrase, — hier encore elles y étaient et aujourd'hui elles n'y sont plus.

— Peut-être à Paris...

— Non plus, pas plus à Paris qu'à Meudon, je n'ai trouvé trace de leur passage.

— Ah! mon Dieu, — s'écria Mariette, — pourvu qu'un malheur ne soit pas arrivé à notre chère Liette!

— Un malheur, non, je ne crois pas. Seulement, sa marraine aura peut-être appris que Pierre avait reconnu sa fille, et de peur qu'il ne vienne retrouver à Meudon la mère de son enfant, elle aura joué la fille de l'air.

— Tu n'as rien dit de tout cela à Pierre!

— Naturellement.

— Il ne faut pas lui en souffler un mot, le malheureux ne supporterait pas ce dernier coup. Il souffre trop.

— Qu'allons-nous faire?

— Il faut à toute force savoir où se cache Mlle de Chavanges.

— C'est bien mon intention mais, encore, faut-il avoir une piste, un indice quelconque afin de chercher utilement.

— Tu n'as interrogé personne à Meudon. Les domestiques?

— Comme les maîtres, tous filés.

— Le loueur de voitures?

— Je n'en connais pas à Meudon.

Puis tout à coup, Mariette, qui depuis quelques secondes était en proie à de profondes réflexions, s'écria:

— Et si elles étaient toujours à Meudon!...

— Comment cela?...

— Certainement, tu m'as dit que tu avais trouvé la villa déserte.

— Eh bien?...

— Les volets étaient clos?

— Hermétiquement.

— Eh bien! si tout cela n'était qu'une comédie?

— Que veux-tu dire?

— La marraine de Liette, se sentant épiée, aurait bien pu, pour tromper la vigilance de ceux qui la surveillent, jouer la comédie du départ, faire fermer les volets, les portes, renvoyer la sage-femme et la bonne.

— Tonnerre! — s'écria Totor, mais c'est vrai ce que tu dis là, je n'y avais pas songé!...

— Réfléchis-y.

— Je ne réfléchis pas, — fit Totor en se levant pour sortir, — je cours de ce pas à Meudon, et surtout pas un mot de tout cela à Pierre.

— Tu peux être tranquille.

— Je vais là-bas, maintenant, au cas où la villa serait bien déserte, rien ne nous empêcherait d'aller voir l'avocat, ce monsieur Durier, l'ami du vicomte d'Arcis. Lui saura bien faire la lumière... En attendant, je file.

— Tiens-moi au courant.

— Sois sans inquiétude. Aussitôt que j'aurai des nouvelles, je te le ferai savoir.

Et Totor s'enfuit, laissant Mariette dans une inquiétude folle.

Par acquit de conscience, l'ami de Pierre repassa au boulevard Haussmann, mais, pas plus qu'avant, il ne trouva trace de Lia de Chavanges et de sa filleule.

Il arriva à Meudon vers dix heures du soir.

— Mariette aurait-elle trouvé juste... Nous allons bien voir, dans le jour on peut fermer les volets, on y voit encore, mais la nuit il faut absolument s'éclairer, sans ça y a rien de fait pour y voir clair à un pas devant soi.

Si, comme le suppose Mariette, la marraine a pas défilé, y faudra bien que j'en voie quelque chose et alors je serai fixé.

Ainsi se parlait à lui-même notre ami Totor tout en se dirigeant vers la villa Fleury.

A part lui, il ne nourrissait pas grand espoir de déjouer la ruse de l'ancien professeur de piano.

Malgré lui, son incrédulité triomphait même de son plus cher espoir.

Certes, il aurait donné quoi que ce soit pour retrouver Liette, mais la comédie des « volets clos » lui semblait bien problématique.

D'aussi loin qu'il le put, son regard fouilla les massifs d'arbres au milieu desquels se trouvait la villa Fleury.

A peine était-il à cinq cents mètres de la maison qu'avait louée la fausse Lia de Chavanges, qu'il ne put retenir un cri de joie.

— Ah! sacré tonnerre de bon sort!... mais ça y est, ma bonne Mariette... Il y a de la lumière... pas beseffe, mais enfin il y en a... Alors Liette serait toujours là... Allons, Mariette avait raison de dire qu'il y a un Dieu pour les honnêtes gens...

Tout en disant cela, l'ami de Pierre était grimpé sur un mur situé à quelques mètres seulement de la propriété, et, de son observatoire improvisé, cherchait à découvrir quelque nouvelle de la présence certaine de Liette et de sa marraine à la villa Fleury.

Il était à peine de faction depuis dix minutes et s'apprêtait à quitter son poste d'observation, lorsque soudain une petite porte située sur un des côtés de la maison, celle de la cuisine, s'ouvrit toute grande.

En voyant cela, Totor ne put s'empêcher de murmurer:

— Tiens, qui donc peut bien sortir de la villa à cette heure de la nuit?

Et il regarda plus attentivement. A peine la porte fut-elle ouverte, qu'une ombre, qu'il ne reconnut pas tout d'abord; se profila sur le mur de la clôture, puis tout de suite une seconde ombre se montra derrière la première.

A ce moment, la lumière s'éteignit brusquement.

— Bizarre, — fit Totor — qu'est-ce que ça peut bien être que ces deux ombres. Si encore elles avaient eu la délicatesse de ne pas souffler la bougie j'aurais pu voir.

L'ami de Pierre prêta l'oreille.

Aucun bruit ne se faisait entendre.

— Il fait une nuit noire et la lune n'a pas l'air de vouloir se montrer, c'est égal, je voudrais bien faire connaissance avec ces deux particuliers de la villa Fleury.

A cette minute précise, la lune se trouvant dégagée des nuages qui interceptaient sa clarté, vint inonder le paysage de sa lumière bleue.

— Ça, ma vieille, — fit Totor en envoyant un baiser à dame Lune, — c'est une bonne action, et grâce à ta lanterne je vais peut-être pouvoir me rendre compte.

En effet, la villa Fleury se trouvait inondée de lumière.

Bientôt les deux ombres reparurent.

— Tiens, tiens, — s'exclama Totor, — ce sont deux jeunes gens!... Qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire?

Les deux jeunes gens rentrèrent dans la maison.

— Ah! ah! ils rentrent, le parc est trop éclairé.

Soudain, une idée traversa l'esprit de Totor.

— Mais bon Dieu, j'y suis!... Ce sont des cambrioleurs!...

Parbleu! pas d'erreur!...

Mais s'ils sont ce que je pense, la maison serait inhabitée, et par conséquent ma première idée serait la bonne... Liette et sa marraine ne seraient donc plus ici. Ça y est, j'y suis maintenant...

La villa devait être en observation, comme disent ces messieurs de la pince-monseigneur, ils ont dû assister au départ, et maintenant ils profitent de l'absence des deux fem-

mes pour aller ausculter les tiroirs et dégarnir les armoires.

Ah! les voici qui se montrent.

Cette fois ils sont chargés, et ça n'a pas l'air d'être léger leur baluchon.

En effet, les deux voleurs plaient sous le poids de leur butin.

Totor descendit de son observatoire, franchit les quelques mètres qui le séparaient du mur de clôture de la villa Fleury, tourna à gauche, sauta dans la haie d'aubépines en bordure sur la propriété, et se trouva dans le parc de la maison, à vingt-cinq mètres à peine des deux malfaiteurs.

Ces derniers, après avoir sorti leur paquet, refermèrent soigneusement la porte de la cuisine.

A l'aide d'un balai posé près du perron, ils firent disparaître les traces de leurs pas, regardèrent autour d'eux s'ils étaient bien seuls, et l'un des deux bandits, le plus fort, chargea sur son dos le ballot renfermant le produit de leur vol, tandis que l'autre, armé d'un râteau, s'apprêtait à effacer les empreintes laissées dans la terre détrempée.

— Oh! fit Totor en assistant à ce manège, — ces messieurs connaissent leur métier!... Ce sont des cambrioleurs dernière mode...

Et tandis que les deux malfaiteurs reficelaient leur paquet et combinaient leur fuite, il s'apprêtait à questionner un peu ces deux jeunes vauriens dont l'habileté et le savoir-faire excitaient son admiration.

* * *

Totor, en pensant que ces deux individus avaient dû assister au départ de Liette et de sa prétendue marraine, ne s'était point trompé. En effet nos deux voleurs n'étaient autres que les deux loustics à mines barbaquantes que Valérie Dubourg avait aperçus en montant dans le fiacre qui l'avait conduite à la gare de Lyon.

Ces deux chenapans étaient nos deux anciennes connaissances, Bibi et Lafleur.

Depuis la trouvaille du fameux portemonnaie dans la Grande Rue de Clamart, qui avait failli si mal tourner contre eux, nos deux compagnons n'avaient pas tout à fait abandonné le bois de Meudon, où il y a toujours à faire.

Comme par le passé, ils y venaient le lundi faire paisiblement la collecte des objets perdus par les nombreux promeneurs qui fréquentent ces parages le dimanche.

La recette, nous le savons, était souvent bonne et fructueuse.

Le restant de la semaine, ils avaient travaillé autour de l'Exposition, se tenant aux abords des guichets, vendant des billets, du coco, ou tout autre chose, et profitant des bousculades journalières, se faufilant adroitement derrière les bons et paisibles bourgeois, qu'ils soulaçaient, selon leur expression favorite, de leur porte-monnaie, de leurs portefeuilles, voire même quelquefois du panier de provisions.

Après la clôture, ils allaient aux courses, le dimanche surtout.

Ça c'était une habitude sacrée.

Sur la pelouse, afin de ne pas trop attirer l'attention de la police, ils avaient des apparences de métiers, pratiquant aussi souvent que l'occasion s'en présentait, le vol à la tire.

Le souvenir du bois et des bonnes trouvailles du lundi les hantaient. Ils résolurent de pousser une petite visite à Meudon.

Leur arrivée coïncida avec la fuite de la fausse Lia de Chavanges.

Ayant été témoins du départ des deux femmes et, quelques heures après, de celui des domestiques, les deux voleurs résolurent, histoire de

se refaire la main, de tenter le cambriolage de la villa de Fleury.

— Sur, il y a un chopin à faire, — fit Lafleur, — puisque les particuliers n'ont emporté que des bagages. Il doit rester là-haut du linge, de l'argenterie, des objets d'art, et qui sait, peut-être bien un peu de galette. Ça serait bien épatant que ces bourgeois-là n'aient pas laissé quelque chose à la traîne.

— Je dis pas non, — avait répondu Bibi, que le souvenir des six mois de séquestration avaient rendu quelque peu timoré, — mais faut aller à la douce et surtout pas se faire pincer.

— Ai pas peur, — fit Lafleur en faisant claquer sa langue, — on sait y faire.

— Je sais, mais c'te opération-là ne me tente pas des masses.

— Tu refoules à c't'heure?

— Non, évidemment... seulement je suis prudent, j'réfléchis.

— Réfléchis tant que tu voudras, moi j'fais le coup. En attendant, y serait p't'être plus prudent de s'esbigner un peu. Avant tout, faut pas attirer l'attention des larbins.

Et les deux fripouilles avaient rétrogradé dans le bois.

A la nuit tombante, et après avoir tout le jour scrupuleusement inspecté les environs, surveillé la maison, ils se rapprochèrent de la villa de Fleury.

— Maintenant le champ est libre, — fit Lafleur après avoir vu sortir Jules, le valet de chambre, — il n'y a plus personne dans le saloir.

— T'es sûr.

— Tiens, c'te blague!... Alors c'est dit, c'est ce soir qu'on ausculte les serrures?

— Ce soir soit, — fit Bibi, — sans enthousiasme.

— Non, mais si t'as la frousse il faut le dire.

— Mais non, va donc, ça se passera.

Et les deux voleurs établirent définitivement leur plan d'attaque.

Tout aussitôt après le départ de la sage-femme, Jules était parti pour Paris après avoir eu le soin de tout fermer.

Il tardait maintenant, plus que jamais, à l'assassin du Chalet du Bois, de voir son ami Francis.

Il avait des masses de choses intéressantes à lui conter.

Lorsqu'il descendit de la gare Saint-Lazare, il se dirigea vers le faubourg Saint-Antoine, certain de trouver son ami le croque-mort, dans

la petite chambre qu'il occupait passage du Lion d'Or.

Ce dernier, qui n'avait pas été de service ce jour, était chez lui.

— Il y a du nouveau? — fit Francis en voyant entrer son ami.

— Je te crois, — répondit Jules en serrant fortement la main que lui présentait le croque-mort.

— De bonnes nouvelles?

— Intéressantes pour le moins.

— Conte-moi ça, et vivement, je bois tes paroles.

— D'abord, — fit le valet de chambre, — la petite est accouchée.

— Déjà!...

— Depuis quelques jours. D'une fille.

— Et la gosse?

— En nourrice. Au Tréport.

— Tu sais chez qui?

— Oui, une femme de pêcheur. J'ai son nom et son adresse.

— Faut pas perdre ça... Et ensuite?

— Ensuite, c'est à peu près tout.

— Si c'est tout ça, ton sac de nouvelles.

— Attends un peu.

— Je ne fais que ça, mais je languis de savoir.

— La vieille n'a pas cru bon de me faire ses confidences.

— Tu n'es donc plus à la bonne.

— Au contraire, seulement elle est méfiante. Donc elle ne m'a rien dit, ce qui ne m'a pas empêché de découvrir le pot aux roses. Tout en ayant l'air de rien, j'ai compris qu'on n'avait pas déclaré l'enfant à la mairie.

— Allons donc!...

— C'est comme je te le dis.

— Sitôt que la petite a piaillé, on l'on embarquée. La sage-femme d'Angers a couru à Paris, où elle a trouvé une nourrice, et tout de suite on a expédié la gosse au Tréport, l'air de la mer lui fera du bien.

— T'es sûr que la vieille a pas déclaré l'enfant.

— Certain, que je te le dis.

— Ça c'est une bonne affaire, mon vieux.

— Je le crois.

— S'il le faut, un jour on tiendra la petite mère de Chavanges par cet endroit sensible, et alors en avant la musique. Il faudra qu'elle y aille de son petit couplet. Si elle savait pas chanter, on pourra y apprendre un air qui ne sera pas de la grande opéra, mais qui sera tout de même à la mode.

— Je compte sur toi.

— Quant à l'enfant, — poursuivait Francis, — faut veiller dessus, on ne sait pas au juste ce qui peut arriver. Et ensuite quoi de neuf?

— La patronne a quitté Meudon.

— Allons donc?

— Parfaitement.

— Avec sa filleule?

— Naturellement.

— Et tu sais où elle est allée?

— Tiens, c'te blague. Elle est partie dans le Midi.

— Où ça?

— Ah! je ne sais pas.

— Il faudra savoir.

— Ça ne sera pas difficile, la vieille doit m'écrire sitôt son arrivée et me donner ses instructions.

— Allons, tout s'arrange. — Et la bonne, Thérèse, qu'est-ce que t'en as fait?

— Elle n'est plus avec nous.

— En voilà une qu'il ne faut pas perdre de vue.

— Tu crois qu'elle peut nous être utile.

— On ne sait jamais.

— En tous cas, je sais où la prendre.

— C'est-il tout cette fois?

— Ma foi, oui, c'est tout pour l'instant.

— Ça va bien. Et maintenant, il s'agit de passer la soirée ensemble.

— Si tu veux.

— Tu dînes avec moi.

— Tout ce que tu voudras.

— Alors, allons-y, et au dessert on boira une bouteille à la santé de la demoiselle de Chavanges. Tu verras, mon vieux, qu'on finira avec de la patience par réussir.

— C'est bien mon intention.

Et les deux amis descendirent dîner ensemble dans un petit restaurant du faubourg Saint-Antoine.

Au moment où Bibi, après avoir escaladé le mur de clôture de la villa Fleury, et hissé sur la route le volumineux paquet que soulevait Lafleur, s'apprêtait, suivi de son complice, à fuir ces parages, il se trouva, sans l'avoir le moins du monde fait exprès, nez à nez avec Totor.

La surprise du vagabond ne fut pas de longue durée.

— Eh bien! quoi donc, mon brave, — fit Totor, — on fait des rétablissements sur les murs des propriétés.

Au même instant, Lafleur vint tomber aux pieds de Totor, qu'il regarda d'un œil vague. Mais sans s'attarder plus longtemps à cette contemplation, il bouscula d'un coup de poing Totor, qui lui, très fort sur la savate, lui décocha subito un coup de pied qui l'envoya rouler à terre, tandis qu'en sa chute le loustic s'écriait:

— Reste pas là, Bibi. v'la la Rousse.

En effet, Bibi, devant la contenance énergique de Totor, ne crut pas utile de rebiffer, et ne prenant même pas la peine de charger sur son dos le paquet compromettant, il défila, se contentant de montrer le chemin à son copain qui, tout meurtri, se relevait avec difficulté.

— A chacun ses jambes, — cria Bibi, — à moi l'espace.

— Pas si vite, l'arpète, — cria à son tour Totor, — on a à causer ensemble.

— Débène-toi, Lafleur, moi, je défile.

— Si tu cours, moi aussi, mon vieux, — fit Totor en piquant sa course. — Et j'aurai pas besoin de te donner rendez-vous pour te trouver.

En disant cela, il accéléra son pas. Il courait deux fois plus vite que Bibi.

(A suivre au prochain numéro)

Les Fêtes du Troisième Centenaire de Sorel

Le 16 août prochain, la ville de Sorel célébrera le troisième centenaire de sa fondation, par une journée de fête, les circonstances actuelles ne lui permettant pas d'apporter à cet événement mémorable tout l'éclat qu'elle eut souhaité.

Le programme de la fête se déroulera au Carré Royal, l'ancienne Place d'Armes, et comprendra :

Dans la nuit du 15 au 16, une messe de minuit en plein air, avec chœur de cent voix ;

L'après-midi, dévoilement d'une stèle commémorant la prise de possession du territoire sorelois par une messe et l'érection d'un fort, au confluent du Richelieu et du Saint-Laurent, le 13 août 1642. Parmi les orateurs invités à prononcer des discours : S.E. le Cardinal Villeneuve, l'honorable Adélar Godbout, premier ministre de la Province de Québec, Mgr Olivier Maurault, p.s.s., Recteur de l'Université de Montréal et originaire de Sorel, S.E. Mgr Douville, l'honorable P.-J.-A. Cardin, m.p., M. J.-E. Robidoux, m.p.p., M. René Poliquin, maire de Sorel, etc.

Le soir, chants canadiens.

Mes Recettes de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager
de LA REVUE POPULAIRE, du SAMEDI et du FILM

SALADE VERTE A LA FRANÇAISE

Tailler en tranches minces de la laitue et des épinards crus en parties égales. Ajouter 1 cuillerée à thé d'oignon râpé, puis servir avec de la crème acidulée, c'est-à-dire de la crème fouettée à laquelle on aura ajouté du jus de citron, du sel et du poivre et une prise de paprika.

CREME BRULEE

Mettre dans une casserole 3 cuillerées à table d'amidon de maïs (cornstarch) et 2 cuillerées à table de sucre. Délayer avec 2 tasses de lait. Faire cuire en brassant jusqu'à obtention d'une crème épaisse et bien lisse. D'autre part, faire chauffer une demi-tasse de mélasse jusqu'à ce qu'elle commence à se caraméliser légèrement, c'est-à-dire quand il s'échappe de la fumée. Si la cuisson se prolonge, la caramélisation sera trop avancée. Verser ce caramel dans la crème et brasser pour obtenir une crème bien lisse. Aromatiser avec une demi-cuillerée à thé d'essence d'amandes. Verser dans des coupes et garnir joliment de crème fouettée. Servir bien froid.

SALADE DE HOMARD EN GELEE

Faire gonfler dans un quart de tasse d'eau froide 1 cuillerée à table de gélatine 5 minutes, et la faire dissoudre en mettant le petit bol dans un plat contenant de l'eau chaude ou encore au-dessus de la vapeur. La gélatine dissoute a l'apparence d'un sirop, et c'est à ce moment qu'il faut l'incorporer à une tasse de mayonnaise. Ajouter à ce mélange 1 petite boîte de homard coupé en dés, 1 tasse de céleri taillé en filets, une demi-tasse de pois verts, un quart de tasse de piment vert, un quart de tasse de piment rouge, une cuillerée à thé d'oignon râpé. Vérifier l'assaisonnement et verser le mélange dans un moule en forme de poisson ou toute autre forme. Laisser reprendre bien ferme et démouler sur un plat entouré de laitue et de persil.

GATEAU HOLLANDAIS

La pâte à levain nécessite des ingrédients tièdes. On ne réussira pas cette pâte si l'on n'a pas la précaution de faire chauffer légèrement la farine, ou du moins de l'employer à la température de la pièce. L'eau ou le lait employés doivent être bouillis à moins que le lait soit pasteurisé. — Faire dissoudre 1 carré de levure dans 1/2 tasse d'eau tiède. D'autre part, mettre dans un bol 1/2 tasse de lait tiède, 4 cuillerées à table de sucre, 1/2 cuillerée à thé de sel, 3 cuillerées à table de végétaline fondue. Y ajouter la levure bien dissoute dans l'eau, puis 1 tasse de farine et bien battre la pâte. Y incorporer 1 œuf bien battu puis continuer à ajouter de la farine jusqu'à ce que la pâte ait la consistance d'une pâte brisée. La renverser sur la planche farinée et la pétrir jusqu'à ce qu'elle soit élastique. L'étendre dans le fond d'une assiette à tarte, badigeonner de beurre fondu, couvrir de pommes tranchées très minces. Verser sur ces pommes du sirop de maïs ou encore 1/2 tasse de miel légèrement chauffé pour avoir plus de facilité à badigeonner le dessus du gâteau. Couvrir et faire lever au double du volume. Mettre cuire dans un four chauffé à 400° F. Couvrir le gâteau au début de la cuisson pour que les pommes cuisent plus facilement.

POTAGE A L'INDIENNE

Faire fondre dans une casserole 2 cuillerées à table de végétaline et y faire revenir un petit oignon finement émincé. Ajouter 1 boîte de tomates et 3 tasses d'eau. Porter à l'ébullition. Laver 2 cuillerées à table de riz et ajouter aux tomates. Laisser cuire 1/2 heure et y joindre 1 tasse de blé d'Inde en conserve. Saler, poivrer, laisser cuire 10 minutes et servir aussitôt.

LE PROBLEME DES GELEES ET CONFITURES

La ration du sucre chez nous pose un sérieux problème d'ordre culinaire : celui de la fabrication domestique des gelées et confitures. Certains règlements gouvernementaux ayant été révisés le 9 juin dernier, quant à la ration du sucre, il s'ensuit qu'une confusion encore plus grande règne dans le cerveau de nos cordons bleus. Afin de rassurer les gourmets, et les charmantes cuisinières qui préparent les bonnes choses, disons que là où la pectine est employée dans la fabrication des gelées et confitures, la Commission du Commerce et des Prix en temps de guerre, par son règlement No 150, alloue au consommateur une livre et quart de sucre pour chaque livre de fruits. Par « fruits », cela signifie « fruits non préparés », et ceci permet l'usage des recettes Certo. L'avantage de cette ration supplémentaire, lorsque Certo est ajouté aux fruits, c'est que la cuisinière obtient deux-tiers de plus en confitures ou gelée, contrairement à la méthode de lente cuisson. Ainsi, aucune proportion élevée de sucre n'est nécessaire avec l'usage de Certo, et l'on obtient des résultats merveilleux, là où avec la méthode lente de cuisson, on doit compter avec les trois-quarts de livre de sucre par livre de fruits. Il n'est pas nécessaire que la cuisinière se procure à la fois tout le sucre dont elle aura besoin. Elle peut se le procurer au fur et à mesure, en signant à son épicière une reconnaissance de ses achats. Il n'est pas nécessaire non plus qu'elle se procure son sucre, ses fruits et son Certo au même endroit.

Le 3ème centenaire de Sorel

(Suite de la page 5)

Sorel, ville royale

(...) « Lorsque l'on a quitté cet archipel qui sert de retraite aux Iroquois, on trouve du côté du Sud la Seigneurie de Sorel. Tous les habitants de ce gouvernement sont enfermés dans des Forts, palissade de pieux de douze à quinze pieds, pour être à l'abri des Iroquois ; de sorte qu'il y a très peu de maisons à la campagne. Le Fort de Sorel est à l'embouchure de la rivière de Richelieu qui se décharge dans le fleuve Saint-Laurent. C'est par cette rivière que l'on appelle encore la rivière des Iroquois, où les premiers Français accompagnés des Montagnais et des Algonquins les ont été chercher jusque dans leur pays pour leur livrer combat. »

L'établissement de la première colonie, au Fort de Richelieu, date du 13 août 1642. Un jésuite, probablement le Père Anne de Noue, y célébra la messe. Ce n'est cependant qu'à l'arrivée de Pierre Saurel et des soldats du régiment de Carignan, en 1665, que les Français réussirent à occuper le territoire, en enrayant l'invasion des Iroquois.

Sorel, ville maritime

Les armoiries de noble Pierre de Saurel se lisent : d'argent au sursau de sable ; celles de la cité de Sorel, de la haute noblesse de l'ancienneté et du travail, portent pour emblèmes une ruche, un fort, une presse à journal et un bateau à vapeur. Le bateau à vapeur n'y détonne certes point, ce petit pays étant principalement voué à l'industrie maritime. Que ses habitants aient dirigé leur activité dans ce sens, rien d'étonnant. Port naturel à eau profonde, havre sûr contre les coups de vent, Sorel offre à la navigation des avantages incomparables.

Il fut un temps, d'après les annales de 1870, où l'on ne comptait pas moins de quatre cents pères de famille navigateurs. Y lever un équipage entier, du capitaine au moussaillon était chose facile.

Les années, les siècles ont fui. Du galion de Jacques Cartier au bateau à vapeur, du premier steamboat au yacht mû par un engin à essence que l'on qualifia d'inférieur et que les frères Beauchemin de Sorel, non sans avoir fait auparavant un grand signe de croix, lancèrent à l'eau à la vitesse fabuleuse de cinq milles à l'heure ; des majestueuses caravelles venant des vieux pays toutes voiles déployées jusqu'à ce Nouveau-Monde qu'on disait merveilleux, des caravelles voguant sur le fleuve à petites journées au rapide garde-côtes fendait le flot, il y a de l'eau, c'est le cas de le dire, qui a passé sous les ponts. Le vent du large, qui activait le moulin banal, en pierres des champs, construit par Pierre de Saurel et restauré plus tard par ordre de madame de Saurel qui le fit mettre en état « de faire de la bonne farine » souffle aujourd'hui sur de puissants éleveurs à grain ; un outillage de précision et de perfection a remplacé les tours de bois et les outils primitifs ; mais les vingt familles qui, il y a trois siècles, prirent racine au fort de Richelieu, qui durèrent malgré les Iroquois, malgré les embûches et une vie de peine et de misère, durent encore. Race de patients, de tenaces, de fidèles, race de Français qui parlent encore la vieille langue de Picardie, d'Anjou et de Normandie et qui conservent aux rangs de la paroisse leur nom d'autrefois : le Pot au Beurre, le Chenal du Moine, la Grand'Rivière, le Marais. De telles familles ne sont-elles pas la véritable aristocratie d'un pays ?

Avec l'arrivée des Loyalistes, les rues d'abord tirées au cordeau se précisent. Ville aux rues droites, de longueurs plutôt régulières, Sorel offre la perspective d'un quadrilatère et ressemble à un damier. Mais Sorel ne perdra pas que son tracé premier : elle perd aussi le nom de son fondateur. Saurel devient William Henry, à l'occasion de la visite du prince William Henry, le 18 septembre 1787. Ce n'est qu'en 1862 qu'elle recouvrera son nom français.

Le prince fut reçu à la Maison du Gouverneur avec toute la pompe usuelle. La résidence princière servit longtemps de résidence d'été aux Gouverneurs du Canada. Edouard Auguste, duc de Kent, père de la Reine Victoria, y séjourna, l'été, de 1791 à 1794.

De cet événement historique, Sorel garde plus « qu'une joie toujours nouvelle », tel que le recommandait la Gazette de Québec, en date du 19 septembre 1787, ses rues, encore de nos jours, rappelant non seulement la visite princière mais toute la famille royale. C'est ainsi que l'on y trouve : rues du Roi, de la Reine, du Prince, Royale, Augusta, Sophie, Charlotte, Elizabeth...

Sorel, ville d'avenir

Ainsi que les feuilles se tournent toujours dans la direction du soleil, tout bon citoyen tend naturellement vers le sol natal, mais l'attachement du Sorelois à son coin de terre est vraiment remarquable. La plaine qui peut sembler si monotone à plusieurs est pour lui un sujet d'orgueil.

— Voyez comme c'est beau ! me disait fièrement une Soreloise en me montrant les vastes horizons qu'offre le plateau du Richelieu, « ici l'œil voit tant qu'il veut voir » !

— Comment trouvez-vous Sorel ? me demandait-on partout.

Je ne m'étonnerais aucunement d'apprendre que la première question que deux Sorelois naufragés se sont posée, en se retrouvant isolés sur un radeau en pleine mer, a été :

— As-tu des nouvelles de Sorel ?

Au soir, appuyée au pont jeté entre la ville et Saint-Joseph, tout en contemplant à loisir ces aimables lieux où l'œil voit tant qu'il veut voir, je réfléchissais à l'avenir de Sorel quand, ô providence des journalistes, s'avance vers moi Monsieur Edouard Simard. Le populaire président du Comité de Régie de Sorel Industries Limited, qui est aussi vice-président de Sorel Industries Limited et de Marine Industries Limited, directeur de plusieurs compagnies, est l'homme qualifié pour nous répondre.

— L'avenir de Sorel ? L'après-guerre ?

Un silence. Va-t-il éluder la question ?

Un sourire de confiance aux lèvres, monsieur Simard sonne la note claire de l'optimisme en pointant sur les deux rives les immenses usines qui, illuminées, ressemblent à de gigantesques paquebots appareillant pour un beau voyage. Ce ne sont certes pas des bâtisses temporaires.

Comment douter de l'avenir de Sorel devant de pareils faits ; l'ancienne côte de la Misère (la Pointe aux Pins) transformée en Boom-Town, la population de la ville quasi doublée en deux ans, et surtout la fidélité de ses enfants à travers les siècles ?

GERMAINE GUÉVREMONT

L'OEIL SACRÉ De Satpura

CENT CINQUIEME EPISODE



1. — Munro regardait venir les canots. « Des indigènes », dit-il, « et des canots de guerre ! Vite, Samba, apporte des fusils. »



2. — Le détective n'avait pas le choix, il lui fallut remettre un fusil à Jenners. « Visez les canots », dit-il, « afin de les couler. »



3. — Le premier canot, portant le chef et les deux matelots, fut atteint et coula en peu de temps sous les coups de fusil des trois hommes.



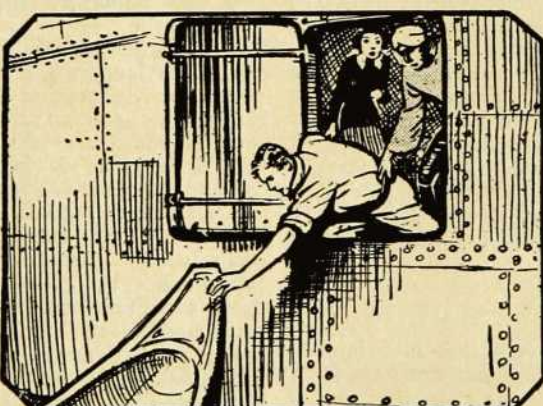
4. — Mais les occupants firent à la nage le tour du bateau et montèrent de l'autre côté. Doris en avertit Munro aussitôt.



5. — Quelques minutes plus tard, c'était une bataille à coups de poings qui se déroulait sur le bateau. Jenners attaquait ses deux compagnons, par qui il avait été abandonné sur l'île. Munro donna au chef un uppercut qui l'étendit sur le pont.



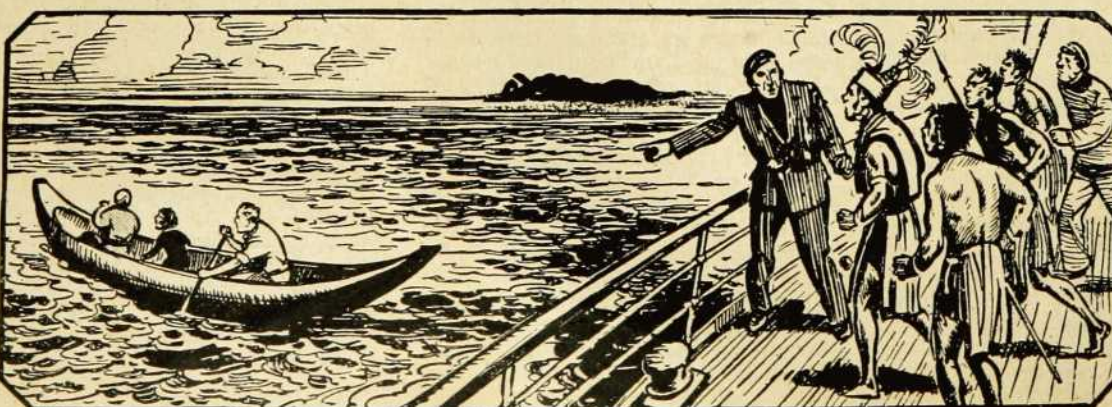
6. — Samba et Doris descendirent et Munro les rejoignit bientôt, incapable de tenir. Ils cherchaient un moyen de quitter le bateau.



7. — Par une ouverture dans le côté du bateau, Munro découvrit un des canots. « Ceci nous permettra peut-être de nous en tirer », dit-il.



8. — Sautant dans le canot, Munro aidait Doris à y prendre place et Samba suivit. Les sauvages frappaient sur la porte à coups redoublés.



9. — Comme la porte cédaient enfin, laissant passage aux indigènes, le canot s'éloignait déjà du bateau. Les noirs remontèrent sur le pont et tous aperçurent le canot qui filait avec nos amis. Spike Dixon engageait le chef à les poursuivre.



10. — Poussés par Spike, les indigènes poursuivaient les jeunes gens. Doris était tremblante de peur et les avirons battaient l'eau avec force.

(A suivre dans le prochain numéro.)

LE SECRET DU MANOIR

TREIZIEME EPISODE



1. — « Je te tiens, mon garçon », s'écria Joe Shade, passant son bras autour de Philippe. « J'étais à ta recherche, et maintenant tu verras l'intérieur de cette maisonnette plus longtemps que tu le désirais. »



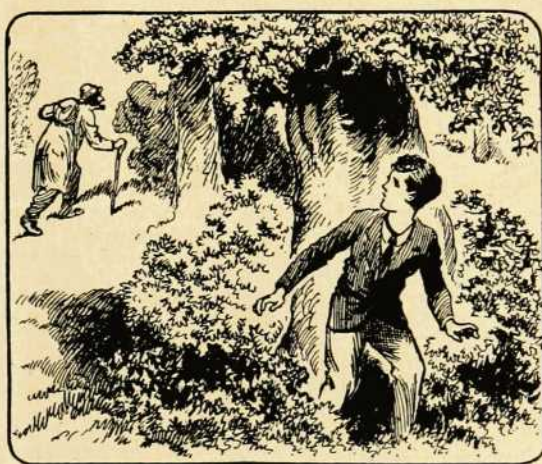
2. — Philippe était pris par surprise. Pendant quelques secondes, trop ébahi pour bouger, il s'agrippa au cadre de la fenêtre. Mais soudain, d'un vif coup de pied, il repoussa Joe Shade.



3. — La respiration coupée, Joe Shade tomba sur le dos. « C'est le vieux vagabond », se dit Philippe, en regardant l'homme qui gisait sur le sol. « Il m'aura vu dans le bois », ajouta-t-il.



4. — Philippe mit pied sur le sol et traversa la clairière, pendant que le vagabond frictionnait sa cheville. Le jeune homme se hâta de se mettre à couvert sous les arbres et Joe Shade le suivait des yeux, le regard mauvais.



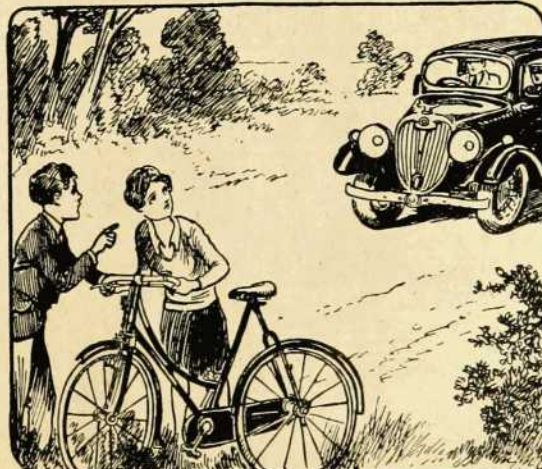
5. — Craignant d'être suivi, Philippe s'arrêta pour reprendre souffle. Caché derrière un arbre, il vit Joe Shade, sac au dos, marchant dans un chemin étroit à quelque distance.



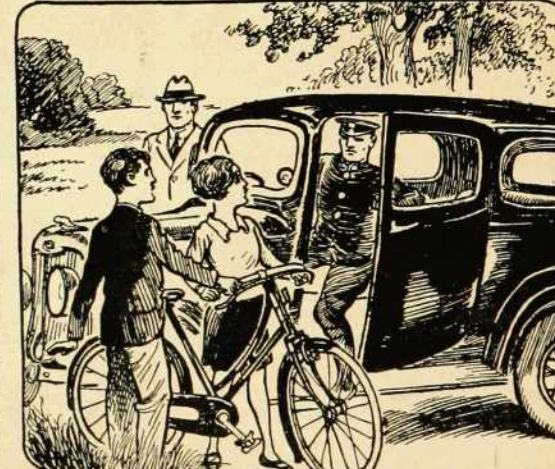
6. — Le jeune homme attendit que le vagabond eût disparu et s'achemina vers la grande route. Comme il sortait de la brousse, il entendit le tintement d'une clochette de bicyclette et vit Gisèle qui venait vers lui.



7. — « Gisèle ! » s'écria Philippe, courant à la jeune fille, « je veux te parler ! » Le sourire de Gisèle se figea soudain en voyant le visage sérieux de son jeune ami. « Qu'y a-t-il, Philippe ? » s'écria-t-elle. « Qu'est-ce qui ne va pas ? »



8. — « Oui », répondit-il dans un souffle. « Méfie-toi d'un vagabond à la mine sordide ! Il est complice du mystérieux étranger qui rôde autour du Manoir. » A ce moment, un auto s'avança sur la route.



9. — « C'est une voiture de police », dit Philippe, et à sa surprise l'auto s'arrêta près d'eux. La porte s'ouvrit, et un détective en sortit, pendant que l'officier en uniforme ouvrait l'autre porte.

(A suivre dans le prochain numéro.)



— Où allez-vous, ma bonne femme ?
— Je ne me rappelle pas le nom de la station, mais vous allez certainement savoir tout de suite où c'est ; ma sœur qui demeure dans ce pays-là se promène tous les soirs sur la plate-forme de la gare pour regarder arriver les trains.

Un soldat canadien était de faction dans un camp de concentration. Un prisonnier nazi paraissait très abattu depuis son incarcération. Pour lui changer les idées, notre sentinelle lui demande à brûle-pourpoint :

— Que prétends-tu faire lorsque tu seras de retour dans ton pays des bons Aryens ?

— Une chose certaine, répondit le disciple d'Hitler, c'est qu'un bon matin je me déciderai à faire le tour de l'Allemagne !

— Cela ne prendra pas beaucoup de ton temps. Et que feras-tu l'après-midi ?

Un gaillard, qui n'a pas la réputation de raconter toujours des histoires vraies, parlait un jour avec quelques amis.

— J'avais réussi, dit-il, à dompter une huître ; la bestiole, qui me connaissait bien, semblait avoir beaucoup d'affection pour moi, et me suivait partout comme un petit chien ; son grand plaisir était de casser des noix entre ses coquilles, et j'espérais la garder longtemps mais, hélas ! elle a eu une fin prématurée !

— Que lui est-il arrivé ? demanda quelqu'un.

— Un de mes amis vint me voir alors que j'étais absent ; il aperçut l'huître qui bâillait, probablement d'ennui, et il la goba toute ronde.

— Votre ami, reprit l'interrompue, a certainement gobé l'huître plus facilement que nous ne gobons votre histoire.

Madame surprend sa servante qui se nettoie la mâchoire avec sa belle brosse à dents à manche d'argent.

— Comment ! s'écrie-t-elle en colère, vous avez le toupet de vous servir de ma brosse à dents ? Eh bien, vous n'êtes pas dégoûtée !

— Oh, non ! répond la servante, il y a déjà longtemps que je m'en sers, et je n'ai jamais attrapé de mal.

Les choses ont leur langage comme les personnes.

— Tu peux être fine, disait le fil à l'aiguille, cela n'empêche pas que je t'entre toujours dans l'œil.

— Oh ! répliqua l'aiguille, ne fais pas le fier tant que ça, puisque chaque fois que tu entres dans un trou, c'est moi seule qui peut t'en sortir.

— Taisez-vous donc tous les deux, dit le dé à coudre, si je ne vous poussais pas, l'un et l'autre, vous n'avanceriez jamais dans la besogne.

Petite scène de bureau :

— Qui est-ce qui téléphone ?

— C'est votre femme, monsieur.

— Que veut-elle ?

— Je ne sais pas, j'ai juste compris ceci : espèce d'idiot.

— C'est certainement un message pour moi ; passez-moi le téléphone.

RIONS, c'est l'heure...

Une nouvelle servante demande à se placer dans une maison où on lui demande ses références.

— Pourquoi donc, lui dit la dame, êtes-vous restée si peu de temps dans chacune de vos places ?

— Il n'y a pas eu de ma faute, madame, mais il est arrivé une chose extraordinaire : dans chacune de ces maisons, la dame est morte peu après mon arrivée.

Monsieur, qui écoute cela, dresse l'oreille et, comme c'est le souffredouleur de sa femme, il a un rayon d'espoir.

— Engage-la donc, dit-il, je crois que c'est une excellente servante.

— Monsieur, il y a madame qui vient de tomber dans les pommes et qui se tortille comme une carpe sur le plancher ; faut-il appeler le médecin ?

— Pas la peine, ma fille, dites-lui simplement que je veux bien lui acheter la robe dont elle me parlait ; allez vite !

Quelques minutes plus tard, la servante revient.

— Eh bien, dit monsieur, ça va mieux maintenant ?

— Un peu seulement ; madame demande si vous achèterez aussi le chapeau qui va avec la robe.

— Voyons, ma femme, tu n'es pas venue à bout de te faire comprendre de la servante ?

— Ma foi non, mon ami.

— Voilà qui est fort ! Écoute bien : les personnes qui n'arrivent pas à se faire comprendre des autres sont des imbéciles, tout simplement. Tu me comprends ?

— Non, mon ami.

Deux jeunes tourtereaux parlent d'avenir.

Elle. — Dis-moi, chéri, est-ce vrai qu'il est malchanceux de se marier le vendredi ?

Lui. — Les autres jours seraient-ils donc des jours chanceux ?

Le peu galant amoureux n'a jamais compris pourquoi sa blonde lui a fait la grimace puis tourné le dos.

— Est-ce qu'il fait bien chaud dans les pays situés sous l'Equateur ?

— Enormément chaud ; ainsi on est obligé de garder les poules sur la glace, sans quoi elles pondraient des œufs cuits durs.

— Ce qui m'ennuie au sujet de mon mari, ma chère, c'est que j'ai le soupçon qu'il me cache quelque chose, mais je ne sais pas quoi.

— C'est pire avec le mien, chère madame ; j'ai non pas l'impression mais la certitude qu'il me cache quelque chose, et je sais bien quoi : c'est son argent.

Un bonhomme glisse sur une pelure de banane et s'étale à terre ; une petite fille, non loin de là, tire la jupe de sa maman et lui dit :

— Oh ! regarde donc le curieux homme, maman ! il s'est assis sur le trottoir à côté d'une pelure de banane et il lui cause, viens donc écouter ce qu'il dit, je crois bien qu'il lui apprend le catéchisme.

Le commissaire. — Je voudrais parler à monsieur Landouille ?

La servante. — Lequel ? Ils sont deux frères.

Le commissaire. — C'est à celui qui a une sœur à Ottawa.

— Le gros fer à cheval qui est accroché au-dessus de votre porte signifie-t-il vraiment la chance ?

— Je crois bien ! il a déjà tombé cinq ou six fois et n'a encore tué personne.

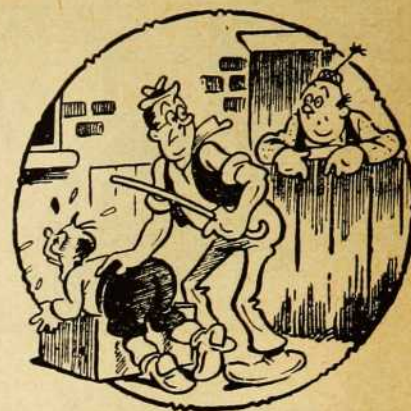
— Combien ces prunes ?

— Six pour cinq sous.

— Bon ; cela fait cinq pour quatre sous, quatre pour trois sous, trois pour deux sous, deux pour un sou et une pour rien ; je n'en veux qu'une et je prends celle-ci.

— Il court des histoires épouvantables sur le compte de mademoiselle Chose ; croyez-vous à tout ce qu'on raconte ?

— Oh, certainement ! Qu'est-ce qu'on dit ?



— Pourquoi donnes-tu la fessée à ton petit gars ?

— Ses notes de classe arrivent demain, et demain je ne serai pas là.

Un docteur, étant en visite chez des amis, s'aperçoit que la dame de la maison est très enrhumée ; comme il a toujours dans ses poches des pastilles pour le rhume, il en prend une et la donne à la dame en lui disant de la laisser fondre doucement dans sa bouche, après quoi son rhume sera certainement guéri. Le lendemain, il est tout étonné de recevoir ce mot :

« Je vous renvoie votre fameuse pastille qui ne m'a fait aucun effet ; à vrai dire, cela m'eût bien étonné que mon rhume puisse être guéri avec ce remède-là. »

Le bon docteur ouvre le petit paquet joint à la lettre et y trouve un bouton de culotte.

— Est-ce qu'il y a eu un fou pour te faire la cour avant que je t'épouse ?

— Oui, il y en a eu un.

— Ah ! comme je regrette que tu ne te sois pas mariée avec lui !

— Mais c'est ce que j'ai fait.

Le juge à l'accusé — Je vous avais pourtant dit que je ne voulais plus vous revoir ici !

L'accusé — C'est bien ce que j'ai dit au constable qui m'a arrêté, mais il n'a pas voulu me croire.

Il y a des gens qui sont lents à comprendre les choses ; tel est le cas de Becsalé, surtout quand il a pris un petit coup, et surtout un gros. L'autre jour, il était plein comme un œuf, et il se faufila dans un bal où il y avait une société choisie. Le maître de cérémonies arrive près de lui, il cherche à le raisonner et le pousse gentiment dehors. Deux minutes plus tard, Becsalé faisait sa réapparition dans la salle de danse, et il se faisait expulser une fois de plus, et avec un peu moins de ménagements. La chose se renouvela cinq ou six fois et, à la fin, le maître de cérémonies, qui était un gars solide, sentit la patience lui échapper. Il empoigna Becsalé par le cou et par le fond du pantalon et l'envoya dans la rue comme un paquet de linges sales.

Becsalé se releva tant bien que mal, puis il parut plongé dans des réflexions profondes ; ensuite il murmura avec un air de doute :

— Je vais finir par croire qu'on ne veut pas me laisser danser, là-dedans !

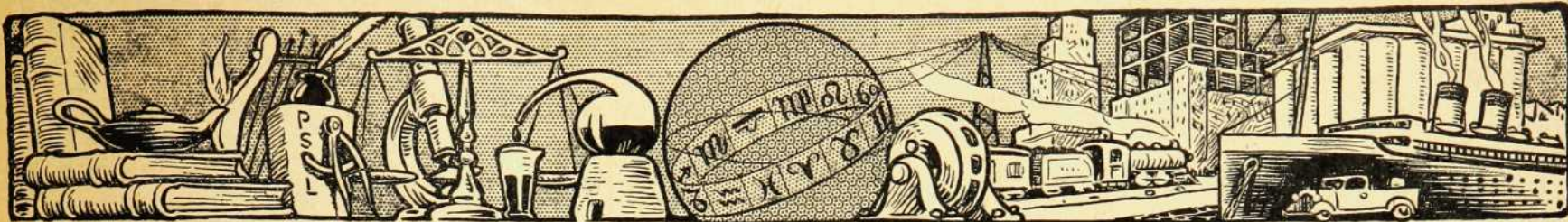
— Mon petit gars se ronge continuellement les ongles et je ne peux pas arriver à lui faire perdre cette habitude-là, j'ai pourtant tout essayé ; je lui ai coupé les ongles très ras, j'ai mis de la pommade amère dessus, enfin je ne sais plus quoi faire !

— Vous pourriez peut-être essayer de mettre une muselière au petit gars.



"Êtes-vous content, maintenant, vieux mécréant ? Vous avez trouvé ce que vous cherchiez !"

(Montreal Herald)



La ville de New-York est probablement la seule où le mot « burlesque » n'est pas admis dans le vocabulaire théâtral.

Les musulmans ne font usage que de l'heure solaire « vraie » et non de l'heure « moyenne » adoptée partout ailleurs. Il en résulte qu'ils n'ont exactement la même heure que tout le monde que quatre fois dans l'année : les 15 avril, 14 juin, 1er septembre et 24 décembre. Le plus grand écart qui se produise ainsi est de seize minutes et vingt et une secondes, le 2 novembre.

Dans les grandes orgues, la plupart des tuyaux que l'on voit extérieurement ne sont là que pour l'apparence ; la multitude des autres, ceux qui émettent des sons, ne sont pas visibles ; ils sont placés intérieurement à cause de la diversité de leurs formes.

Avant cette guerre, il y avait, en Norvège, une loi en vertu de laquelle toute personne qui abattait un arbre devait en replanter trois petits comme compensation.

Contrairement à la croyance générale, les hélices de bois dont on munit les avions d'école, en service au Canada, ne sont pas faites d'un seul bloc de bois ; elles se composent au contraire de cinq ou six sections séparées, de dimensions variées et rigoureusement précises, et qui sont si intimement assujetties ensemble à l'aide de colle synthétique qu'elles offrent à s'y méprendre l'aspect d'une seule pièce. Ce procédé intensifie considérablement la force de structure de l'hélice.

Le chiffre de la hauteur de la cathédrale de St-Paul, à Londres, est assez facile à se rappeler, cette hauteur étant d'autant de pieds qu'il y a de jours dans l'année.

Des distributeurs automatiques de comprimés de sel ont été placés dans les usines de munitions, près des fontaines où s'abreuvent les ouvriers, afin que ceux-ci puissent se protéger contre les maux qu'occasionnent ordinairement les grandes chaleurs d'été. On ne peut surestimer l'importance du sel dans la lutte contre la chaleur, car la plupart des maux dus à cette chaleur, comme la prostration, proviennent de la perte considérable de sel que la transpiration fait subir à l'organisme. Dans le cas de ce que les travailleurs appellent « l'empoisonnement par l'eau », il suffit en réalité d'une crampe ou d'un affaissement provoqué par la chaleur et qui n'est pas attribuable à une trop grande consommation d'eau mais à une grave diminution de la réserve de sel du corps humain. L'employé de bureau peut compenser cette perte par le sel dont il assaisonne ses aliments, mais il en faut une quantité plus considérable à l'ouvrier des usines. Voilà pourquoi on met des comprimés de sel à sa disposition.

Notes Encyclopédiques

Sur la rivière Yalu, formant la frontière entre la Corée et la Mandchourie, les nombreux trains de bois ont un si long parcours à faire que ceux qui les dirigent, et vivent dessus pendant de longues semaines, s'y font un petit coin de terre où ils plantent des légumes.

Cent vingt et un langage différents sont parlés par les 470 millions d'habitants qui peuplent actuellement l'Europe.

Les éléphants vivant à l'état sauvage peuvent prendre leur bain à leur aise dans les fleuves et rivières, mais ceux que l'homme a domestiqués n'ont pas cet avantage ; il faut le leur donner de temps à autre, mais on se doute bien que c'est une chose plus longue et plus compliquée que le bain d'un simple chien. Le bain complet d'un éléphant demande le travail de trois hommes pendant une semaine et coûte une moyenne de trois cents dollars. Ce traitement est nécessaire aux éléphants des cirques et, s'il s'agit d'un animal de prix, son propriétaire estime que ce n'est pas de l'argent perdu. Le premier travail consiste à bien savonner tout le corps ; cent cinquante livres du meilleur savon suffisent à peine ; après rinçage et séchage, l'animal est soigneusement

passé au papier sablé sur tout le corps, puis enduit et bien frotté de la meilleure huile possible. Une deuxième application d'huile est nécessaire, et il faut cette fois la plus pure huile d'olive ; c'est la partie la plus chère du traitement et elle coûte, à elle seule, environ cent cinquante dollars.

Peu après l'addition du « Lucite », un plastique semblable au verre, à la famille des plastiques modernes, ses rares qualités optiques lui valurent d'être employé dans la fabrication d'instruments dentaires et chirurgicaux, dans lesquels la lumière froide pouvait être concentrée à la pointe de l'instrument, c'est-à-dire là où elle est nécessaire. Aujourd'hui, — voyez la distance franchie ! — des instruments basés sur le même principe, et confectionnés avec ce même « Lucite », permettent d'explorer certaines cavités obscures dans l'une des grandes usines de remplissage d'obus du Canada. Comme on s'en doute, il est impossible d'examiner l'intérieur d'un obus presque rempli de puissants explosifs avec une lumière qui dégage de la chaleur. Comment résoudre cet important problème ? Heureusement, un technicien se souvint que le « Lucite » conduit la lumière et que celle-ci reste froide. Il avait trouvé la bonne solution.



Au mois de septembre 1833, à Rome, en présence de la congrégation des virtuosi, de l'Académie de Saint-Luc, de la commission consultative des antiquités et beaux-arts, et de l'Académie d'archéologie, des ouvriers firent une fouille dans une chapelle de la Rotonde, ou du Panthéon, sous l'autel de la Vierge, et trouvèrent une maçonnerie de la longueur du corps d'un homme. A la profondeur d'un pied et demi, il y avait un vide. Plus bas, on découvrit les restes d'une caisse mortuaire et un squelette entier. Sur les débris du cercueil, en bois de pin, on remarqua des traces de peintures qui avaient orné le couvercle. Parmi les ossements étaient une stelletta de fer, des fibules, des anelli de métal, parties des boutons du vêtement. D'après les indications précises de Vasari (dans ses biographies de Raphaël et de Lorenzetto), la lettre de Michaël di servetor et l'autorité des traditions, ce squelette était certainement celui de Raphaël. La stelletta était l'éperon dont Léon X avait décoré l'immortel artiste.

L'hôpital américain en Grande-Bretagne, subsidiaire de la British War Relief Society, emploie maintenant un « moulage à fenêtre » qui aide considérablement au traitement des blessures causées par les bombes aux bras et aux jambes, surtout dans le cas des fractures multiples. Il s'agit en somme d'un instrument moulé en « Plaskon ». Cette création constitue un progrès notable dans cette branche de la chirurgie, car elle permet au chirurgien d'étudier la guérison d'une blessure sans modifier les conditions établies. Les médecins savaient que cette méthode est bien plus efficace, « moins douloureuse pour le patient, que l'ancienne façon d'enlever et de remettre le pansement tous les trois ou quatre jours. Le moulage de plâtre empêchait l'observation et son enlèvement modifiait les conditions. La fenêtre de « Plaskon », un dispositif très simple et sans prétention, permet à l'homme de l'art d'examiner la plaie et de prélever des cultures sans tout déranger. La base est plate et de trois pouces carrés. Elle porte au centre un cylindre creux d'un pouce et quart de hauteur et d'un pouce et demi de diamètre, moulé intégralement avec cette base. Dans le cylindre se trouve une coupe télescopée, dont le fond constitue un sceau et empêche l'air de parvenir à la plaie par le cylindre. Cette coupe est maintenue en place par une lèvre qui s'assujettit parfaitement sur une rainure, au sommet du cylindre. On ajoute du ruban gommé par supplément de protection. Le moulage de plâtre est coulé autour de cette base, qui se trouve ainsi fermement ancrée dans le pansement. Si le chirurgien veut faire une inspection et prélever une culture, il enlève simplement la coupe et peut voir une bonne partie de la plaie.

Quand on se servait beaucoup de plumes à écrire, cela représentait une consommation d'acier assez importante. Chaque tonne d'acier fournissant environ cent vingt mille douzaines de plumes.

Dans certains endroits des Montagnes Rocheuses, le silence est si grand que le simple vol d'une perdrix peut y être entendu à plusieurs milles de distance.

Une bonne partie des grenades sous-marines employées dans l'Atlantique par les navires alliés contre les sous-marins sont fabriquées au Canada. Le moyen le plus efficace de détruire un sous-marin consiste à l'encadrer, c'est-à-dire à l'entourer de quatre grenades réglées de façon à ce qu'elles éclatent simultanément. Mais, même si la manœuvre n'est pas parfaitement réussie, et si le sous-marin n'est donc pas aussi impitoyablement écrasé que le souhaiteraient les assaillants, la détonation se produit souvent assez près pour le désespérer : il remonte alors à la surface et se rend, ou s'engloutit à grande profondeur et se fait broyer par une pression irrésistible.



Partout

*D*urant vos vacances
passez d'agréables
moments en lisant
nos trois magazines

Où que vous soyez, en voyages d'affaires ou d'agrément, dans les gares, les hôtels, les restaurants, les kiosques à journaux, les pharmacies, vous pouvez être sûr de trouver nos trois magazines :

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

C'est afin que nos abonnés voyagent sans la crainte d'être privés de leurs lectures favorites que tout un personnel expérimenté assure partout la distribution des trois magazines français les plus lus en notre pays.

LE SAMEDI

Ses documentaires instructifs, son feuilleton, son roman policier complet, sa chronique sportive, etc.

LA REVUE POPULAIRE

Ses articles variés et intéressants, ses collaborateurs réputés, son roman d'amour complet, etc.

LE FILM

Son information cinématographique abondante, ses articles illustrés, son roman complet, etc., etc.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS grands magazines :

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

Nom
Adresse

Localité
Province

POIRIER, BESSETTE & Cie, Ltée, 975, rue de Bullion, Montréal, Canada